

JACQUES FERNAY

LA BRIOULETTE

FIRMIN-DIDOT & C^{IE}

ÉDITEURS

LA

BRIOULETTE

SCÈNES DU PAYS BASQUE

Typographie Firmin-Didot et C^{ie}. — Mesnil (Eure).



Accroupie dans un coin du hangar, une petite fille gelottait. (Page 3.)

N- 237373

A-5
44029

LA
BRIOULETTE

SCÈNES DU PAYS BASQUE

PAR

JACQUES FERNAY

ILLUSTRÉ DE 9 GRAVURES HORS TEXTE

PAR CH. GOLDIE



PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{IE}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1892

Tous droits réservés



LA BRIOULETTE

CHAPITRE PREMIER.

L'ABANDONNÉE.

La pluie, une pluie fine d'avril, tombait depuis le matin enveloppant la ville d'un brouillard argenté. Les maisons ruisselaient; sur les larges dalles du quai, l'eau coulait en ruisseaux suivant les moindres sinuosités de la pierre, formant dans les creux des étangs en miniature : trous perfides dans lesquels s'enfonçaient en jurant les déchargeurs et les marins. Les barriques, les tonnes accumulées, attendant leur arrimage à bord des navires rangés le long du quai, semblaient émerger d'un lac.

Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, en face, de l'autre côté du fleuve, sur ces grandes prairies, sur ces vignes; plus loin encore à gauche sur la colline de Lormont avec ses carcasses de navires couchées à ses pieds,

tout s'estompait de brume et disparaissait par instant derrière cette poussière d'eau.

La Garonne coulait majestueuse, traversée de-ci de-là par les petits vapeurs faisant le service du faubourg ou du haut fleuve, indifférente à ces gouttes d'eau qu'elle allait porter à l'Océan sans même perdre à leur contact sa couleur d'ocre pure. Elle s'étalait fièrement dans cette superbe rade de Bordeaux si vantée et si justement admirée.

Les rares passants sur le quai se heurtaient sous leurs parapluies en maugréant.

Les chiens, crottés jusqu'aux yeux, se secouaient vigoureusement et continuaient leur course, pressés comme s'ils savaient au juste où ils allaient et qu'ils y fussent attendus avec impatience. Les voitures passaient à fond de train sur le pavé glissant; les cochers tapaient à tour de bras leurs maigres petits chevaux landais si vites et si courageux, qui philosophiquement secouaient leurs longues oreilles, pensant : Mais qu'y a-t-il de changé aujourd'hui? ne pleut-il pas ainsi six mois de l'année dans la belle ville de Bordeaux? pourquoi donc sont-ils de si méchante humeur?

Un à un les déchargeurs quittaient la besogne, trempés sous leurs bâches, et les cabarets des Chartrons s'emplissaient.

Du reste, depuis le matin, ils retentissaient de rires et de cris.

Un train d'émigrants était arrivé à la gare Saint-Jean, déchargeant des hommes, des femmes, des enfants, des familles entières de Basques et de Béarnais; montagnards que la montagne ne nourrissait plus, Landais rongés de fièvres, pauvres gens, misérables de toutes espèces, qui, alléchés par les beaux programmes des agents d'émigration, allaient quitter leur pays, leur foyer; les uns, se séparer de vieux parents qu'ils ne reverraient plus; les autres, d'enfants qui grandiraient sans un baiser du père.

Famille à peine formée que la misère dissolvait.

Tous partaient sur de vagues promesses de gros gages, de fortune faite en dix ans sans grande peine, d'un retour au cher pays de Béarn pour y vivre heureux et riche : et combien partaient qui ne reviendraient jamais ou qui reviendraient plus misérables encore!

Quelques femmes assises sous l'embarcadère couvert du petit vapeur qui chauffait pour transporter les émigrants à Pauillac, où les attendait le transatlantique, causaient entre elles, s'occupaient des paquets qu'il leur était permis d'emporter, et avec force gestes et horions essayaient de garder près d'elles les mioches mal peignés et plus mal mouchés qui les accompagnaient.

Une petite fille seule ne s'occupait de personne et personne ne s'occupait d'elle. Accroupie dans un coin de ce hangar, un paquet de hardes sur les genoux, elle grelot-

tait, à peine couverte d'une mauvaise robe noire, le visage à moitié caché par un capulet noir aussi, qui descendait de sa tête et l'enveloppait entièrement.

Tristement, avec de grands yeux étonnés et craintifs, elle regardait ce mouvement du quai, écoutait ces bruits nouveaux pour elle et qui paraissaient l'effrayer.

Tout à coup une cloche sonna, lentement d'abord, puis plus vite, à coups précipités. A ce son, les femmes se levèrent en désordre, les cabarets du quai s'ouvrirent, les émigrants sortirent, se hâtant vers le vapeur. Ce fut bientôt une foule qui piétina, se poussa, cria, s'appela. Les familles se groupèrent, et après s'être fait reconnaître du chef du convoi, qui, sa feuille de route en main, pointait les noms à mesure, les émigrants montaient sur le bateau.

La cloche tintait toujours : la foule s'éclaircissait, les retardataires arrivaient en courant.

La petite fille au capulet noir avait quitté son coin, et près de la passerelle, son gros paquet sur le bras, elle attendait, regardant anxieusement vers le quai.

— Ote-toi donc du chemin, drôlesse, lui dit un homme, se servant de ce féminin du mot « drôle », qui désigne une petite fille dans toute la Gascogne, et avec une bourrade l'homme la fit reculer.

— Eh ! la Brioulette, lui cria une femme, du pont, arrive donc.

— L'oncle m'a recommandé de l'attendre là, répondit l'enfant.

Les derniers émigrants arrivaient; se heurtant, sans faire attention aux voisins.

Un jeune homme, mince, petit, s'élança vers la passerelle.

— Oncle Dominique, enfin! cria la petite fille, et elle voulut le suivre.

Alors, brusquement, le jeune homme la repoussa.

— Va-t'en au diable, dit-il, je ne te veux point. Crois-tu que je vais m'embarrasser d'une *lauque* comme ça.

— Oncle! que dites-vous!

— Tu vas te taire, continua-t-il d'une voix basse et dure; eh bien, quoi? après...? j'ai bu ton passage. Tu ne partiras pas, voilà tout. Cette ville-ci est grande..., tu trouveras à y vivre aussi bien qu'où nous allons.

Et comme l'enfant, lâchant son paquet, s'accrochait à lui pleurant et le suppliant de ne pas l'abandonner ainsi :

— Tu vas te taire, répéta-t-il avec un geste de menace. J'ai tout bu, je te dis. Heureusement que j'avais payé pour moi, fit-il avec un rire d'ivrogne.

— Laissez-moi partir avec vous, criait l'enfant; et ses sanglots étranglaient sa voix qui sifflait entre ses dents.

— Je ne veux pas, je n'ai jamais voulu; ils m'ont ennuyé au pays, mais j'ai jamais voulu.

— Embarquez, fainéant! cria le chef du convoi.

La cloche cessa de tinter.

Les marins du bord halèrent la corde qui dérapa, détachant le vapeur du quai.

Après un coup d'œil sournois vers le bateau, Dominique dénoua d'une secousse brusque les petites mains désespérées, nerveusement serrées sur ses vêtements, et d'un bond il s'élança sur le pont.

Le cri, cri de désespoir profond de l'enfant, fut couvert par le sifflement de la vapeur lâchée, et le bateau tournant sur lui-même prit le large.

Un homme, de loin, regardait cette scène rapide sans la comprendre; le bateau parti, il reprit sa marche tranquille sur le quai, de long en large.

— La petite fille était restée sur la passerelle, sanglotant; elle suivait d'un regard obscurci par les larmes le petit vapeur qui filait, loin déjà.

— Oh! mon Dieu! bégayait-elle, que devenir!

L'homme, qui de son pas cadencé arpentait le quai, un douanier, reconnaissable à son uniforme vert, s'approcha d'elle.

— Allons, éloigne-toi du bord, petite, dit-il, tu gênes les manœuvres, et puis, c'est dangereux pour toi. Et apercevant le paquet aux pieds de l'enfant :

— Emporte ton paquet et rentre chez toi, tu vois bien qu'ils sont partis.

— Parti! il est parti! s'écria l'enfant; et, comme si cette

assurance nouvelle de son abandon augmentait son chagrin, ses sanglots devinrent convulsifs et faillirent l'étouffer.

— Voyons, calme-toi, disait avec bonté le douanier tout interloqué devant ce désespoir, il reviendra ton père.

— Oh! ce n'est pas mon père! répliqua vivement la petite fille comme indignée; mon père, lui, est mort. Il ne m'eût pas laissée ainsi; c'est mon oncle, le frère de ma mère qui vient de partir m'abandonnant.

Et sur ces mots, ses pleurs redoublèrent.

— Ne reste pas à la pluie, voyons, calme-toi, rentre chez toi.

— Je n'ai pas de chez moi.

— Ta mère?

— Elle est morte aussi.

— Et ton oncle est parti te laissant comme un chien perdu, s'écria le douanier, comprenant enfin la scène qu'il avait eue sous les yeux. Ah! la pauvre! En voilà un vilain drôle, répétait-il, et, debout devant l'enfant, il regardait avec pitié la pauvre petite créature.

Il avait l'esprit lent le douanier Jean Boyer, il se grattait la tête de son index sans savoir que résoudre. La pluie continuait, les trempant tous deux.

— Entre sous le hangar, fit-il enfin, il faut que je finisse mon quart; je parlerai tout à l'heure de toi au brigadier, peut-être qu'il saura comment on peut te

faire rejoindre ce méchant garçon que tu dis ton oncle. Entre là, assieds-toi, attends-moi.

La petite obéit, elle s'assit passive et tremblante, et Jean Boyer reprit son quart.

Bien sûr que si on le rattrappe cet oncle, pensait le bonhomme, et qu'on lui rende la petite, bien sûr qu'elle aura une fichue vie avec lui; et quand il passait près du hangar, il jetait un regard à l'enfant..., comme un pauvre petit chien abandonné! murmurait-il. Faut-il être sans cœur, sans âme, sans rien de rien, quoi! Alors mâchonnant sa moustache, il reprenait sa faction.

La petite peu à peu s'était calmée, ses sanglots avaient fait place à de grosses larmes qui coulaient silencieuses. La fatigue du voyage, le chagrin, tout cela l'avait si fort abattue qu'elle s'endormit enfin dans son coin, ses dernières larmes à peine séchées sur son pâle visage.

Jean Boyer, durant sa faction, avait raconté l'aventure à des marins, à une femme qui tenait une buvette sous une tente.

— Faudrait prévenir l'autorité, disaient-ils tous.

— J'y vais aller aussitôt mon service fini, répondait-il.

Puis, il fut appelé sur un brick avec deux camarades; son service se prolongea, et la nuit était venue lorsqu'il put s'occuper de la petite. La pluie s'était calmée;

mais un brouillard glacé envahissait l'air, on ne distinguait rien à trois pas devant soi.

Jean Boyer se dirigea en hâte vers le hangar, appela dans l'obscurité; personne ne lui répondit.

Un marin qui arrimait des cordes sur le bateau bord à quai remplaçant celui du matin, lui cria :

— C'est-il pas vous, douanier Boyer? Vous demandez le petit chien perdu, y doit être par là; j'ai été forcé de la faire sortir de l'embarcadère, vous savez bien qu'on le ferme à la nuit.

— Qu'est-ce encore que ça dans mes jambes, criait en même temps une voix rude à la gauche de Jean, une mômesse! veux-tu te sauver, voleuse!

Une petite ombre traversa le brouillard à trois pas de Jean, fuyant du côté du fleuve qui roulait sans garde-fous à quelques mètres.

— Pas par là! cria le brave douanier qui s'élança et retint par sa jupe l'enfant affolée qui disait :

— Je n'ai rien pris, oh! ne m'arrêtez pas! Monsieur!

— Tu ne me reconnais donc pas?

— Si, oh! vous voilà! je croyais que vous aussi, Monsieur, vous m'aviez oubliée.

— Mais non, viens, petite, où est ton paquet?

Il était resté sous le hangar, on ne croyait pas que ce fût à elle. Jean le fit ouvrir et le reprit.

— Allons, viens ; et il emmena l'enfant au poste des douaniers.

Le brigadier fut aussi embarrassé que Jean.

— Pourquoi t'a-t-il laissée, ton oncle ? répétait-il sans cesse, il y a du louche là dedans. Où sont tes parents ?

— Je n'avais plus que l'oncle.

— D'où es-tu ?

— Du faubourg de Nivelle, vers Saint-Jean de Luz.

— Où ça Saint-Jean ?

— Au pied de la Rune.

— Qui la Rune ?

— Vers Saint-Jean, la montagne donc.

Et cela allait ainsi pendant longtemps, sans élucider davantage la question et sans que le brigadier pût arriver à comprendre pourquoi cet homme de Saint-Jean était venu perdre un enfant à Bordeaux, sur le quai *douanier*, comme il disait ; cela l'exaspérait.

— Enfin, conclut avec gravité le brigadier, il est trop tard, Jean Boyer ; demain, je ferai mon rapport au chef : si on peut conduire cette petite à Pauillac avant le départ du bateau-convoy, ça se fera. Pour ce soir, il n'y a qu'à l'envoyer chez le commissaire de police.

— Chez le commissaire ! s'écria Jean se grattant la tête avec perplexité, non pas ; avec les voleuses et les mauvaises filles, non pas. Et prenant son parti, il ajouta énergiquement : la Thérèse dira ce qu'elle voudra, je l'em-

mène chez moi jusqu'à demain. Saisissant alors la petite main tremblante dans sa grosse main, il sortit du poste. Il logeait vers Saint-Michel, dans une de ces ruelles qui entourent la douane. Il ralentissait le pas à mesure qu'il avançait et jetait des regards anxieux sur l'enfant à ses côtés; enfin ils entrèrent dans une maison, et, au fond d'une cour, après avoir monté trois marches, Jean Boyer frappa à une porte.

Un bruit assourdissant sortait de cette pièce, des enfants criaillaient, se disputaient, un marmot pleurait, et une voix de femme lente et fatiguée disait :

— Attendez un peu, je vais vous assommer!

Menace qui ne produisait aucun effet, ayant trop servi sans doute.

A force de tâtonner dans l'obscurité, Jean avait fini par rencontrer la clef à la serrure, il la tourna et entra.

La porte ouverte, Jean et l'enfant se trouvèrent dans une grande chambre carrelée, si encombrée, si embarrassée de toutes sortes de choses, qu'elle paraissait petite et que vraiment il fallait l'habitude qu'avait Jean d'un tel chez soi, pour pouvoir y poser un pied sans risquer de briser une assiette à terre ou de marcher sur un berceau. Cette vaste pièce était à peine éclairée par une chandelle fichée dans un chandelier de cuivre sur la table.

— Ah! te voilà! Jean, reprit la même voix fatiguée; et

une femme accroupie devant la cheminée dont elle masquait le feu de sarments, se leva, un poupon entre les bras.

Je n'ai plus d'eau, Jean, si tu allais à la pompe, le *tourin* va brûler. Et apercevant la petite qui était entrée derrière le douanier : qu'est-ce qu'elle veut cette fille? demanda-t-elle.

— Voilà, commença le douanier en avalant sa salive, et ouvrant la bouche comme s'il avait au fond du gosier un noyau, ou quelque chose de très dur qui l'étranglait : voilà, Thérèse, c'est un pauvre petit chien perdu, son oncle l'a laissée sur le quai sans crier gare. Lui, pst, parti pour Buenos-Ayres. Alors, ça m'a fait pitié. Il pleuvait, oh! il pleuvait! Tu l'as vu aujourd'hui; et puis le brigadier ne peut faire son rapport que demain, alors j'ai dit : On peut pas laisser comme ça un pauvre chien sur le pavé. Voilà.

— Mais quel chien? Quel oncle? fit Thérèse béante de surprise.

— Ah bien, alors, si tu ne comprends pas, reprit le douanier découragé, je ne sais plus comment t'expliquer la chose; d'autant plus que je n'ai rien appris de plus sur cette histoire. Thérèse se retourna vers l'enfant l'interrogeant du regard.

— Nous sommes arrivés ce matin avec le convoi d'émigrants, Madame, répondit-elle d'une voix douce et

tremblante, je n'ai plus que mon oncle Dominique Arsac, ma mère est morte il y a un an, et mon père au moment de notre départ, il y a un mois, A l'instant de l'embarquement, mon oncle m'a déclaré qu'il avait bu l'argent de mon passage, qu'il ne voulait plus de moi, et il est parti, me laissant toute seule dans ce grand pays, acheva l'enfant avec des larmes dans les yeux.

— Voilà ce que je me tue de t'expliquer, fit le douanier d'un air capable; jusqu'à demain, gardons-la ici, on l'enverra demain aux *enfants-assistés*, veux-tu, dis, femme?

— Je ne sais vraiment où te mettre cette nuit, mon enfant, répondit Thérèse apitoyée par l'abandon de cette petite créature; enfin, nous allons chercher.

Jetant un coup d'œil sur ses enfants, barbouillés mais bien portants et aimés :

— C'est un bien vilain drôle que ce Dominique, déclara-t-elle.

— Alors tu veux bien? s'écria Jean très soulagé.

— Mais oui, mon Jean; va me chercher de l'eau, mon tourin va brûler. Oh non, il l'est, acheva-t-elle avec conviction.

Elle posa sur le lit le poupon qu'elle tenait et qui s'était endormi.

Zou! vous autres, dit-elle à ses enfants, ôtez-vous du chemin et apportez-moi les assiettes et les fourchettes pour mettre le couvert.

Comment t'appelles-tu, petite? demanda-t-elle, tout en allant et venant autour de la table.

— Brioulette Héralde, Madame.

— Brioulette! quel drôle de petit nom.

— Cela veut dire Violette, Madame, dans le patois de chez nous.

— Et d'où es-tu?

— Du faubourg de Saint-Jean de Luz.

— Ah! là-bas, si loin, répondit Thérèse, en esquissant un geste vague; et quel âge?

— Douze ans.

— Juste l'âge de mon aîné; avance un peu, toi, dit Thérèse, et un petit garçon ébouriffé, l'air grognon et hargneux, s'approcha de la table. Tu parais plus âgée que lui, mais c'est ta mine sérieuse qui te vieillit. Une fillette s'avancait tenant des cuillères, celle-ci est plus jeune, elle n'a que dix ans, elle s'appelle Gracieuse comme ma mère, qui était aussi de ton pays de Béarn.

Le douanier rentrait avec deux seaux pleins d'eau. Sa femme en jeta sur la soupe, qui pétilla en exhalant une forte odeur de brûlé.

— Là, je le disais qu'elle était *cramée*, dit-elle, avec la satisfaction bien légitime de ne s'être pas trompée.

— Comme tous les jours, répondit son mari avec philosophie.

— Allons, c'est bon, pile l'ail pour la grillade, cria sa

femme, tandis que d'un tour de main, elle posait sur le feu un gril noir et graisseux, et qu'elle y plaçait une tranche de bœuf qui, immédiatement, enfuma la chambre d'une façon horrible.

Le poupon, éveillé par cette fumée qui l'étouffait, se mit à hurler.

— Mais ouvrez donc la porte, idiots, criait la mère à ses plus grands enfants qui feignaient de ne pas entendre, pour ne pas quitter la table où le père déjà servait à chacun le tourin brûlé. Brioulette, sur l'invitation de Thérèse, avait déposé dans un coin son paquet, s'était débarrassée du grand capulet noir qui l'ensevelissait, et, sans rien dire, voyant que le poupon hurlait toujours, elle le prit dans ses bras, le berçant et le calmant tout bas. Étonnée de ne plus entendre les cris du petit, Thérèse se détourna de la grande cheminée où elle cuisait sa grillade et voyant l'enfant apaisé dans les bras de la Brioulette, elle lui sourit amicalement.

Puis, sa grillade bien saupoudrée d'ail pilé menu, elle la posa sur la table et vint s'y asseoir en cherchant des yeux une chaise pour Brioulette; mais toutes celles qui restaient étaient si chargées de tant de choses qu'il était impossible de s'en servir : alors Jean prit sur son genou sa fille, et Brioulette fut installée à la place de Gracieuse qui lui jeta des regards furibonds.

Thérèse, tout en servant et mangeant, se plaignait des

enfants, du temps, de sa santé, prédisait les plus grands malheurs, et se plaisait à répéter qu'avec si peu de paye et tant de travail, c'était stupide de continuer un métier de dupe.

Jean Boyer, fatigué par cette journée de pluie sur le dos, mangeait sans répondre. Il paraissait du reste habitué à ce genre de conversation. Il haussa deux ou trois fois les épaules, harcelé, et finit enfin par dire :

— Je sais bien, pauvre Thérèse, que nous ne sommes pas riches; mais vois-tu, si tu lisais moins de ces romans où tu as toujours le nez fourré, tu ne te comparerais plus à ces grandes dames qui n'ont qu'à désirer les choses pour les posséder, et nous serions peut-être moins tristes les uns et les autres.

Elle s'emporta.

Alors, elle lui faisait la vie dure, pourquoi ne le disait-il pas? Elle pouvait bien se plaindre peut-être? Trouver qu'il aurait dû, lui, Jean Boyer, depuis longtemps remplacer ce vieux sot de brigadier : mais non, lui Jean, il était toujours content de tout et de tout le monde.

— Oh non! fit le douanier à mi-voix en allumant sa pipe.

Thérèse surprit le regard, comprit sans l'avoir entendu au milieu de son flux de paroles l'intention de son mari, et, s'arrêtant soudain, fondit en larmes.

— Allons bon, la voilà qui pleure, s'écria le brave

homme, mais je ne te fais aucun reproche; n'es-tu pas la maîtresse ici?

— Jolie maîtresse! maîtresse de quoi?

Il la narguait encore par-dessus le marché!

Et sa colère et ses larmes s'étouffèrent dans une quinte de toux qui l'étrangla. Jean se leva précipitamment, lui tapa dans le dos, tandis que Brioulette remplissait vite-ment un verre d'eau, le lui tendait, disant de sa petite voix douce :

— Buvez seulement une gorgée, cela vous soulagera, Madame.

Elle but, se calma à grand'peine, et subitement honteuse devant ce petit visage étranger qu'elle avait oublié, elle essuya ses yeux et dit :

— Avec toutes ces bêtises, Jean, nous ne pensons pas à cette petite; où allons-nous la coucher?

La discussion fut close : on chercha comment caser Brioulette.

Le lit où couchait Gracieuse était bien petit pour toutes les deux.

Noël, le garçon, couchait dans une petite pièce contigüe, vrai capharnaüm d'où on le délogea; et comme Brioulette disait qu'elle serait très bien à terre avec son paquet pour oreiller, Thérèse majestueusement déclara qu'elle ne souffrirait pas que chez elle, on couchât à terre ainsi qu'un chien.

Le lit de Gracieuse fut porté dans le capharnaüm, et Brioulette dut le partager, fallut-il se plier en deux pour y entrer.

Brioulette comprenant qu'elle désobligerait la femme du douanier en paraissant douter que le lit s'allongerait pour la recevoir, ne dit rien et aida avec reconnaissance à tous les arrangements.

CHAPITRE II.

UNE BONNE ACTION.

Le lendemain matin, dès l'aube, le douanier partit pour prendre son service, Brioulette réveillée déjà, l'entendit qui disait à sa femme :

— Je vais m'occuper de la petite, à midi je l'emmènerai, avant peut-être, si le brigadier pense qu'elle peut rejoindre à temps le bateau à Pauillac, en s'embarquant sur le petit transport qui part d'ici à sept heures.

— C'est bien, fit Thérèse; après tout, reprit-elle, il vaudrait mieux pour cette pauvre petite ne pouvoir rejoindre cet oncle : qui sait ce qu'il lui fera en se voyant forcé de la reprendre.

— C'est vrai ce que tu dis là, je n'avais pas pensé à ça, répondit Jean Boyer; tu es bien plus fine que moi, ma Thérèse; et un gros baiser appuya cette déclaration d'un ton qui ne laissait aucun doute sur sa sincérité.

Brioulette n'entendant pas remuer Thérèse qui s'était rendormie, se leva doucement, avec mille précautions, du petit lit qu'elle avait partagé avec Gracieuse : partagé

était là un euphémisme; car Gracieuse, hargneuse et colère, même en dormant, s'étalait, se carrait, lui laissant le moins de place possible.

Ayant soulevé le rideau de la fenêtre qui éclairait le capharnaüm, Brioulette découvrit qu'elle donnait sur la cour, elle l'ouvrit sans bruit, sauta d'un bond léger, courut à la pompe, remplit une cruche, revint sans avoir éveillé sa petite compagne, fit sa toilette, se peigna soigneusement, et, habillée, propre, son paquet bien attaché à côté d'elle, elle attendit pensant aux derniers mots dits par Thérèse.

Il vaudrait mieux pour elle ne pouvoir rejoindre cet oncle!

Comme c'était cruel et triste! Être seule au monde! dans ce vaste monde! sans personne pour l'aimer, l'encourager ou la consoler! Et penser que cela valait mieux peut-être, cet abandon, que la vie auprès de son seul parent!

Ses regards tombant sur Gracieuse endormie près d'elle, elle murmura : Ils sont heureux ces enfants d'ici, pourtant ils n'ont guère l'air d'être aimables; pourquoi sont-ils donc si grognons?

Entendant un léger bruit de l'autre côté de la cloison, le bébé qui s'éveillait et demandait à boire à sa façon, elle s'essuya les yeux précipitamment.

Dans sa petite cervelle, Brioulette croyait qu'il ne fal-

lait pas laisser voir son chagrin, qu'il était honteux de manquer de courage et puis que ce n'était pas poli de pleurer chez ses hôtes.

Tandis qu'elle s'efforçait de paraître calme et se tamponnait les yeux avec son mouchoir pour y renfoncer ses dernières larmes, elle fut étonnée de rencontrer les yeux de Gracieuse fixés curieusement sur elle.

— Tu vas partir, n'est-ce pas? demanda la petite fille. Nous n'avons pas besoin de toi ici, papa et maman ont assez d'enfants; et laissant éclater l'hostilité sourde qu'elle lui cachait depuis la veille: Tu ne me plais pas, déclara-t-elle, avec tes yeux qui semblent vous regarder tout au fond, je ne sais pas pourquoi papa t'a amenée chez nous et je suis contente que tu partes.

Brioulette s'approcha de Gracieuse, la regarda dans son petit lit, blanche et rose avec ses joues comme des petites pommes, ses yeux noirs brillants et vifs, tout cet air de santé et de hardiesse de l'enfant bien portant et aimé.

— Oui, je vais partir, Gracieuse, pour ne jamais revenir: mais si tu avais songé une minute que je suis seule sur la terre, que si ton papa, qui est très bon, ne m'avait pas ramassée comme un petit chien perdu, je serais à cette heure peut-être morte de froid sous la pluie et le brouillard, tu ne m'aurais pas si mal accueillie.

Je ne te gênerai pas longtemps, je n'aurai partagé qu'une nuit ton lit. Je vais aller bien loin, dans un pays où personne ne me connaît et ne s'intéresse à moi, continua Brioulette à voix basse, la gorge serrée par une émotion qu'elle ne voulait pas laisser paraître; toi, tu es heureuse, aimée, tu as ce qu'il y a de meilleur sur la terre, un papa et une maman, pourquoi n'es-tu pas bonne et ne me plains-tu pas en comparant ce que tu es, et ce que je suis?

Confuse, Gracieuse baissait les yeux sans répondre :

— Je ne sais pas, finit-elle par dire d'un air boudeur sans regarder Brioulette.

La femme du douanier appela de la chambre voisine.

— Êtes-vous levées, les enfants? hardi, dépêchez-vous! et elle ouvrit la porte de leur chambre. J'ai trop dormi, continua-t-elle; si le mari revient te chercher à sept heures, le déjeuner ne sera pas prêt. Sautant selon son habitude d'une idée à une autre, elle gourmanda son fils aîné qu'elle accusait d'avoir bu la moitié des deux sous de lait du poupon en les apportant.

Noël ne répondait rien, se contentant pour décharger sa bile de tirer la robe que sa sœur enfilait ou de faire des grimaces à Brioulette, chaque fois qu'il entraît dans le capharnaüm.

Déjà habillée et prête, petite, fit Thérèse, oh! tu es

vaillante, toi, c'est bien, cela; et débarbouillée et peignée; mais vois donc, Gracieuse!

Thérèse paraissait surprise; dans la maison, la toilette des enfants devait être très sommaire. La petite fille reçut un coup de peigne de sa mère, le garçon se le donna s'il voulut, et cette volonté n'était rien moins qu'assurée.

Durant ces préparatifs, Brioulette offrit à Thérèse de porter le bébé, elle l'amusa à la fenêtre, chantonnant pour le distraire, elle lui fit manger sa soupe au lait; le tenant si adroitement que l'enfant tranquille et heureux dansait dans ses bras, en riant d'un joyeux rire qui montrait ses gencives roses.

Thérèse très étonnée les considérait :

— Cette petite, disait-elle seulement, est-elle drôle!

Tu as donc eu des petits frères que tu les sais si bien pouponner? demanda-t-elle.

Non, elle n'en avait jamais eu; mais, après la mort de sa mère, tandis que son père travaillait aux champs, elle allait, elle, aider une voisine qui avait six enfants.

— Six! s'écria Thérèse, six! moi qui n'arrive à rien avec trois.

Cependant, la soupe expédiée, Noël et Gracieuse partirent pour l'école leur panier au bras, et Thérèse déjà fatiguée s'assit sur la pierre du foyer en geignant. Le

petit s'était rendormi, Brioulette le posa délicatement dans son berceau et demanda timidement :

— Madame, je voudrais faire quelque chose pour vous remercier de m'avoir recueillie; Madame, si vous voulez, je ferai votre ménage? Permettez-le-moi, cela me fera tant de plaisir de vous être utile!

— Tu es une bonne petite créature, Brioulette, je te remercie, répondit la femme du douanier, fais ce que tu voudras. Je suis malade, vois-tu, depuis la naissance de mon gros Sylvain, aussi tout me fatigue et m'énerve : autrefois j'étais alerte, maintenant je ne puis arriver à rien mettre en ordre au logis. Et puis toute seule, personne pour m'aider! Gracieuse est trop petite, si maladroite! elle casse tout. Et mon mari qui prétend que je suis paresseuse encore!

Et Thérèse entama ses griefs contre le douanier :

— Un bon homme, oh oui, mais si timide, perdant la tête devant ses chefs, etc., etc.

Brioulette, aussitôt la permission qu'elle sollicitait obtenue, releva vivement sa jupe autour d'elle, ôta son grand capulet, couvrit ses cheveux d'un mauvais fichu noir qu'elle tira de son paquet, et prenant une cruche, elle courut à la pompe. Avec prestesse, sans bruit, elle arrangea les tisons, mit la marmite au feu remplie d'eau; en attendant qu'elle fût chaude, elle balaya l'âtre, essuya les hauts landiers de cuivre, leur donna un luisant qu'ils



Brioulette lui fit manger sa soupe au lait. (Page 23.)

connaissaient rarement. Elle débarrassa les chaises de ce qui les encombrait, robes d'enfants, paquets de linge, ustensiles de cuisine; et elle les rangeait dans la grande armoire de noyer qui garnissait un des côtés de la chambre, soit dans le capharnaüm qui devait les contenir et les cacher.

Thérèse, sans bouger, lui indiquait l'emplacement de chaque chose.

Puis ce fut le lit à faire; mais Brioulette dut y renoncer, tellement il fallait lever de choses au-dessus de ses forces. Les matelas, les *couattes*, espèces de lits de plumes qui composent le lit des gens de la Gascogne, étaient si compacts, si énormes, que Thérèse dut, comme elle le faisait chaque jour, de sa porte héler une voisine qui vint l'aider, non sans force questions sur la petite étrangère.

Le lit achevé, Thérèse et la voisine partirent pour le marché du samedi.

Puisque Jean n'était pas venu chercher Brioulette pour le bateau, il ne rentrerait maintenant qu'à midi. Il fallait préparer le diner de la famille, et Thérèse recommanda à Brioulette d'éplucher les carottes et le chou qu'elle trouverait dans un panier et de les mettre au feu avec un reste de garbure qui était dans le petit tonneau, surtout qu'elle n'oubliât rien!

Brioulette laissée seule se démena comme un diable, un bon diable en tous cas; elle se battit avec les chaises

et les tables, les frotta, les força à reluire, les transporta dans la cour au grand ébahissement des voisines qui regardaient de loin cette *mômesse*. Puis elle balaya, lava, essuya les vitres, rentra les meubles, les mit en ordre : et rouge, suante, mais contente d'elle, elle attendit la rentrée de son hôtesse.

Ce fut Jean Boyer qui revint le premier.

Dès le seuil, il s'arrêta stupéfait : la chambre, débarrassée de mille choses inutiles, paraissait deux fois plus grande.

Le petit lit de la fillette à côté du berceau de Sylvain était dans le coin de la cheminée, et celui de Noël avait repris sa place dans le capharnaüm. Tout était net, propre, un feu clair pétillait dans l'âtre et la marmite bouillait, répandant une bonne odeur de chou et de porc.

Il regarda ébahi ces rangements auxquels il n'était pas habitué et dit :

— Qui a fait cela ?

— C'est moi, Monsieur, répondit Brioulette avec orgueil. Votre femme est si fatiguée, je l'ai aidée un peu.

— Ah ! c'est toi, fit le brave homme, ah ! c'est toi !

Il n'en dit pas davantage, mais le regard qu'il lui jeta valait tous les remerciements du monde, et Brioulette, toute fière, le sentit ainsi.

Thérèse fit irruption, raconta que si elle était en retard, c'est qu'elle avait causé un peu, c'était pas un crime ; mais qu'elle allait se dépêcher et servir dans

cinq minutes. Elle souleva le couvercle de la marmite, vit son diner cuit, et ses yeux tournés vers la petite fille, eux aussi, remerciaient.

— Eh bien, qu'avait décidé le brigadier? Pourquoi n'était-il pas venu chercher la Brioulette?

Jean répondit qu'on avait télégraphié, que le transatlantique avait pris la mer dès la nuit, à cause de la marée, et qu'il était loin à cette heure, l'oncle Dominique; qu'il devait mener l'enfant chez le commissaire cet après-midi, que celui-ci la ferait admettre aux Enfants-trouvés ou la rapatrierait si on le pouvait.

— As-tu encore des parents en Béarn? demanda Jean, as-tu des cousins seulement?

— Non, personne, personne! Les voisins qui me connaissent sont aussi pauvres que nous. Oh! mais pas l'hospice, Monsieur Jean, pas l'hospice! s'écria l'enfant; obtenez qu'on me renvoie là-bas, je travaillerai, je gagnerai ma vie, oh! pas l'hospice comme une mendicante!

Et sans qu'elle pût s'en empêcher, deux grosses larmes coulèrent sur sa joue redevenue pâle.

Jean mordit sa moustache et Thérèse, après avoir échangé un regard de compassion avec son mari, répondit :

— Ne pleure pas, va, Brioulette, j'irai te recommander aux sœurs, tu ne seras pas maltraitée : c'est ennuyeux tout de même de n'être pas riches, nous t'aurions gardée. Allons, mange, continua-t-elle en servant Brioulette,

mange, tu as bien travaillé ce matin, je le vois bien si je ne dis rien.

Brioulette, oppressée, le cœur gros, ne pouvait avaler. Le mari et la femme la considéraient en dessous tout en dinant, craignant d'augmenter son chagrin à en parler.

Lorsqu'il fallut partir, pour chez le commissaire, ainsi que le déclara Jean, d'une voix qu'il fit dure pour cacher l'émotion qui la faisait trembler, Brioulette, les jambes cassées, aveuglée par les larmes qu'elle refoulait en vain, terrifiée devant cet inconnu effrayant au-devant duquel elle allait, mit son capulet, prit son paquet et, debout devant Thérèse qui la regardait, le petit Sylvain sur les genoux :

— Adieu, Madame, dit-elle, je n'oublierai jamais que vous avez eu pitié d'une pauvre petite fille comme moi. Ça porte bonheur, allez, d'être bons, Dieu vous le rendra.

Thérèse, très apitoyée, l'attira à elle, regardant son mari ; ce qu'elle vit dans les yeux du douanier l'encouragea :

— Ah bien, tant pis, je la garde, moi, cette petite ! cria-t-elle en embrassant Brioulette. Allez chez le commissaire, non, tenez, j'y vais avec vous, je vais lui dire que nous la prenons, nous, cette abandonnée. N'est-ce pas, Jean, que tu veux bien ? Trois ou quatre enfants,

qu'est-ce que ça fait? D'ailleurs elle nous aidera, n'est-ce pas, Brioulette?

L'enfant, les mains jointes, ses yeux humides allant de l'un à l'autre des époux, écoutait, ravie.

— Tu veux bien rester avec nous, Brioulette? demanda le douanier imitant le ton et les manières qu'il avait vu prendre à son supérieur interrogeant un délinquant; tu préfères cela à entrer à l'hospice? Songe que je ne suis pas riche et qu'il faudra partager avec nous le mal comme le bien.

— Oh! cela m'est bien égal, s'écria-t-elle joyeuse, je vous promets de vous aimer tous, de bien travailler pour vous et les enfants. Je serai la petite bonne de Sylvain. Que je suis heureuse! que vous êtes bons! que je vous remercie! et... le reste se fondit dans un sanglot qu'elle retenait depuis le matin.

— Allons, ne pleure plus, bête, lui dit Thérèse en sanglotant aussi; puis, essuyant vivement son visage : il faut que je me requinque pour aller chez le commissaire. Jean, fais-moi le plaisir d'aller fumer ta pipe où tu voudras, et de ne revenir que dans une demi-heure; et, joignant le geste à la parole, elle poussa gaiement le brave homme à la porte.

— Deux heures plus tard, Jean Boyer, douanier de première classe, donnant le bras à sa femme, suivis de Brioulette portant gravement sur ses bras le gros Sylvain, ren-

traient chez eux avec les airs superbes de gens qui viennent d'être loués et congratulés par l'autorité de leur pays.

Ils avaient bien le droit d'être fiers, les braves gens, c'est encore malheureusement assez rare une bonne action.

CHAPITRE III.

LES ENNEMIS.

Brioulette, dès ce jour, fit partie de la famille Boyer. Elle déchargea Thérèse de la plupart des soins du ménage; toujours prête à être utile, toujours de bonne humeur, son petit visage souriant jetait une teinte claire dans cet intérieur, dans lequel jusqu'à son arrivée chacun avait mal fait sa besogne, parce qu'il la trouvait pesante et ennuyeuse.

Thérèse, toujours souffrante, fut moins excédée des travaux énormes que comporte un ménage de pauvres gens, que sa faiblesse l'obligeait à supprimer au grand détriment de l'ordre et de la propreté du logis : et l'ordre, n'est-ce pas une partie de la dignité pour le pauvre.

Elle eut une aide toujours gaie, qui gardait le poupon si elle devait aller au lavoir; elle savait qu'elle pouvait le lui confier en toute sécurité, s'attarder elle-même en des causeries de voisinage, son péché capital, sans que le

douanier eût à crier désormais pour une soupe brûlée ou un diner en retard. Brioulette avait promis de leur être utile, de les aimer, elle tint sa promesse tendrement, courageusement; d'ailleurs cela lui fut facile, elle n'oublia jamais leur pitié pour sa misère et son abandon. Sa reconnaissance devint une amitié respectueuse et ardente.

Moins surchargée d'ouvrages, Thérèse put se livrer à ces lectures tant aimées des journaux illustrés; moins grondée aussi pour sa négligence, elle fut moins agressive pour son mari; dès lors, il n'y eut plus entre eux de ces scènes qui les aigrissaient tous deux.

Il sembla que ces yeux gris si doux, si gais, d'une enfant apportassent dans leur rayonnement la paix et la concorde. La bonne action de Thérèse fut encore pour elle une habile action.

Un après-midi de congé pour le douanier, il fut convenu que l'on nettoierait à fond le capharnaüm, qui deviendrait décidément la chambre des deux fillettes, ainsi que celle de Sylvain que l'on sevrerait et dont Brioulette était entièrement chargée. Noël, complètement déposé, alla coucher dans un cabinet, derrière les chambres, que le propriétaire céda de bonne grâce en faveur de la bonne action du ménage.

Les deux enfants n'avaient pas vu d'un œil charmé cette introduction d'une étrangère : Gracieuse restait bou-

deuse sans un mot aimable à sa compagne de lit ; quant à Noël, ouvertement hostile, il affectait de ne pas même apercevoir Brioulette.

Elle l'entendit, au lieu de répondre à son père qui l'appelait, qui disait à des camarades de son âge habitant cette vaste maison avec leurs parents : Dites que je suis sorti ; plus souvent que je vais aider à installer une mendicante chez nous !

Elle le vit s'enfuir après lui avoir décoché une horrible grimace.

Cette hostilité lui fit de la peine ; mais elle se jura qu'elle la vaincrait, que Noël l'aimerait, lui pardonnerait son entrée et son adoption.

Mettant de suite à exécution sa résolution, Brioulette se tourna vers le douanier qui continuait à appeler son fils :

— Noël n'est point là, monsieur Jean ; je suis aussi forte que lui, moi, comment faut-il prendre cette planche ?

Comme Gracieuse, selon ses habitudes, allait dénoncer son frère et sa fuite préméditée :

— Tais-toi, Gracieuse, lui dit-elle tout bas, ce n'est pas généreux de parler contre les absents.

Le capharnaüm, après des lavages nombreux qu'il n'avait pas subis depuis des années, prit enfin un aspect présentable.

Le petit lit de Gracieuse et le berceau de Sylvain mis en belle place, Thérèse s'aperçut alors que peut-être Brioulette était un peu grande pour un si petit lit. Jean fut désespéré : où trouver un lit ?

Comment en acheter un ?

Alors Brioulette assura que si on voulait bien la lui laisser, elle s'arrangerait d'une vieille huche en noyer qu'ils venaient de découvrir, enfouie qu'elle était sous les bûches, et que Jean avait déposée dans la cour à sa porte, ne sachant qu'en faire.

Brioulette déclara qu'elle y serait fort bien avec une bonne pailleasse, pourvu toutefois qu'on en tint le couvercle levé, car sans cela ce serait peut-être un peu étouffant, ajouta-t-elle riant de tout son cœur.

Thérèse rit aussi de cette idée qu'elle trouva très drôle. Jean, un peu honteux de sa pauvreté, finit par se laisser gagner par la bonne humeur de sa femme et de l'enfant, et la huche bien raclée, bien cirée, rentra triomphalement dans la maison sous ses nouvelles attributions. Gracieuse fut installée à coudre une pailleasse que le douanier remplit de maïs en y ajoutant quelques livres de plumes de leur couatte. Brioulette s'y coucha de suite, afin qu'on vît bien qu'elle pouvait même beaucoup grandir, la huche étant bien plus longue que sa petite personne, mais à la condition toutefois de ne pas grossir en même temps.

— Et puis cela vient du pays, n'est-ce pas, madame Thérèse? J'en ai vu de toutes pareilles chez nous autrefois.

— Oui, c'est vrai, cette huche est tout ce qui me reste du pauvre ménage de ma mère, elle vient du Béarn.

— Oh ! comme j'y dormirai bien ! fit en riant Brioulette ; je reverrai les montagnes et les grands arbres de là-bas.

— Tu l'aimes donc bien ton pays? demanda, le soir, Thérèse, lorsque tous les arrangements terminés, le brave douanier, sa pipe aux lèvres, considérait son chez lui avec un orgueil bien légitime, et sa femme assise à ses côtés semblait la dame et la maîtresse d'un logis nouveau.

— Il faut que ce soit très beau, ces montagnes, ces vallées, ces prairies, déclara Jean, car tous les hommes qui y sont nés et les ont quittées, y pensent toujours et ne songent qu'à y retourner.

— Oh oui ! c'est beau, fit l'enfant, bien plus beau que toutes ces rues, ces maisons, toutes ces pierres qui, dans cette ville vous étouffent. Pensez donc : il n'y a qu'à ouvrir sa porte là-bas, et on a devant soi l'espace, l'air, des arbres, la montagne verte, et les gaves, madame Thérèse, qui coulent si doucement en ce moment-ci sur leurs lits de cailloux blancs, et qui chantent leurs petites chansons d'été sans plus se souvenir de leurs fureurs de l'hiver. Oh oui ! je l'aime, dit Brioulette avec enthousiasme. Puis, craignant de n'avoir pas été polie pour la ville, *le pays* de ses bienfaiteurs :

— Bordeaux est une grande ville, bien belle aussi ; vous ne m'en voulez pas de préférer mon pays ?

— Mais non, petite, fit Thérèse ; d'autant moins que je ne comprends pas du tout qu'on aime à vivre à la campagne. Je ne saurais m'y habituer. Quand on a été élevée en ville, vois-tu, il est impossible de revivre en sauvages.

Brioulette, tandis que parlait la femme du douanier, considérait le logis : Quelle différence y aurait-il eu pour la maison ! pensait-elle, et jetant un regard vers ces grands bâtiments qui enserraient la cour : Ici on ne voit pas même le ciel, songea-t-elle.

Jean Boyer, d'un air capable approuva sa femme :

— C'est une paysanne, vois-tu, fit-il en tapant amicalement sur le cou de la petite ; et si le geste était paternel, le ton voulait dire : une paysanne ! une sauvage presque.

Brioulette à douze ans cessa d'être une enfant : elle fut femme par le sérieux de ses occupations. Sylvain devint son petit enfant et sitôt qu'il sut parler, qu'il commença à marcher, ce fut à Brioulette qu'il bégaya ses premières idées, et ce fut sa main qu'il chercha pour s'y accrocher.

Thérèse apprit à son dernier-né ces premiers noms si doux à l'oreille et au cœur du père et de la mère. Ces mots répétés gauchement par les tout petits et qu'ils ont l'air heureux de prononcer comme s'ils se doutaient du bon-

heur qu'ils procurent. Il sut bientôt tendre ses bras à Jean en appelant papa. Sa mère, son frère, sa sœur, eurent leur appellation. Un jour, dans les bras de Brioulette, se serrant câlinement contre elle, il balbutiait :
Mama! mama!

— Non, pas maman, lui dit Brioulette; ta maman la voici, il n'y en a qu'une, mais *mémé* si tu veux, mon Sylvain, et riant de son idée : N'est-ce pas, madame Thérèse, que j'ai bien l'air d'une grand'mère?

Brioulette resta *mémé* pour Sylvain. Cette syllabe redoublée, deux fois mère, qui fait le doux nom de l'aïeule en Gascogne, ne choquait pas, adressé par le poupon à la Brioulette. Si quelques-uns rirent en entendant cette appellation de vieille femme donnée à ce jeune visage aux yeux gais, en voyant la tendresse de la Brioulette et celle que lui rendait le petit, on comprenait.

Noël et Gracieuse allaient toujours à l'école durant la semaine, et le dimanche se passait à gaminer dans la cour avec les petits voisins.

Jamais ni Noël ni Gracieuse n'offrirent à Brioulette de partager leurs jeux. Ils affectaient avec elle des airs de supériorité, lui rendant tous les mauvais offices qu'ils pouvaient, vidant ses cruches qu'elle venait de remplir, jetant dans la poussière les légumes ou la salade qu'elle venait de laver, la tirant, la bousculant, comme s'ils ne la voyaient jamais devant eux.

Noël mettait surtout un acharnement inouï à ces méchancetés sournoises qui la faisaient pleurer le soir dans son lit, lorsque la lampe éteinte, Gracieuse ne la pouvait plus voir.

Les dimanches de congé de Jean, la famille sortait avec des amis, et après une longue promenade vers les bois de Pessac ou les boulevards qui entourent la ville, on rentrait harassé, mais les poumons pleins d'air, de soleil.

Brioulette ne trouvait nul agrément à ces promenades; les deux enfants, leurs petits amis feignant de la considérer comme une inférieure, ne lui parlant pas, ne la mêlant pas à leurs projets, à leurs jeux. Elle suivait portant Sylvain; de temps en temps Jean disait :

— Donne-moi le petit, Brioulette, va courir avec les autres.

— Merci, Monsieur Jean, répondait-elle, je préfère marcher tranquillement, cela m'amuse plus.

Et comme une amie s'informait à Thérèse, disant : Vous avez donc une petite servante, maintenant?

Jean, gravement, sans laisser répondre sa femme qui se rengorgeait déjà de cette supposition :

— Brioulette n'est point notre servante, c'est une enfant que nous avons adoptée.

Brioulette se souvint toute sa vie de ce mot du douanier, il lui était entré si profondément dans le cœur !

Un dimanche soir que tous revenaient d'une longue promenade, Brioulette remarqua les regards sournois et railleurs que lui jetait Noël. Gracieuse en soupant pouffait de rire dans son assiette, Noël lui administra des coups de pieds en dessous de la table pour l'avertir de se retenir. L'un et l'autre la regardèrent et pouffèrent de plus belle.

Brioulette coucha le petit; lui, la connaissait bien et l'aimait.

Thérèse vint voir si rien ne lui manquait et sortit après avoir embrassé sa fille dans son lit et dit bonsoir à Brioulette.

Brioulette leva le couvercle de sa huche, le fixa à son clou, se déshabilla, et grimpant, se jeta sur son lit.

Son petit corps en s'enfonçant fit clac, et l'eau dont la huche avait été remplie, débordant, se répandit dans la chambre.

Un éclat de rire étouffé sous les couvertures apprit à la pauvre petite d'où venait cette inondation.

Trempée, Brioulette sauta à terre. Sans daigner se plaindre, elle s'essuya, se rhabilla : il faisait chaud, le bain n'avait pas grand inconvénient; mais c'était la paillasse et la couate gâtées qui l'effrayaient.

Qu'allaient dire le douanier et sa femme?

Comment prendraient-ils cette mauvaise farce de

Noël? car elle reconnaissait sa main là dedans. Gracieuse n'eût jamais osé toute seule.

Étonnée de n'entendre ni plaintes ni gémissements, ce qu'elle n'eût pas manqué de faire en semblable occurrence, Gracieuse sortit curieusement un œil de ses courties. Ce qu'elle vit la fit se dresser sur son lit.

Avec mille précautions, Brioulette avait ouvert la fenêtre, elle vida leur cruche à toilette dans la cour, et revint puiser dans son lit transformé en mare.

Cela fut long et nombreux les voyages de la cruche pleine, la huche était profonde : enfin, l'eau à peu près étanchée, elle tira sa paillasse et essaya de l'essuyer, mais cela inutilement, une humidité atroce y avait pénétré et elle dut y renoncer. Elle ferma la fenêtre, de crainte que cela ne fit mal au petit, et tranquillement, sans un mot de reproche à Gracieuse ébahie, s'assit à terre attendant le jour.

Ennuyée du peu de succès de leur méchanceté, la petite fille se recoucha très grognon; ce n'était pas la peine alors de faire du mal aux autres s'ils ne paraissaient pas le sentir? Ce n'était plus drôle du tout cette farce. Et elle s'endormit très mécontente de Noël et d'elle-même.

CHAPITRE IV.

LA REVANCHE DE BRIOULETTE.

On était en juillet, le jour vient tôt en cette saison; lorsqu'il fit complètement clair dans la chambre, Brioulette essaya encore d'étancher l'eau qui trempait sa paille sans pouvoir y réussir. Alors, ne craignant plus le froid de la nuit pour Sylvain, elle rouvrit la fenêtre, étendit sa paille sur le rebord, espérant que l'air et le soleil la sécheraient assez pour qu'elle pût la rentrer sans que le douanier ni sa femme vissent rien.

Puis Sylvain réveillé, elle l'habilla, sauta dans la cour et l'y promena sans plus s'occuper de Gracieuse que si elle n'eût pas existé.

La petite fille, qui depuis l'arrivée de Brioulette s'était habituée à accepter d'elle mille petits soins de toilette, se leva honteuse d'elle-même et de leur méchante action. Elle eût préféré cent fois des reproches et des cris à ce silence dédaigneux qui l'humiliait.

Lorsque Noël, levé de bonne heure, s'informa auprès

d'elle du succès de leur farce, lui disant qu'il avait bien ri tout seul à la pensée de cette Brioulette sautant dans son baquet et ressemblant à un barbet là dedans, Gracieuse le reçut fort mal, lui dit que sa farce n'avait pas été drôle du tout, que leurs parents allaient les gronder, et qu'être grondée sans s'être amusée, c'était encore moins drôle.

— Alors Brioulette n'a rien dit? répétait Noël interloqué, elle n'a pas ragé? Elle n'a pas pleuré non plus?

— Non! non! non! je te dis. Tiens, regarde-la rire à Sylvain comme si elle n'avait pas passé sa nuit assise à terre, et comme si rien de ce que nous lui faisons pût la toucher.

— Eh bien, nous recommencerons ce soir, fit Noël très monté, nous recommencerons jusqu'à ce qu'elle pleure, enfin cette Brioulette.

— Je n'en suis plus, moi, reprit sa sœur, je trouve que nous sommes méchants, et sans raison de l'être avec elle. Elle ne nous a rien fait de mal, après tout, depuis qu'elle est ici. Tu me montes contre elle; j'ai été très mauvaise et elle ne s'est jamais plainte à maman ou à papa. Elle a tout souffert de nous. Elle vaut mieux que nous. Cela m'humilie, moi, et je ne veux plus t'écouter. Je ne ferai plus rien contre elle.

— Tu es une lâche, cria Noël, tu as peur d'être grondée et tu cannes.

— Moi, je canne!

— Oui, tu cannes, bête et lâche petite fille que tu es!

Gracieuse était vive, être appelée bête et lâche, cela l'exaspéra : d'un soufflet bien appliqué, elle cingla la figure de son frère, celui-ci riposta, et les deux enfants se mirent de concert à se battre, à s'injurier et finalement à hurler.

Thérèse s'élança dans la chambre, le douanier la suivit, s'informa du motif de ce combat. Les enfants criaient avec un ensemble assez rare à obtenir; mais dans lequel les mots de « lâche », de « petite bête » et de « baquet » formaient une basse continue qui ne parvenait cependant pas, malgré sa répétition, à élucider la question. Enfin, il fallut s'expliquer plus catégoriquement, et le nom de Brioulette se mêlant à la querelle, celle-ci fut appelée pour donner des éclaircissements.

Plus honteuse que Noël d'avoir à divulguer la méchanceté qu'il lui avait faite, elle répondit cependant sans mentir aux questions de Jean et de Thérèse sur le désordre de la chambre encore mouillée; mais elle le fit généreusement, affectant de croire à une farce entre amis, entre frère et sœur, et l'incident ainsi réduit n'eut pas les conséquences que les deux enfants pouvaient craindre; mais toutefois le père exigea des excuses.

Noël refusa absolument, déclarant qu'il ne demanderait jamais pardon à cette morveuse, oh non! jamais! Son

père le condamna à ne pas l'accompagner le jeudi suivant à la pêche, partie depuis longtemps promise; il secoua la tête avec défi et décocha sa plus laide grimace à son ennemie en s'enfuyant.

Gracieuse, terrifiée par la même menace, se résigna à obéir. Soufflée par son père, rouge, honteuse, elle balbutiait sans vouloir prononcer la phrase d'excuse.

Brioulette lui mit sa main sur l'épaule sans la laisser achever.

— Je ne t'en veux pas, Gracieuse, lui dit-elle, j'espère que tu finiras par m'aimer. Embrasse-moi en attendant, veux-tu? ça vaudra mieux que tous ces mots, et gentiment elle attira la petite fille à elle.

Gracieuse la regarda, jeta ses bras autour de son cou, et tout bas, sans être soufflée, cette fois elle murmura dans un baiser :

— Pardon, Brioulette, je ne le ferai plus.

Et Brioulette lui rendit tendrement sa caresse, heureuse d'avoir senti le petit cœur de Gracieuse ému et touché.

Jean dit à sa femme :

— Il faudrait pourtant que ces enfants s'aiment et s'aident comme frères et sœurs.

Thérèse lui répondit :

— Laisse donc, cela viendra, laisse faire Brioulette; il n'est rien pour être aimée comme de le désirer : notre nouvelle enfant le veut, n'est-ce pas, ma fille? demanda-

t-elle en prenant Sylvain des bras de la fillette. Celle-ci, les larmes aux yeux, embrassa bien fort le poupon avant de le tendre à sa mère :

— Je ferai tout au monde, madame Thérèse, répondit-elle gravement, pour qu'ils oublient que je ne suis pas leur sœur; et souriant : Mais pour Sylvain, je serai toujours sa grand'mère, n'est-il pas vrai?

Thérèse, devenue subitement sérieuse, s'était assise, Sylvain sur les genoux; Jean était parti en hâte pour aller à son service, Brioulette vaquait à ses occupations matinales.

— Brioulette, fit la voix de Thérèse après une quinte de toux, c'est bien vrai ce que tu as dit là tout à l'heure, tu les aimes mes enfants?

— Oui, madame Thérèse, pas trop Noël jusqu'à présent, mais ça viendra, je ne le déteste pas.

— Je suis contente de savoir ça, dit très sérieusement la femme du douanier, Sylvain au moins sera soigné et élevé quand je ne serai plus là!

Elle ne parla plus et tomba dans une rêverie farouche, extraordinaire, étant donnée sa nature en dehors et primesautière.

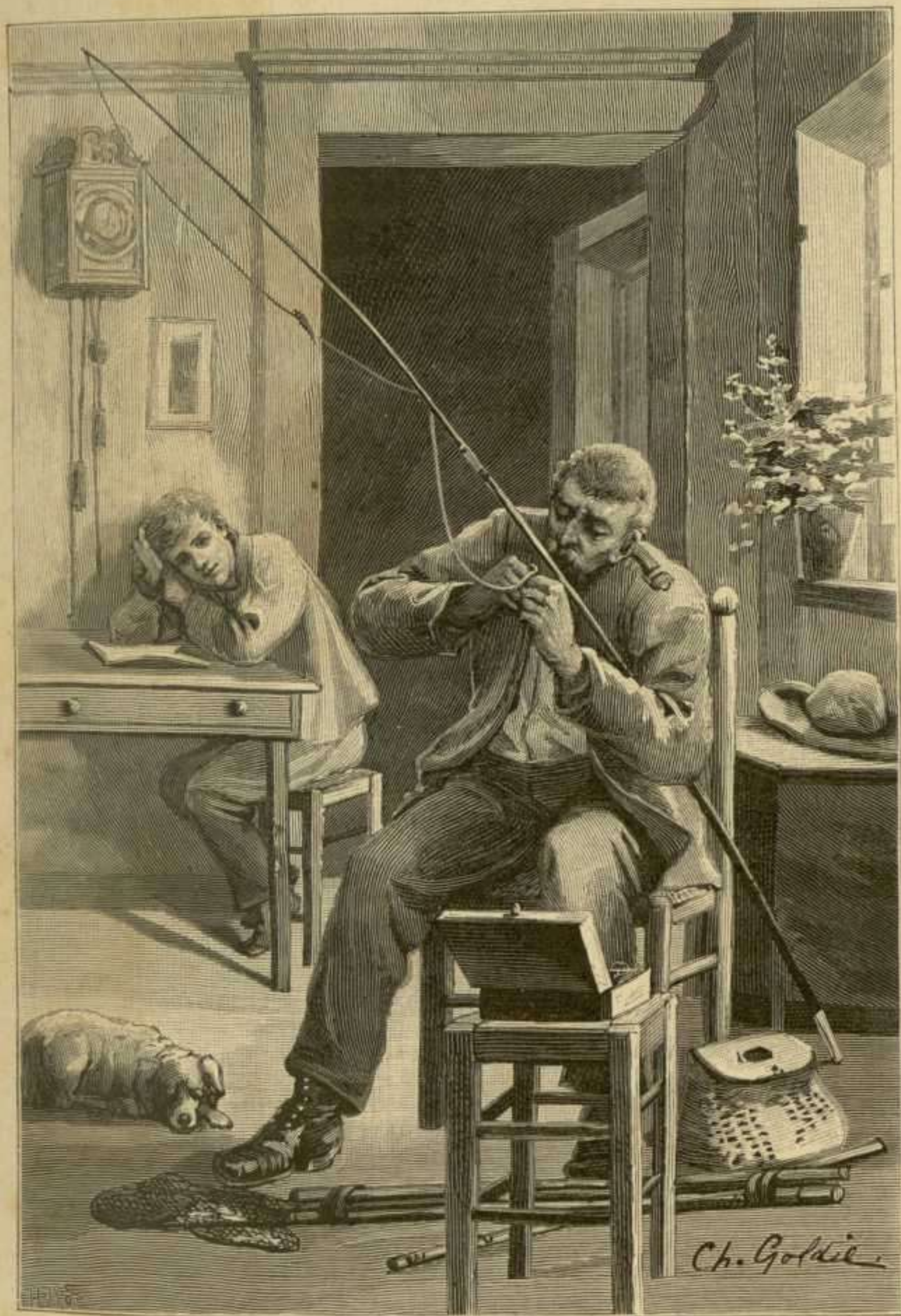
Brioulette n'avait pas compris ce qu'elle avait voulu dire : *quand je ne serai plus là*; mais voyant Thérèse si absorbée, elle n'osa pas lui demander une explication. Quelques minutes plus tard, du reste, Thérèse lisait tran-

quillement, son visage ayant repris l'air insouciant qui lui était habituel.

La campagne bordelaise possède quelques petits ruisseaux qui vont se jeter à la Garonne et le plus souvent à la Dordogne. Ils ressemblent au Peugue, lequel, après avoir traversé une partie de Bordeaux, vient se jeter dans le fleuve après un très petit parcours à ciel ouvert.

Les Bordelais vont pêcher dans ces ruisselets ; ils prétendent qu'on y trouve des aloses : cela n'est pas bien prouvé ; mais il suffit qu'un pêcheur ait prétendu en avoir manqué une, pour que l'année suivante, le cours des susdits ruisselets soit encombré de pêcheurs plus patients et plus convaincus qu'heureux.

Le matin de ce fameux jeudi de pêche, Jean prépara ses engins avec ostentation, regardant du coin de l'œil Noël impassible, attablé à lire. Il espérait, l'excellent homme, que son fils, qui adorait la pêche, viendrait solliciter un pardon qu'il était prêt à lui accorder, après celui de Brioulette toutefois, car il n'avait que sa parole Jean Boyer, et il avait déclaré que si Noël ne tendait pas la main à la fillette, Noël ne serait pas pardonné par lui. Mais Noël, entêté comme une mule, c'était là son défaut capital, ne faisait pas mine de céder, préférant perdre cette journée de campagne tant souhaitée, plutôt que de s'humilier, ainsi qu'il le disait à sa sœur, qui tout bas l'exhortait à obéir à leur père.



Jean prépara ses engins avec ostentation. (Page 48.)

Brioulette était désolée d'être la cause d'une si grosse offense de Noël à son père. Elle ne savait comment arranger les choses. Elle eut la tentation de crier que Noël venait de s'excuser vis-à-vis d'elle, mais d'abord il lui répugnait de mentir, et ensuite Noël était fier, s'il allait déclarer qu'il n'avait pas parlé!

Tout en aidant Thérèse à mettre dans un panier le déjeuner qui devait se faire sur l'herbe, là-bas au bord du ruisseau, elle cherchait, cherchait, mais rien, aucune idée ne lui venait; elle en aurait pleuré. Tout à coup un sourire malin éclaira sa petite figure, elle avait trouvé! Noël lui demanderait bien pardon malgré lui, et il irait bien malgré lui aussi à la pêche, oui, malgré lui. Depuis le lundi, Noël affectait avec elle une politesse exagérée. Il ne lui parlait pas, mais il se rangeait avec affectation lorsqu'elle passait devant lui, l'appelait mademoiselle Brioulette gros comme elle, s'il avait à prononcer son nom : politesse qui voulait être désobligeante à qui elle s'adressait.

Brioulette résolut de mettre à profit cette nouvelle façon de son ennemi et joyeusement, le regardant, elle murmura : Nous verrons bien qui sera le plus poli des deux.

Thérèse achevait sa toilette, Gracieuse, toute prête, n'attendait plus que le signal du départ, Jean attachait ses cannes à pêche, Brioulette avait posé sur le coin de la

table le déjeuner du coupable et toute la famille allait partir, laissant le garçonnet seul à la maison.

— Tu ne sortiras pas de cette chambre, Noël, dit son père vivement contrarié.

Noël, la voix tremblante, répondit :

— Non, père, pas de cette pièce. Me permets-tu, avant que vous partiez, d'aller dans ma chambre chercher des livres.

Et sur un signe du père il sortit un instant.

C'est cet instant que Brioulette saisit, plus prompte que l'éclair, elle courut au capharnaüm, y prit un vieux livre que Thérèse lui avait donné, et lestement le glissa sur la table parmi ceux que Noël y avait déjà mis. Alors comme un chat qui furette, Brioulette se rapprocha de Noël qui feignait de lire attentivement, et, imitant le ton qu'il prenait avec elle depuis quatre jours :

— Je vous demande pardon, monsieur Noël, j'ai laissé un volume à moi, ici : voulez-vous me le donner, s'il vous plaît?

Noël, très troublé, se raidissant pour faire croire à une insouciance qu'il ne possédait pas, se retenant pour ne pas pleurer, outré de voir Brioulette, l'atroce Brioulette, oser lui parler, perdit la tête. Il l'aurait mordue cette Brioulette, s'il n'avait pas voulu paraître calme et digne jusqu'au bout. Affectant une politesse aussi grande que celle de Brioulette il répondit, se servant inconsciem-

ment des mots qu'elle avait employés, tant son trouble fut aigu :

— Je vous demande pardon, Mademoiselle, je ne savais pas...

— Ah! quel bonheur! cria Brioulette l'interrompant, de tout mon cœur, Noël.

M. Jean, M^{me} Thérèse, nous voici raccommodés! Que je suis contente! Et Brioulette sautant, dansant, se jeta sur Thérèse stupéfaite.

Le douanier enchanté entra précipitamment!

Enfin! dit-il, ce n'est pas malheureux. Allons, viens m'embrasser, vilain entêté et ne recommence plus. Une si belle journée! Fallait-il être bête, hein, Noël, pour s'entêter comme tu le faisais depuis ce matin!

Noël abasourdi ne bougeait pas. Il était combattu entre son orgueil qui lui conseillait de ne rien accepter de *l'atroce* Brioulette, de ne pas profiter d'une méprise volontaire ou involontaire de son ennemie, et le chagrin de manquer cette partie de pêche dont il se faisait un si grand plaisir depuis longtemps. Le regret de n'y pas aller fut le plus fort, et sans répondre directement à son père, il vint l'embrasser en lui demandant, à lui, sincèrement pardon de sa désobéissance.

Thérèse s'écria que le cœur lui saignait de partir sans son fils, et Gracieuse, saisissant le panier aux provisions, tendit la moitié de l'anse à son frère :

— Vite, ton chapeau, Noël, et aide-moi à porter le déjeuner; papa est assez embarrassé avec ses cannes.

Toute la famille sortit en hâte, Brioulette avec Sylvain, qui n'aurait pas consenti à n'être pas dans les bras de mémé, et l'on marcha d'un bon pas pour gagner la voiture qui devait les mener à la campagne.

Brioulette était enchantée du succès de sa ruse. Il allait donc à la pêche malgré lui, ce fier Noël : elle le regardait de côté et avait peine à s'empêcher de rire malicieusement d'avoir aussi bien réussi et forcé son ennemi à s'avouer vaincu, puisqu'il acceptait sans mot dire sa générosité.

Quant à Noël, il était sombre, ne se dérida pas tout le long du petit voyage, et une fois arrivé, tout en aidant son père à préparer ses lignes, ce qui était de la dernière importance pour le douanier qui n'avait qu'une passion au monde, celle de la pêche à la ligne, et qui parlait déjà de plusieurs aloses rapportées le soir, Noël répondait à peine à ces espérances qu'il partageait avec enthousiasme ordinairement. La rivelette, théâtre de ces exploits, était bordée de larges prairies, sur lesquelles quelques familles d'amis, arrivés avant Jean, s'étaient déjà installées. Thérèse fut se joindre à elles, laissant les hommes pêcher gravement. Des petites filles, des garçonnets s'élançèrent vers Noël et sa sœur, criant une bienvenue aussi expansive que bruyante.

— Voilà Noël ! Voilà Gracieuse ! Va-t-on s'amuser !

Noël accueillit froidement ces démonstrations, lui, le boute-en-train de la bande, il organisa sans conviction une partie de barres, à laquelle succédèrent un chat pendu qui lui parut dépourvu d'animation, et une balle au tamis qui resta bientôt piteusement oubliée dans l'herbe. Noël essayait bien de crier aussi fort que les autres ; il gesticulait, s'animait, discutait les moindres coups avec acrimonie ; mais sa volonté avait beau prévaloir toujours, malgré tout, ainsi que d'habitude, cela ne l'amusait pas, ce jour-là, tous ces jeux.

Ses camarades, rebutés par son humeur aigre, lassés de le voir si grognon, finirent par jouer entre eux, sans plus s'occuper de lui. Il alla rejoindre son père, et, gravement assis, le regarda pêcher sans mot dire.

La matinée se passa sans que Noël eût bougé ni sans qu'il parût goûter un plaisir bien vif dans cette partie rêvée durant des semaines.

A une heure, tout le monde réunit ses provisions en un vaste pique-nique : chacun s'amusa franchement, on se gaussait des pêcheurs qui, comme Jean, malgré leurs mauvaises chances, persistaient à soutenir que les aloses ne se laissaient attraper que par des pêcheurs ayant bien déjeuné, et les rires des enfants tintaient comme des grelots d'argent à travers le son plus grave de celui de leurs parents.

Seul, Noël mangea sans appétit, tout lui parut amer.

— Oh ! ce Noël, disaient ses amis, filles et garçons, oh ! ce Noël, est-il ennuyeux aujourd'hui ! Il a l'air du grand-père des orages, avec ses sourcils froncés. Ris donc, voyons, Noël ?

— Au secours ! cria un de ses amis, vous ne voyez pas qu'il vient d'avaler sa langue ; regardez les efforts qu'il fait pour la rattraper au fond de sa gorge.

Et tous de rire.

— Que vous êtes bêtes tous, répondit Noël, riant malgré lui ; mais tout aussitôt, après un regard jeté sur *l'atroce* Brioulette qui le regardait, il reprit son mutisme et sa mauvaise humeur. Après le déjeuner, il revint auprès de son père, laissant ses camarades partir sans lui pour une promenade de découverte le long des rives du ruisselet.

Son père, qui l'observait depuis le matin et qui devinait ou croyait deviner ce qui se passait dans sa tête, dit tout à coup :

— Voilà tout ton plaisir gâté, Noël, par un mauvais sentiment. C'est un vilain orgueil que celui qui nous empêche de reconnaître franchement nos torts, et, une fois avoués et pardonnés, qui nous fait garder rancune du pardon à ceux que nous avons offensés. Cela est petit et lâche, indigne d'un homme, Noël.

L'enfant fit un effort violent sur lui-même.

— Papa, dit-il résolument, ce n'est pas cela qui me rend triste; c'est que j'ai manqué de franchise et de courage ce matin. Papa, je n'ai pas demandé pardon à Brioulette. C'est elle qui a mal compris; il s'arrêta, hésita, puis courageusement : Non, c'est elle qui a voulu être généreuse et qui l'a dit. J'ai accepté, moi, mais je sens que cela me pèse trop. J'ai été mauvais avec elle, jaloux, hargneux, plus que tu ne le sais, va; elle a tout accepté sans se plaindre, et voilà que, pour finir, elle me pardonne afin de ne pas me priver de ce plaisir. Oh! elle ne savait pas, continua-t-il en pleurant, comme il est gâté ce plaisir! Comme je suis honteux d'être si méchant et si lâche.

Jean Boyer, laissant là les aloses, très intéressé, écoutait son fils.

— Que comptes-tu faire, demanda-t-il?

Noël, la tête tournée, regardait au loin sur la prairie Brioulette; il se leva.

— Papa, dit-il, je vais faire ce que j'aurais dû faire ce matin.

— Dépêche-toi, gamin, s'écria le brave homme, et reprenant sa ligne : C'est tout de même gentil ce qu'elle a fait là cette petite!

Noël était parti en courant, se dirigeant en droite ligne vers l'endroit de la prairie où il voyait Brioulette assise, mais à moitié chemin il ralentit son allure : c'est que

ce n'est pas commode d'aller s'accuser et de solliciter un pardon.

Les petites filles groupées entouraient Brioulette, à qui elles apportaient des paquerettes, des violettes tardives, les petites fleurs lilas du sainfoin, les rouges aigrettes de la digitale de prés et les jaunes petits soleils du pissenlit; celle-ci leur confectionnait des couronnes, des bouquets de corsage, et tout ce petit monde jouait à la madame, venant acheter à la bouquetière qui les faisait marchander et répondait gaiement à leurs cris et à leurs rires.

— Ces petites filles sont assommantes, pensa Noël; comment lui parler seule, et si je ne le fais pas maintenant je n'oserai jamais plus tard.

Il appela de loin Gracieuse.

— Es-tu de meilleure humeur? lui demanda-t-elle sautant devant lui.

— Tu m'ennuies, toi, fit Noël d'un ton bourru. Il voulait être digne, réparer ses torts, rentrer dans la bonne voie, mais son caractère était loin d'être à la hauteur de ses visées et il avait encore fort à faire avant de le discipliner.

— Si je t'ennuie, répondit logiquement sa sœur, pourquoi m'appelles-tu?

— Écoute, veux-tu me rendre service? continua Noël sans répondre à cet argument sans réplique.

— Cela dépend, que veux-tu?

— Que tu t'en ailles.

— Comment? que je m'en aille où?

— Je te donnerai mes deux sous du dimanche, là, es-tu contente? Mais toi et tes dindes de petites amies, allez pendant dix minutes cueillir vos fleurs à cent pas vers maman, veux-tu?

— Dindes de petites amies! est-il aimable ce Noël! c'est bien vrai au moins que tu me donneras tes deux sous?

— Oui, c'est certain.

— Alors, tope, j'y vais. Et Gracieuse tapa dans la main de son frère avec gravité, puis elle rejoignit ses amies.

Que leur dit-elle? Mais une minute après, le petit bataillon s'élança par la prairie comme une volée de pierrots qui a aperçu un grain de mil, et Brioulette resta seule à côté de Sylvain endormi, achevant une superbe couronne de pâquerettes et de pissenlits entremêlés de folle avoine.

Noël s'avança : Brioulette lui tournait le dos. Il arriva jusqu'à elle sans qu'elle l'eût entendu venir, l'herbe amortissant le bruit de ses pas.

Il s'agenouilla à côté de Sylvain et tira légèrement le fichu qui couvrait la figure du petit. Ce mouvement attira l'attention de Brioulette et elle resta interdite en voyant son ennemi à ses côtés. Le cœur lui battait et

Noël, lui, s'imaginait que les coups pressés du sien étaient entendus par Brioulette, tant ils lui frappaient fort dans la poitrine.

— Tu dors? dit Noël, s'adressant à Sylvain, lequel prouva qu'il dormait bien, puisqu'il ne parut nullement touché de la voix tremblante qui lui faisait cette interrogation; tu dors, continua Noël, tu ne sais pas ce que c'est, toi, qu'être un vilain jaloux. Tu n'as pas cru, toi, que parce qu'une petite fille arrivait chez toi, ton papa et ta maman t'aimeraient moins en l'aimant un peu, elle? Tu n'as pas été méchant, colère et sournois; oui, très méchant... et si, l'ayant été, tu venais dire à cette petite fille : Je vous promets de n'être plus ce Sylvain-là, je suis trop honteux de lui; si tu disais ça, que penses-tu qu'on te répondrait?

Sylvain était vraiment par trop indifférent, il ne bougea pas.

— Je le sais, moi, fit Brioulette en souriant, cette petite fille-là répondrait : Noël, veux-tu nous embrasser?

CHAPITRE V.

UN DUEL.

A partir de ce jour, la vie changea pour Brioulette. Les deux enfants du douanier s'habituaient à voir en elle une sœur, une sœur aînée plus raisonnable et meilleure qu'eux. Noël, quoique absolument de son âge, subit son ascendant, sans se rendre compte de cette domination; il la consulta désormais sur toutes choses, lui racontait les grandes aventures arrivées à son école, les querelles que lui attirait sans cesse son caractère emporté et despote; et commençant par vouloir trouver en elle une approbation à ses actions bonnes ou mauvaises, il finissait par accepter ses remontrances ou ses conseils sans trop regimber. Mais il faut dire que remontrances et conseils étaient si doux et si amicaux !

Il semblait que les yeux gris de la fillette portassent avec eux la paix et le calme. La maison de Jean Boyer ne retentissait plus comme auparavant de cris et de tapages, de disputes sans fin, les visages n'étaient plus

grognons. Sur un ordre du père ou de la mère, Noël et Gracieuse auraient rougi de faire moins vite et moins bien ce qui leur était commandé, en voyant avec quel plaisir d'être utile Brioulette quittait un ouvrage qui lui plaisait pour obéir à Thérèse, avec quelle bonne humeur constante elle accomplissait les travaux multiples qui lui incombaient.

Travaux chaque jour augmentés, car Thérèse, de plus en plus faible, avait peine maintenant à quitter sa chaise, tout lui devenait une fatigue et Brioulette disait souvent dans la journée : Laissez-moi faire ceci, madame Thérèse, je saurai, je vous assure... Et encore cela. C'est un si grand plaisir de vous aider ! Reposez-vous encore.

Et la pauvre femme toute pâle s'asseyait avec un grand soupir.

— Quand donc reviendront mes forces? murmurait-elle.

— Ne vous inquiétez pas. Voici le froid, l'automne brumeux, laissez couler l'hiver, reposez-vous, au beau temps vous serez aussi vaillante que l'an passé. Vous êtes fatiguée seulement, vous aviez besoin de moi, voyez-vous, madame Thérèse.

— C'est vrai, répondait Thérèse, très adoucie depuis qu'elle se sentait si faible, c'est vrai, j'avais besoin de tes soins, *ma fille!*

Et Brioulette, très fière de ce titre si doux, reprenait sa

besogne, souvent bien lourde pour une enfant, avec courage et contentement.

C'est si bon de sentir que ceux qu'on aime vous doivent un peu de bien-être ou un peu de joie ! Essayant de distraire la malade durant ces longues journées qu'elles passaient ensemble, tandis que Jean était à son service et les enfants à l'école ; elle lui demandait tantôt de lui apprendre à coudre, à tailler les robes de Gracieuse ou celles de Silvain, à repasser le linge de la famille. Elle mettait à apprendre une telle application que souvent Thérèse éclatait de rire tout à coup, en la voyant, les sourcils froncés, le bout de sa langue entre les dents, le fer brûlant à la main, contempler son coup d'ongle sur les plastrons du douanier, comme si l'univers dépendait de son plus ou moins de régularité.

En trois ans de séjour chez ses bienfaiteurs, Brioulette apprit ainsi bien des choses utiles dans un ménage de pauvres gens. Thérèse était une habile tailleuse, ainsi que l'on dit à Bordeaux, elle initia Brioulette aux mystères de la coupe et de la couture. Elle voulut que Brioulette sût se passer de couturière, et celle-ci, très adroite, pleine de bonne volonté, apprit très vite. Il faut que tu puisses me remplacer en tout, disait quelquefois Thérèse, quand je ne serai plus là !

Brioulette, qui comprenait enfin ce que voulait dire son « quand je ne serai plus là », feignait de ne pas en-

tendre ou plaisantait doucement sur sa drôle de maladie que personne ne pouvait découvrir et la menaçait de prévenir M. Jean de ses vilaines pensées.

Noël avait maintenant quatorze ans passés; il allait sortir de l'école à la fin de l'année, très en retard pour son âge sur ses camarades; il s'agissait de conquérir son certificat d'études avant d'entrer en apprentissage. L'apprentissage! c'était là une grosse question.

Qu'allait-il vouloir faire dans la vie?

Le douanier y pensait souvent et en parlait quelquefois. Il avait arrangé d'avance dans sa tête la façon dont tout cela se passerait. Noël s'engageait à seize ans, faisait son temps, sortait sergent de l'armée et entrait dans les douanes, non comme lui simple douanier, mais dans les bureaux, en qualité de commis.

Cela lui paraissait très beau, commis! Il en était ravi. Une si belle carrière, un si beau métier, commis!

Avoir un fils commis de douane!

Il avait parlé à un chef de son désir de faire entrer Noël dans les bureaux comme petit expéditionnaire en attendant ses seize ans pour l'engagement, et celui-ci avait promis son concours, en raison des bons services du brigadier Boyer. Car il était brigadier, enfin, le brave homme, depuis six mois. Lorsque Jean parla un soir à son fils de ses projets, il vit avec surprise celui-ci

prendre un air boudeur et accueillir sans enthousiasme sa communication.

— Cela ne te plaît donc pas? s'écria-t-il.

— Pas beaucoup, papa.

— Alors que veux-tu faire? Je ne te contrarierai jamais sur ta vocation, je pense qu'il faut laisser un homme choisir le métier qu'il exercera toute sa vie; mais, tu sais, je ne te laisserai jamais, sous prétexte que tu ignores ta vocation, flaner, perdre ton temps, prendre des habitudes de paresse et devenir un de ces propres-à-rien inutiles à tous et nuisibles souvent à eux-mêmes ou aux autres.

— Je ne serai pas un fainéant, père, je te le promets, mais ce métier ne me plaît pas, sans que je puisse te dire ce qui m'en déplaît. Laisse-moi achever ma dernière année d'école, je penserai à ce que j'aimerais à faire et si cela te convient aussi à toi; alors je commencerai de suite mon apprentissage.

— Mais pourquoi? Comment cela ne te séduit-il pas d'être commis de douane? des jeunes gens de bonnes familles sont heureux d'y entrer; toi, on t'accueille par faveur, puisque tu n'as pas reçu leur éducation, et tu dédaignes cette faveur, cela ne te plaît pas! vrai, tu es stupide, Noël, c'est à ne pas croire! répétait le douanier abasourdi de voir accueillir de cette sorte une proposition qui l'eût fait sauter de joie, lui, si elle lui eût été faite

à l'âge de son fils. Mais pourquoi cela ne te plaît-il pas ? dis ; donne une raison.

— Je ne puis pas, père, je n'en ai pas à donner ; mais rien que de penser qu'il me faudra tout le long de ma vie aller à un bureau chaque jour, y rester enfermé tout le temps, qu'il en sera ainsi tous les jours et toujours ; rien que penser cela, il me semble que je manque d'air et que j'étouffe !

Un soupir profond répondit en écho à ces paroles. Noël éclata de rire.

— Qu'y a-t-il, demanda Jean Boyer très vexé ?

— C'est Brioulette, père, qui est comme moi, elle étouffe aussi à cette idée ; n'est-ce pas, sœur ?

Brioulette, rouge et confuse, baissa la tête, très mécontente d'elle-même. C'était la première fois qu'une idée de Jean ne lui paraissait pas admirable.

Thérèse déclara, de sa voix traînante, qu'elle préférerait que Noël choisît un état comme il faut, puisqu'il refusait de devenir un monsieur, qu'elle serait désolée qu'il voulût être maçon, couvreur ou quelque chose de ce genre. Elle pensait que tonnelier n'était pas mal, et puis on gagnait de bonnes journées dans cet état pourvu qu'on y fût un peu habile

— Qu'on soit habile ! mais c'est partout ainsi, femme, il faut toujours bien faire ce qu'on entreprend en tout et partout. Les mazettes dans tous les métiers, vois-tu, n'arri-

vent à rien de bien. C'est pour ça, acheva le douanier avec un soupir de regret, que je laisserai Noël choisir son métier, mais il faudra qu'il travaille ferme dans la carrière préférée et y devienne un bon ouvrier.

Cependant, depuis quelque temps, Thérèse pâlisait beaucoup, sa faiblesse s'accroissait davantage, le bruit, le mouvement autour d'elle lui causaient des vertiges. Sylvain, le gros bébé, eut une petite fièvre éruptive : Thérèse voulut, malgré Brioulette qui le soignait admirablement, se lever une nuit, elle prit froid et il lui fallut s'aliter. Jean dut s'apercevoir alors, en la considérant si pâle et si défaite sur son oreiller, que sa femme était plus malade qu'il ne l'avait cru jusque-là.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit? cria le brave homme à Brioulette, s'en prenant à celle qu'il sentait la plus forte de la maison. Pourquoi l'as-tu laissée être à ce point affaiblie sans me prévenir?

Je cours chez le médecin, je suis sûr qu'elle est très malade. Et tout éploré il s'élança dehors.

— Voilà ce que je craignais, fit Thérèse; tu verras que le chagrin le rendra plus malade que moi. Alors cette femme qui se plaignait toujours à tort et à travers au moindre bobo, se lamentait maintenant de cette inquiétude causée à son mari.

Le médecin appelé ne se prononça pas sur un mal connu, mais il ordonna des réconfortants, des calmants,

et devant la figure bouleversée du douanier, il sortit en déclarant qu'il espérait la guérir bientôt et la remettre sur pied.

— Au beau temps, docteur?

— Oui, au beau temps, c'est cela.

Et il partit fort vite, il était si pressé!

Se trompait-il ce médecin ou voulait-il éviter un chagrin trop tôt ressenti à la famille? mais Thérèse ne se remit pas, et depuis lors les journées se passèrent pour elle à se traîner de son lit à son fauteuil, si amaigrie si changée la pauvre femme!

Elle avait aussi maintenant de longues conférences secrètes, en l'absence de son mari, avec Brioulette; d'où celle-ci sortait les yeux rouges, les lèvres tremblantes, et elle était obligée de se baigner longtemps les yeux afin que Jean en rentrant ne vît pas les traces de ses larmes.

Il était très inquiet, le brave homme, faisait cent questions à la malade; comment allait-elle? Le médecin, cet âne de médecin, était-il venu? avait-elle encore la fièvre?

Il prenait son bras, comptait les pulsations en suivant les minutes sur sa grosse montre d'argent, il trouvait un nombre invraisemblable de pulsations, deux cent soixante ou trois cents, et tout effaré, disait : Est-ce possible! Ou bien il ne sentait plus rien, et plus effrayé encore, il s'agitait, se démenait si bien que Thérèse le suppliait de se

calmer, avec sa voix qui s'entendait à peine, qu'elle était mieux et que tout irait bien aussitôt le printemps.

— Le printemps, il n'est pas là, grommelait Jean. Il allait à la fenêtre regarder ce ciel gris de février, et cette pluie monotone qui tombait toujours. La famille vivait dans cette anxiété : attendre le printemps pour revoir la mère forte et gaie comme avant.

Un soir du commencement de mars, Noël revint de l'école la figure changée, très excité ; il faisait de grands gestes en parlant haut, lui, assez silencieux d'habitude. Brioulette, surprise de ce changement d'allures, le considérait ; Gracieuse, qui suivit ce regard, lui fit signe, et rouge, troublée elle aussi, elle passa vite dans leur chambre. Brioulette l'y suivit.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda-t-elle aussitôt, Noël est tout changé, il brouille ses livres et ses cahiers sans s'y reconnaître et ne peut tenir en place.

Oh ! ma chère, s'écria Gracieuse avec emphase, une aventure atroce, j'en suis encore tremblante : Noël a eu une querelle avec un Carthaginois au sortir de l'école !

— Un quoi ?

— Un Carthaginois ! Et juste le général ennemi des Romains.

— Un Carthaginois ! Noël nous a lu l'autre dimanche cette histoire ; mais c'est égal, je ne comprends pas comment... à Bordeaux... de notre temps...

— Ah voilà. Le maître a voulu donner de l'émulation à ses élèves de dernière année et les a divisés en deux bandes, Romains et Carthaginois.

Il les interroge les uns après les autres, et les généraux des deux troupes répondent de leurs soldats.

Or Alfred, un petit garçon, le chef des Carthaginois, est insupportable, tout à fait insupportable. Si Noël manque un mot dans ses leçons, il ricane; si le professeur n'y fait point attention, il se dépêche de souffler le mot à haute voix afin que celui-ci entende bien.

Il monte ses soldats contre ceux de Noël, depuis longtemps cela dure ainsi. Enfin aujourd'hui, à la sortie de l'école, voilà Alfred qui se trouve nez à nez avec Noël et qui, en goguenardant, le menace de dire au maître que Noël n'a point fait un devoir qu'il devait pour un de ses soldats paresseux. Noël, tu sais s'il est patient, lui crie que s'il fait cette lâcheté, il aura affaire à lui; et Alfred réplique qu'il le dira, qu'il n'a pas peur de lui, quelque chose de beau, ce Noël, un fils de « gabelou »!

Alors, oh! c'est devenu terrible! fils d'un gabelou! Noël s'est jeté sur lui comme un lion, et, d'un coup de poing l'a envoyé rouler, vlan! dans la porte de l'école qui s'est ouverte derrière lui, et il a disparu! Tous les garçons, Romains et Carthaginois, arrivaient en masse; et nous, les petites filles, qui sortions aussi de l'école, nous nous sommes sauvées en hurlant. J'accourais ici, lorsqu'à la

porte de la cour Noël m'a rejointe, m'a serré le bras à me faire mal; tiens, regarde, j'ai un bleu, oh! ce Noël! et il m'a ordonné de ne plus crier à cause de maman, voilà.

— Il a dit fils de « gabelou »! fit Brioulette très scandalisée, en es-tu sûre?

— Oui, il a dit ça, cet Alfred!

Brioulette! appela la voix faible de Thérèse, et les deux fillettes se séparèrent promptement.

Avant le souper, Noël s'esquiva au lieu de faire tranquillement ses devoirs du lendemain, et revint une heure après avec une mine fière et conquérante que personne ne lui connaissait encore.

Jean Boyer rentra : on soupa, le brigadier s'installa auprès du lit de sa femme ainsi que chaque soir, lui faisant la lecture ou causant, tandis que ses enfants travaillaient ou jouaient et que Brioulette mettait tout en ordre à la maison. La fillette passa et repassa cent fois derrière la chaise de Noël, lui glissa même à l'oreille : Noël, que se passe-t-il? Noël, tu es tout drôle ce soir!

Mais, Noël, impassible, le nez touchant son papier pour bien marquer son attention profonde, ne broncha pas, et elle dut se coucher sentant un danger sans parvenir à avoir provoqué une confiance du garçonnet. Aussi dès l'aube était-elle debout, son petit nez rose derrière ses carreaux, regardant de tous ses yeux la porte de la chambre de Noël. Avant sept heures, cette porte s'ouvrit.

Brioulette et Gracieuse sautèrent dans la cour, et parurent devant Noël très contrarié de les voir; il essaya de s'esquiver.

— Où vas-tu? lui dit Brioulette le retenant malgré lui, pourquoi ne veux-tu rien me dire de cette querelle? Comment s'est-elle terminée? Non, rien n'est fini, je le vois dans tes yeux. Où vas-tu? que se passe-t-il? parle, je t'en supplie, mon Noël?

— Ce ne sont pas des affaires de fille, répondit Noël.

— Crois-tu que je t'empêcherais de faire ce qui est juste? Oser appeler le père « gabelou »! Voyons, parle, ou je croirai que tu n'as plus confiance en moi.

Noël hésita une minute.

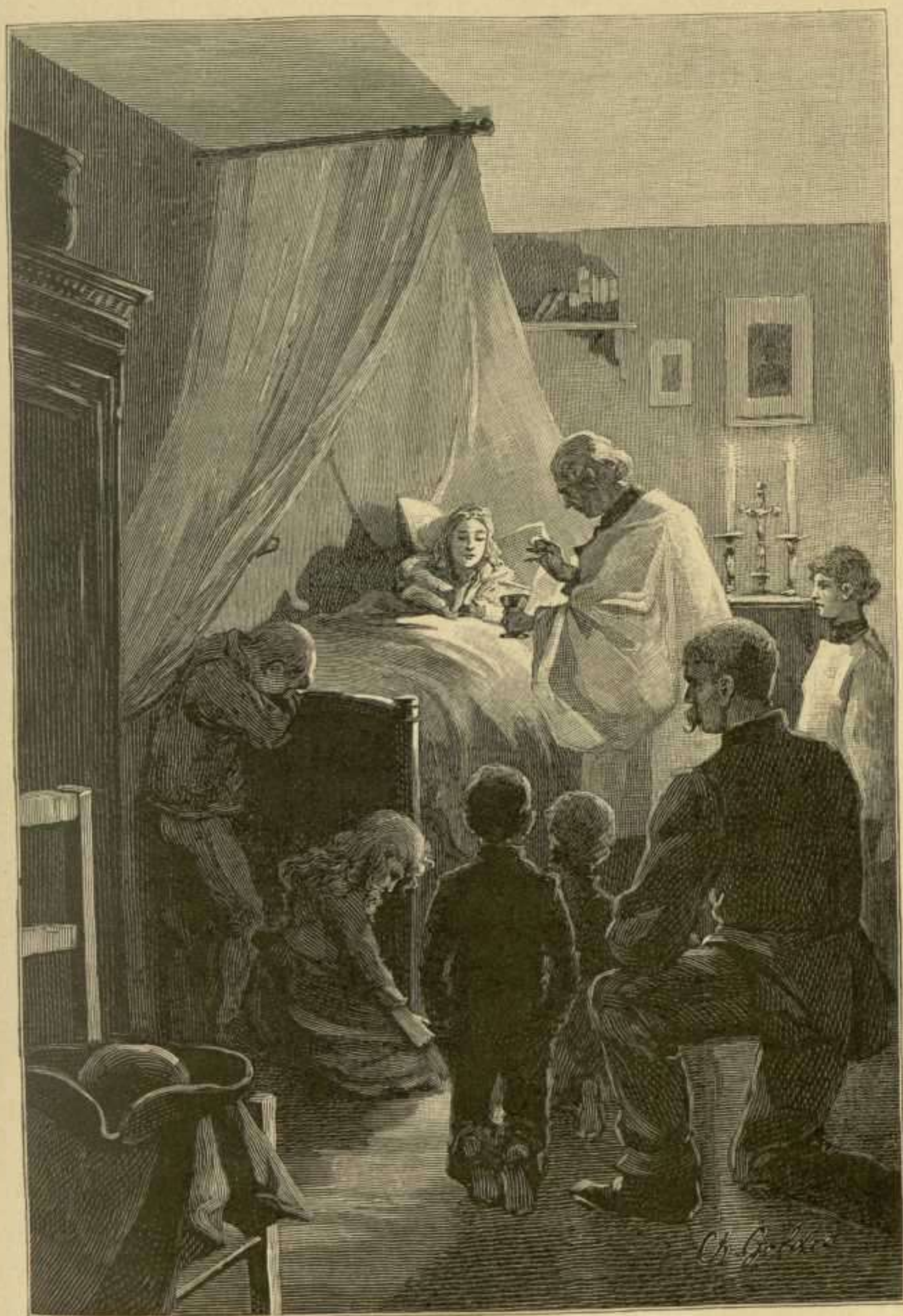
— Ce ne sont pas des affaires de petites filles, répéta-t-il faiblement. Mais devant le visage sérieux de Brioulette, il prit son parti et commença.

— Gracieuse t'a raconté?

— Oui; que cet affreux Carthaginois avait eu l'audace d'appeler le père « gabelou », répondit-elle très indignée.

— Aussi il en a reçu un, un bon de coup de poing, je t'assure. On nous a séparés, sans ça je le pilais, reprit Noël retrouvant sa colère toute chaude, mais il n'a rien perdu pour attendre.

Il fait le fendant, ce monsieur, vois-tu, Brioulette; il fallait que ça finisse comme ça, il y avait trop longtemps



Le douanier et ses enfants assistèrent, recueillis, émus, à la communion de la mère.
(Page 82.)

que ce fils de marchand de bouchons se croyait au-dessus de nous. On l'a relevé hier, pas content, va; il a pris ses grands airs pour me dire : C'est bien, Monsieur, nous nous battons; envoyez vos témoins pour tout régler. Un Bordelais n'empoche pas un coup de poing sans le rendre, et cela ne finira pas ainsi. — Ah non, cela ne devait pas finir ainsi! j'y étais bien résolu, moi. Un coup de poing tout seul, c'était pas assez. Alors, hier soir, j'ai couru prévenir Auguste et Louis. Ils ne voulaient pas être mes témoins, ils avaient peur des arrêts, les peureux! Je leur ai promis de leur payer des sucres d'orge, et ils ont accepté. Dans une heure nous nous battons derrière Saint-Michel.

— Ils vont se faire mal! cria Gracieuse épouvantée.

— Un homme en vaut un autre, dit Brioulette très gravement, et ce mot flatta Noël qui lui jeta un regard ravi.

Le conciliabule prit fin : il fallait déjeuner, avoir toutes ses forces pour le combat.

Brioulette, pleine d'attentions pour Noël, lui apporta sa soupe bouillante y ajoutant une tartine de mélasse.

Le brigadier avait pris son service à cinq heures; il fut donc facile de cacher ce qui se préparait à Thérèse, malgré quelques exclamations douloureuses de Gracieuse bien vite étouffées sous les regards sérieux de son frère et de Brioulette.

Puis l'heure sonnant, Noël embrassa sa mère et sortit en courant.

Gracieuse effrayée, n'osant bouger, restait sur sa chaise regardant Brioulette, qui, très émotionnée, elle aussi, fourrait la cuillère de soupe de Sylvain dans son oreille, quoique le petit ouvrit une bouche énorme ainsi qu'un moineau qui demande la becquée. Enfin au bout d'un quart d'heure n'y tenant plus, Brioulette s'assura que Thérèse était assoupie dans son grand lit, saisit la main de Sylvain et les deux fillettes détalèrent à leur tour, courant vers le chevet de l'église, lieu du duel.

Lorsqu'elles arrivèrent, les combattants étaient aux prises, et de loin elles entendirent le bruit des gifles et virent les coups de poings. Un des témoins appuyé contre le mur de Saint-Michel se cachait les yeux, pleurant. Un autre criait d'une voix haletante : En voilà assez, je vous dis. On se pige pas comme ça ! Voyons, Noël, assez, c'est pas un Prussien qu'Alfred !

Noël avait le dessus.

Il venait enfin de renverser dans la boue son ennemi, et il tapait, il tapait !

En voilà une tripotée ! disait tranquillement un témoin philosophe, en achevant de sucer un sucre d'orge.

Brioulette s'élança.

— Noël, cria-t-elle, sois généreux : il est à terre, le père est vengé !

— Encore celui-ci, tiens, c'est le dernier; et Noël levant la tête montra un visage défiguré, bleui par places, des yeux bouffis, dont l'un disparaissait déjà sous une enflure qui augmentait de minute en minute.

— Séparez-les donc, commanda Brioulette d'un tel ton que les quatre témoins obéirent avec empressement.

Celui qui pleurait se mit à gémir en voyant le visage d'Alfred encore plus mal accommodé que celui de Noël.

— De l'eau, commanda encore Brioulette. Le philosophe, qui avait du bon, courut avec Gracieuse vers la petite fontaine du square; ils rapportèrent leurs mouchoirs trempés.

On bassina la figure d'Alfred, ainsi que Brioulette faisait pour celle de Noël. Les deux adversaires en face l'un de l'autre, entourés de leurs témoins, dégouttaient l'eau dont on les tamponnait avec énergie.

— Nous ne pourrons jamais cacher ça au père et à la mère, disait Brioulette, avec découragement, Noël, tu es affreux, horrible! Comment faire?

Et Alfred, sa blouse en lambeaux, son pantalon éclaté aux genoux, une bosse si grosse au front que son chapeau qu'il voulait mettre ne pouvait entrer, s'écriait d'un air lamentable :

— Une blouse neuve! Mon beau chapeau! Mon pantalon neuf! Mon front!

— Pas neuf, celui-là, n'exagérons rien, dit le philosophe.

Et tous, adversaires et témoins, se regardant, éclatèrent de rire.

Gracieuse se tenait les côtes.

— Riez! riez, fit Alfred d'un ton piteux; si vous saviez la danse que je vais recevoir en rentrant pour me remettre de celle de tout à l'heure, vous seriez moins gais.

— Je regrette d'avoir frappé si fort, Alfred, au point de vous avoir mis en pièces, dit Noël, quoique vous l'ayez...

Brioulette lui tira la manche, il n'acheva pas, voulant être généreux tout à fait.

— Et moi, dit Alfred, je regrette tout ce que j'ai dit hier, pas à cause de la tripotée, mais parce que c'était mal, voilà.

Il n'avait pas achevé, que Noël sautait sur lui : et on vit un spectacle à ne jamais oublier, un Romain et un Carthaginois dans les bras l'un de l'autre, s'embrassant sans avoir envie de se mordre.

Brioulette avança timidement que si M. Alfred voulait venir avec eux à la maison, elle pourrait faire une reprise à la blouse neuve et recoudre, du moins dissimuler un peu l'accroc du pantalon qui était horrible à contempler.

Alfred accepta avec empressement une offre aussi char-

mante, et quelques minutes plus tard, ils entraient tous à pas de loup chez le gabelou.

Rien ne saurait rendre la stupéfaction de Thérèse. lorsqu'à son réveil elle aperçut ses enfants qu'elle croyait à l'école, assis en rond autour de Brioulette, contemplant la fillette qui raccommodait sans lever les yeux l'épaule d'un garçon inconnu.

Le dîner fut en retard; Jean Boyer rentrant trouva que, contre l'ordinaire, rien n'était prêt. Noël, un bandeau sur l'œil, ressemblait à un lendemain de bataille.

Ce mot, que dit le brave homme, servit à sa femme à le mettre au courant.

— Tu y es, Jean, dit-elle en souriant, c'est ça.

Il fallut lui expliquer la cause du combat.

— Noël, viens m'embrasser, fit le brave douanier, voilà qui s'appelle une bonne cause. C'est bien, Noël, il faut toujours être prêt à défendre l'honneur des siens, qui est notre propre honneur, comme nous défendons l'honneur français dans la Patrie. Et, riant : Alors, la soupe n'est pas faite; bah! à la guerre comme à la guerre, n'est-ce pas mon fils?

CHAPITRE VI.

LE GÉANT AUX CHEVEUX D'OR.

L'hiver s'achevait : Pâques arrivait. Pâques, c'est-à-dire les feuilles nouvelles, le soleil perçant les nuées, les longs jours clairs ; mais cette année-là, le printemps s'annonçait pluvieux et froid, et Thérèse, de son lit qu'elle ne quittait plus, regardait tout le jour la pluie battre les vitres et crépiter sur les pavés de la cour.

— Le soleil ne paraîtra donc plus jamais ! Je ne le verrai donc plus, et tristement elle s'affaissait sur son oreiller ; il me semble pourtant que s'il faisait beau et chaud, ne fût-ce que quelques jours, je pourrais quitter enfin ce lit où je suis si mal et depuis si longtemps, disait-elle un jeudi de vacances ; mais la pluie tombait comme depuis un mois, et un vent violent venant de la mer faisait rage, secouant la vieille maison qui s'ébranlait, s'engouffrant dans les coins de la cour en hurlant, revenant, en sifflant, s'infiltrer par les interstices de la porte mal jointe et apportait jusqu'au lit de la malade sa bise aigre et froide.

Thérèse se plaignit d'être plus souffrante encore ce jour-là. Elle dit tout bas à son mari un mot qui le fit pâlir, mais auquel il répondit : Tu as raison, ma Thérèse, j'y vais, et il sortit.

Il rentra bientôt avec un bon prêtre, vicaire de Saint-Michel, qui souvent venait visiter la malade et lui apporter les consolations si douces de la religion.

Brioulette, sous les ordres de Thérèse, avait tout préparé pour la cérémonie, et le douanier et ses enfants assistèrent recueillis, émus, à la communion de la mère.

Puis, le douanier retourné à son service, Thérèse dont le visage resplendissait d'une joie intérieure s'endormit, très calme, comme apaisée et guérie.

Brioulette aidée par Gracieuse s'acquitta de ses occupations habituelles; alors la maison bien en ordre, tous s'assirent près de la fenêtre, un peu loin de la malade qu'ils considéraient avec respect attendri.

Vers le milieu du jour elle s'éveilla souriant, et les voyant tous là bien tranquilles :

— Tu ne sors pas, Noël? demanda-t-elle.

— Oh! non, maman, par ce vilain temps. Maintenant que te voilà éveillée, je vais chercher ma scie et mes couleurs. Sylvain me persécute pour que j'achève un de ses pantins. Sortir aujourd'hui, oh! maman, c'est impossible; entends-tu le vent et...

Le reste se perdit dans le fracas de la porte qui se fermait violemment derrière lui.

— Et toi, Gracieuse, que vas-tu faire de tes vacances!

— Brioulette et moi, maman, nous allons achever ta jupe neuve, celle que tu mettras, le jour où, tu sortiras avec nous. Oh! ne crains rien, l'ourlet est faufilé, je ne gêterai rien, je vais bien m'appliquer. Brioulette prépare le volant, il y aura un volant! Papa veut que tu sois très belle ce jour-là.

Thérèse regarda sa fille qui, gravement, posait son dé, son fil sur la table devant elle, et qui avec une satisfaction orgueilleuse sortait la jupe de son enveloppe.

— Cela va t'ennuyer, mon enfant, dit-elle.

— M'ennuyer! répète ça, maman; travailler pour toi, m'ennuyer! répète ça, et je viens piquer jusqu'au sang le bout de ton nez.

Avec un geste comique elle déplia la jupe, et s'absorba dans un ourlet perlé.

Brioulette et Sylvain entrèrent : le petit bien soigné, bien habillé, voulut grimper pour embrasser maman; il fallut que *mémé* le posât sur le lit. Dans ce mouvement, la fillette, l'enfant entre les bras, fut un instant tout près du visage de Thérèse.

— Ah! Brioulette, lui dit celle-ci en posant sa main amaigrie sur son épaule, ah! *mémé* : quel changement en tous ici!

Ce fut tout ce que dit la voix, mais les grands yeux noirs de la malade allèrent de Gracieuse à Noël qui s'installait avec ses outils, se reportèrent sur le bébé rose et frais qui se roulait sur son lit, pour s'arrêter enfin sur Brioulette avec une expression de si tendre reconnaissance, que l'enfant abandonnée, qui comprit l'éloquence de ce regard, se penchant vers celle qui l'avait recueillie à son foyer, effleura de ses lèvres le front pâle de la malade :

— Guérissez vite, maman Thérèse, dit-elle dissimulant l'émotion qui la poignait, et vous verrez si tous, encore une fois, nous ne changeons pas et si nous ne faisons pas un bruit assourdissant avec notre joie. Allons, Sylvain, descends, tu fatigues maman. Essayez de dormir un peu, nous allons être tous sages comme des images.

— Dormir ! Si cela me remettait de toujours dormir ! Cela m'étouffe.

— Voici Pâques, dit Noël, dans quinze jours, maman sera levée.

— Pâques déjà avec ce froid !

— Ne vous souvenez-vous plus, maman Thérèse, du beau Noël ensoleillé de cette année, comme il faisait bon et doux ce jour-là ! Ne savez-vous donc pas le proverbe de chez nous : *Nadao su, Pâques au carbon.*

— Voilà Brioulette qui patoise son béarnais, dit Noël riant, tu veux dire ?

— A la Noël le soleil, à Pâques le charbon. Voilà pourquoi il fait si froid.

Thérèse, après une quinte de toux qui la secoua, ainsi qu'un pauvre arbre à moitié déraciné par le vent, parut se calmer un peu ; épuisée, elle ferma les yeux.

Brioulette et Noël installèrent Sylvain avec les marionnettes déjà achevées, une demi-douzaine de fantoches extravagants, œuvres de son frère, qui faisaient sa joie, en lui recommandant de ne faire battre qu'avec modération le contrebandier et le douanier, et les trois enfants reprirent leurs occupations interrompues avec angoisse pendant la crise de la mère.

— Dis donc, Brioulette, tu ne sais pas une histoire ? demanda Gracieuse à voix basse ; puisque Noël n'a rien à nous lire, raconte-nous quelque chose de là-bas, de ton pays, veux-tu ?

Brioulette jeta un regard sur Thérèse, elle était immobile, paraissant assoupie.

— Je veux bien, cela ne t'ennuiera pas, Noël ?

Et Noël, gravement, tout en se reculant pour mieux juger de l'effet d'une couche de vermillon qu'il étendait sur un personnage personnifiant le diable, répondit :

— Elle est bête, cette Brioulette !

C'était sans doute un acquiescement plein d'amabilité, car Brioulette sourit et commença : Je vais vous dire *le Géant aux cheveux d'or*.

C'est une histoire arrivée chez nous il y a longtemps, bien longtemps, vers l'époque où messire Roland, le brave chevalier, vint mourir au passage qui garde encore son nom, terrifiant les Sarrasins qui s'enfuyaient ainsi que des moineaux en entendant les terribles sons que rendait sous ses lèvres expirantes son cor enchanté.

En ce temps, très ancien, on voyait bien des choses admirables et aimables qui ont disparu de celui-ci.

On faisait des rencontres surprenantes. Tantôt c'étaient des milliers de petits hommes, si petits, si petits qu'ils se faisaient de grands parasols avec les pâquerettes des champs. Ils s'en allaient on ne sait où, venant de là ou d'autre part : ou encore des géants, si hauts, si hauts qu'il fallait se renverser en arrière pour voir leur visage, ainsi qu'on regarde les étoiles. Ils habitaient, les uns les grottes enfoncées sous la terre ; les autres, les profondes crevasses creusées entre deux montagnes.

Il y avait aussi des fées, des ondines, qui sortaient des ruisseaux toutes ruisselantes de mille perles brillantes, qui, sur leurs robes d'azur, scintillaient comme des diamants.

Oh ! par exemple, le soir, gare aux farfadets qui s'élançaient tout à coup des bois, couraient derrière vous en vous soufflant leur haleine brûlante à la nuque. Mais bah ! il suffisait d'être sans péché et ils n'osaient point vous toucher ni vous mordre.

D'aucuns cependant rentraient quelquefois avec une oreille de moins ou le nez entamé et en étaient bien maris, je vous assure.

Aujourd'hui, on ne rencontre plus de nains ni de géants dans les chemins de chez nous; encore moins de fées ou d'ondines; on dit même qu'il n'y en a plus. Ce n'est pas vrai, ils existent toujours parce qu'ils sont immortels; seulement nous ne savons plus les trouver ni les voir.

En ce temps-là, on n'avait pas encore abattu toutes ces belles forêts qui couvraient nos montagnes : on s'y mettait déjà et de grand cœur, et tout le long du jour la cognée retentissait, abattant de-ci de-là les chênes séculaires, les mélèzes élégants et les sapins qui couronnaient orgueilleusement les monts.

Un jour de printemps, un jour de mars, la forêt qui s'étendait de Bayonne à Hendaye semblait s'éveiller de son long sommeil, elle secouait chaque jour son lourd manteau de neige, d'où mille petits ruisseaux s'échappaient et couraient en tous sens. Quelques feuilles hâtives montraient leurs petits bouts de nez vert pâle, et toutes recroquevillées, paraissaient regretter un peu leur curiosité.

Un grand garçon de vingt ans, sa cognée sur l'épaule, suivait un sentier au milieu de cette forêt, se dirigeant vers un endroit où l'on entendait le bruit de plusieurs cognées bien maniées par des bras vigoureux. Il était

grand, bien fait, ce garçon, beau de visage, malgré un air grognon qui le déparait fort. Il regardait indifférent les beaux arbres, le ciel bleu sur sa tête, le ruisseau à ses pieds, qui courait gaiement, lui, les petites feuilles vertes, et rien ne l'intéressait, rien ne l'amusait plus, dans ce renouveau si capricieusement le même. Il changeait souvent d'épaule sa cognée qui lui pesait, elle qu'il trouvait si légère un mois avant. Ce n'était pourtant pas que son bras ait faibli, non, c'était son esprit changé qui lui appesantissait maintenant son travail.

Il s'appelait Mika et sa sœur Mikalette. Ils étaient les seuls enfants du bonhomme Mike et de sa femme Quitterie. Ils habitaient une petite chaumière à la lisière de la forêt et y vivaient tous heureux. Pas riches, certes, mais ne connaissant pas le besoin, parce que Mike était un travailleur et Quitterie une bonne ménagère. Mikalette allait épouser un pêcheur de la mer. A l'occasion de ce mariage, Mika et le fiancé Joan étaient allés, très loin, par de là le pays de France vers celui des Sarrasins, afin de rapporter à Mikalette un beau collier d'argent pour le jour des noces. Mika vit une ville alors pour la première fois. Une ville de Sarrasins, il faut dire, avec des maisons noires et fermées, ainsi que des prisons, de grilles et verroux, mais si richement ornées en dedans, si bien remplies de beaux meubles qu'il en était resté fêré; et tandis que Joan, le fiancé, reprenait joyeux le chemin du village, lui, sou-

cieux, l'avait suivi à regret. Il avait admiré les beaux chevaux que montaient des cavaliers tout couverts de soie et d'or. Il avait vu passer des chefs que l'on saluait jusqu'à terre, et s'en revenant, il pensait :

Comme ils sont heureux ces riches et ces puissants ! Et cette pensée chaque jour s'enfonça davantage en son cerveau, comme il enfonçait sa cognée jusqu'au cœur du chêne.

Dès lors, tout lui parut terne et sans charme. il prit en dégoût son métier, en ennui ses amis et se rendit enfin très malheureux sans aucune raison de l'être. Mais voilà, il y a des gens qui ne savent jamais être heureux de ce qui les entoure et qui sont très malheureux à force de désirer de ne l'être pas.

Alors que Mika suivait ce matin de mars le sentier, il lui sembla tout à coup avoir entendu tonner. Des arbres craquaient violemment secoués, cependant le ciel était bleu et il n'y avait pas un souffle de vent. Que se passait-il donc ? Il s'arrêta très étonné, mais pas effrayé ; il était brave, Mika. Ce bruit formidable et singulier se renouvela, et sûr cette fois que ce n'était pas le tonnerre qui roulait au ciel, il crut à quelque bête énorme prise dans un piège, et, bravement, se dirigea du côté d'où partaient ces mugissements étonnants. Arrivé dans une large clairière, il s'arrêta surpris, les arbres énormes qui l'entouraient paraissaient ébranlés par des secousses violentes.

— A moi ! lui cria une voix si forte qu'elle parut à Mika avoir la force d'un coup de tonnerre.

Après être revenu d'un petit frisson de terreur, Mika regarda autour de lui, cherchant qui avait ainsi crié. A terre, contre un chêne gigantesque, il aperçut deux pieds non moins gigantesques dans leur genre.

Son regard remonta, suivant deux jambes attachées à ces deux pieds, remonta encore, rencontrant une ceinture puis une poitrine, plus haut encore un cou brun, et enfin encore plus haut, presque à la hauteur des plus hautes branches, une tête plantée sur ce cou. Une tête de bon géant toute couverte de longs cheveux d'or qui auréolaient son visage, éparpillés qu'ils étaient en tous sens et retenus par les mille branchettes dans lesquelles ils s'étaient embrouillés.

— Prends ta cognée et délivre-moi, fit le géant. J'ai voulu sottement traverser ce fourré. Impossible de faire un mouvement sans y laisser un cheveu, et dame, je tiens à mes cheveux, moi, continua-t-il en montrant dans un vaste sourire une cinquantaine de dents à désoler un dentiste.

— Comment monter jusqu'à vous, Monsieur le géant ? demanda Mika, nullement effrayé, tant ce géant avait un air bonasse.

— C'est vrai, les troncs de ces chênes sont trop gros pour toi, petit, attends, monte sur mon pied ; là, très

bien, accroche-toi bien à ma jambe, là, comme cela : et voilà le géant qui lève sa grande patte lentement jusqu'à ce que sa grosse main puisse saisir Mika, alors il le posa sur son épaule debout.

Mika était là comme sur le plateau d'une montagne : ainsi posé, il commença avec sa cognée à abattre les branches et à tirer délicatement les beaux cheveux d'or. Tout en besognant, il pensait : Que me donnera le géant pour me remercier ? Sont-ils en or, en vrai or, ses cheveux ? En or que les riches possèdent et avec lequel ils paient toutes leurs fantaisies. Une réflexion arrêta tout à coup son bras. S'il allait ne me rien donner du tout, ce géant, il ne parle pas, il ne promet rien, il ne faut pas me laisser duper.

Mika n'était point sot pour ses intérêts : un vrai Béarnais, fin, mais courtois aussi.

Le géant immobile attendait que Mika eût achevé de le délivrer.

— Monsieur le géant, demanda Mika, lorsqu'il eut dégagé un côté de la tête, Monsieur le géant, quelle récompense comptez-vous m'octroyer ?

Le géant se mit à rire.

Il sembla à Mika qu'il se produisait un tremblement de terre, et il se raccrocha aux cheveux d'or de toutes ses forces.

— Aie ! aie ! mugit celui-ci, ne tire pas, petit, j'ai la

tête sensible, et, calmant son rire, le plaisir d'obliger ton semblable ne te suffit pas, à ce qu'il paraît!

— Merci bien, Monsieur le géant, de daigner m'appeler votre semblable, je ne me reconnais pas à la hauteur de cette récompense, et j'avoue que je préférerais autre chose, un de vos cheveux, par exemple, s'il est vrai qu'ils soient en or, ainsi qu'ils le paraissent, ajouta-t-il prudemment.

— Soit, mais achève, car cette immobilité commence à me peser.

— Promettez mieux, dit Mika, ou je ne continue pas.

— Avisé et défiant, tu devais t'enrichir. Allons, je te promets un cheveu et un long, achève vite.

Mika aurait bien voulu un gage, mais il valait mieux avoir l'air confiant dans la promesse du géant, et il se tut. Quelques minutes plus tard, le dernier cheveu était libre, et le géant faisant un pas, un seul, se trouva au milieu de la clairière.

Il prit sur son épaule Mika et le posa dans sa main ouverte.

— Maintenant choisis un de mes cheveux et tire-le à toi, dit-il.

— En voici un magnifique, dit Mika, il a au moins quatre fois la longueur de mon corps.

Il s'apprêtait à l'arracher, lorsque le géant l'arrêta.

— Tu me plais, dit-il, et je veux bien te prévenir que, si en l'arrachant tu formes un désir, j'ai le pouvoir de l'exaucer. Un cheveu ne pèse pas gros pour commencer la fortune d'un homme, quoique quelquefois cela ait suffi : mais si à ce cheveu j'ajoute son souhait, voilà ta fortune faite.

— D'autant plus, dit Mika, que c'est justement ce que j'allais vous demander, être riche.

— Parbleu ! fit le géant, les hommes souhaitent-ils jamais autre chose !

Tirant le cheveu d'or, Mika, s'écria : Je veux être riche à l'instant !

— A l'instant ? repartit le géant, tu es pressé, toi. Alons, je vais remplir ma promesse.

Attache autour de ton corps mon cheveu, il te servira à m'appeler si un jour tu avais besoin de moi, tu en casseras un morceau et je viendrai de suite. Ayant dit : le géant mit sans façon Mika dans la poche de son justaucorps et à grands pas traversa la forêt.

Mika se disait : La singulière aventure ! Où me mène-t-il ce géant ? Je suis secoué là dedans comme une noix dans la besace d'un pauvre. Ouf ! Pouf ! Dans quel trou profond venons-nous d'enfoncer ? Le cœur me saute à m'étouffer ! Ah ! qu'y a-t-il ?

— Nous sommes arrivés, dit le géant mettant la main à sa poche et tirant tranquillement Mika dehors.

Ils étaient dans une grotte énorme, toute en pierres polies et si blanches que leur éclat faisait mal aux yeux. Des milliers de petits nains blancs comme le marbre travaillaient là dedans à qui mieux mieux, grattant, taillant, polissant. Des milliers d'autres accoururent du fond du précipice dans lequel s'ouvrait la grotte pour contempler de près Mika; car c'était la première fois qu'un homme véritable pénétrait dans leur domaine. Bientôt, moins curieux que nous ne le serions, ils reprirent leurs travaux. Tout en travaillant ils chantaient gaiement, et leurs milliers de minces petites voix produisaient un murmure continu et très doux.

C'est ce murmure que l'oreille perçoit dans la solitude des campagnes. Ce sont tous ces petits travailleurs de la terre qui chantent en dessous de nous. Nous ne comprenons pas la chanson qui les aide et dont le refrain, à ce que disent les anciens, était : Travail, bon travail, nous t'aimons. Tu es la force et la joie.

— Veux-tu cette grotte à toi, Mika? demanda le géant. C'est le commencement de longues carrières de marbre, et, tu le vois, du marbre le plus pur et le plus blanc. J'ouvrirai par mes amis les nains une entrée dans la montagne, tu n'auras plus qu'à y établir un chantier, tu exploiteras ce beau marbre, que tu vendras aux villes sarrasines et françaises et, dans quelques années, tu seras le plus riche de tout le pays.

— Non, dit Mika, je n'en veux point, il faudrait travailler, peiner encore, non, je veux être riche sans fatigue, à l'instant.

Le géant haussa les épaules à faire craquer la voûte de la grotte, et grommela quelque chose qui fit rire tous les nains. Ils s'esclaffaient, se moquant de cet homme qui ne voulait pas travailler.

— J'ai promis, dit le bon géant. Il refourra Mika dans sa poche et les voilà repartis. Au bout d'un temps qui parut long à Mika, il le ressortit enfin.

Ils étaient cette fois dans une longue galerie souterraine si sombre que les rares petites étoiles blanches qui l'éclairaient rendaient seulement les ténèbres moins épaisses, si chaude que le bon géant défit tous les boutons de son justaucorps et si gluante qu'il avait peine à s'y tenir debout en trébuchant à chaque pas. Il appela d'une voix à faire trembler la montagne sous laquelle ils se trouvaient.

Des nains encore, mais noirs comme de l'encre cette fois, sortirent des fentes de la terre autour d'eux.

— Mes amis, des diamants blancs, des jaunes, des noirs, commanda le géant, et bien nettoyés, et bien sortis de leur gangue, vite, monsieur est pressé, il veut être riche à l'instant. Les petits nains s'escrimèrent, il fallait voir. Vite, des milliers plongeaient dans des grands trous qui ressemblaient à des puits; vite, vite reparaisaient

chargés de morceaux de terre gluante; vite, vite, vite, d'autres saisissaient ces morceaux, les nettoyaient, en tiraient des pierres grises, que d'autres encore vite, vite, vite, taillaient, polissaient et qu'ils mettaient en tas à côté d'eux. A mesure que ces tas s'élevaient, grossissaient, voilà la galerie qui s'illumina des feux qu'ils jetaient comme avec trente-six mille chandelles. Quand les tas furent assez gros au gré du géant, les nains montèrent tous les diamants dans ses poches qu'ils gonflèrent à les crever.

— Maintenant, où veux-tu que je te transporte, toi, et tes richesses? car tu es le plus riche qui soit au monde. Où veux-tu jouir de tout cela?

— A la ville sarrasine, sur la montagne, près de la mer et du fleuve, en face de la ville de France, à Fontarabie.

— Partons, c'est loin d'ici, sais-tu!

— Comment loin! vous avez donc marché à grands pas, Monsieur le géant?

— A mon pas ordinaire; seulement d'une enjambée j'ai passé d'Europe en Afrique.

— Nous sommes ici dans un endroit où se trouvent les plus beaux diamants du monde. J'ai voulu te bien servir, cela m'a pris un peu de temps; j'espère que tu ne m'en voudras pas, acheva-t-il, son rire ébranlant la galerie.

— Oh non, Monsieur le géant, répondit courtoisement Mika.



Si Mika passait à cheval, chacun se prosternait la face contre terre. (Page 103.)

Le voyage recommença donc; cette fois Mika avait juste la place, dans la poche, de se tenir assis bien serré par ses diamants, qui à chaque enjambée du géant lui enfonçaient les côtes ou lui crevaient l'estomac. Mais il ne se plaignait pas, supportait horions et écrasements sans un cri ni une plainte. Il faut croire que les diamants ne blessent que lorsqu'ils ne sont pas à nous.

La nuit était venue lorsque le géant, d'une dernière enjambée, traversa la Bidassoa en face de la ville sarra-sine, et s'arrêtant devant les hautes murailles de la ville fermée à cette heure indue, il prit Mika dans sa main, se baissa, et le déposa de l'autre côté des remparts. Puis, vidant ses poches, il entassa à côté de Mika, un peu étourdi de l'aventure, les diamants qui formèrent un large tas brillant qui éclaira de suite la petite place de la ville.

— Là! dit le géant, te voilà riche plus qu'homme au monde! Jouis de ton bien. Adieu, petit!

— Au revoir, Monsieur le géant, merci bien, répondit Mika en le saluant.

Il n'y avait pas assez longtemps qu'il devait un bienfait au géant pour être impoli avec lui.

Le lendemain, la nouvelle se répandit vite qu'un étranger plus riche qu'un roi était entré en ville avec une cargaison de diamants, les uns aussi gros que des œufs de dindes et les autres aussi larges que des pieds

de mules, sans parler des petits qui sonnaient comme noisettes dans le sac d'un écolier. Mika, sans tarder, acheta la plus belle maison de la ville, tout en haut d'une rue noire. Maison la plus grillée, la plus verrouillée, la plus cadenassée qu'il y eût. Il embaucha des cuisiniers qui savaient faire toutes espèces de bonnes choses, des gâteaux, des pâtés, des sauces et des rôtis. Il put manger tout le jour si l'envie lui en prenait, et boire aussi les sirops les plus sucrés à faire mal au cœur à une mouche, les cidres les plus piquants.

Sa maison fut la mieux montée : il eut les plus beaux chevaux, les mules les plus blanches très bien harnachées et pomponnées. Lui-même était vêtu d'habits magnifiques tout reluisants comme un petit soleil.

Il épousa même à la mode du pays plusieurs femmes, et acheta quantité de servantes pour les servir. En ce pays sarrasin, où les hommes étaient moins avisés que chez nous, ils avaient le droit d'avoir plusieurs femmes. Enfin il eut bientôt tout ce que les riches possèdent, tout ce qui s'achète avec de l'or.

La renommée de sa richesse se répandit vite et, tous les jours, il arrivait des gens pour lui offrir ceci, cela, et tirer à eux quelques-unes de ses belles pierres. Un jour, un grand guerrier sarrasin s'en allant en guerre, traversa Fontarabie : on lui parla de suite du riche qui habitait la ville, et de la belle monnaie en laquelle il payait.

Il voulut voir Mika et son trésor, et sans façon lui fit dire de le venir trouver, en apportant quelques diamants qu'il daignerait accepter.

Mika, qui se croyait le roi de la ville, trouva le procédé leste et ne bougea. Alors le grand seigneur fit forcer sa porte par ses valets qui amenèrent le richard devant Sa Hautesse.

Le grand seigneur le traita fort mal, l'humilia, le plaça au bout de la table à laquelle il daigna le convier.

Encore fut-il invité parce que Mika, bien malgré lui, avait apporté six de ses plus beaux diamants en cadeaux. Mika fut exaspéré de cette visite et de ses suites. Il vit clairement ce que jusqu'alors il n'avait fait que soupçonner, que tous ceux qui se disaient ses amis venaient à ses festins, à ses fêtes, non pour l'amour de lui, Mika, mais pour l'amusement qu'ils y trouvaient.

Le grand seigneur n'avait rien donné à personne, cependant quels salamalecs il avait recueillis de tous !

La fortune ne rend pas heureux, pensa Mika avec dégoût ; la puissance, voilà ce qui donne vraiment le bonheur. Il s'enferma, déroula le cheveu d'or toujours autour de son corps, en brisa un long bout en disant : Monsieur le géant, venez, j'ai affaire à vous.

Il crut que sa maison lui tombait sur la tête. C'était le géant qui, d'un coup de pied, venait de s'ouvrir un

passage à travers un pan de mur en le démolissant.

— Que veux-tu? petit, encore, toujours toi!

Il faut dire qu'au train dont y allait Mika, son tas de diamants avait été tôt épuisé, et que, maintes fois déjà, il avait cassé un bout de cheveu, et s'était fait rapporter des diamants blancs, jaunes ou noirs.

— La richesse ne me rend pas heureux, c'est elle qu'on adule, qu'on aime, et non pas moi, dit Mika très grognon. La puissance, voilà ce que je veux. Faites-moi puissant, Monsieur le géant, et je vous devrai le bonheur.

Le géant le regarda d'un air narquois comme s'il se moquait de ce petit.

— La puissance! quelle naissance, quel talent as-tu pour l'espérer? Enfin cela encore m'est possible. Prends ton trésor et viens.

Il remit Mika dans sa poche ainsi qu'autrefois, et les voilà repartis. Lorsqu'il posa enfin Mika sur sa main, celui-ci vit qu'ils étaient sur le bord d'une grande plaine couverte en ce moment d'hommes, de guerriers, Sarrasins d'un côté, Espagnols de l'autre, qui se battaient avec un tel acharnement que, tout occupé des coups qu'il donnait ou recevait, chaque combattant ne remarquait pas le géant, cependant aussi haut qu'une tour. Les Sarrasins faiblissaient, un de leurs chefs venait de tomber mourant de cheval. Le désordre se mettait dans leurs

rangs, quelques hommes déjà tournaient bride, s'apprêtant à fuir.

Voilà le bon moment, s'écria le géant. Alors d'un coup sec il déracina un chêne, et avec Mika dans sa main gauche, son chêne dans la droite, il s'élança au milieu de la plaine, cognant de-ci, cognant de-là, il fallait voir ! Que de têtes cassées, de bras arrachés, de jambes broyées et de chevaux aplatis comme des feuilles de papier !

Tout ce carnage en plein sur les Espagnols ! Ils ont toujours prétendu, quand ils ont parlé de cette bataille, qu'il y avait eu ce jour-là un tremblement de terre en Navarre ; mais ils n'ont jamais pu expliquer pourquoi la terre n'avait pas tremblé sous les Sarrasins.

Les Sarrasins, eux, virent le géant. Mais ils préférèrent croire qu'un des leurs avait accompli cet exploit et qu'ils l'avaient aidé.

La bataille terminée, faute de combattants, il n'y avait plus un Espagnol entier, Mika se présenta aux Sarrasins comme leur sauveur, ils l'acclamèrent et le portèrent en triomphe au vieux chef qui l'appela son fils, et lui donna sur tous une puissance égale à la sienne.

Voilà donc Mika installé au camp sarrasin ; riche, il l'était toujours, puissant, il l'était devenu. Les soldats sous ses ordres, le prenant pour un héros, se seraient mis au feu pour soutenir son rang. S'il passait à cheval, chacun se prosternait la face contre terre, on ne lui

parlait que dans cette posture, tant il était puissant. Eh bien, il paraît qu'on se lasse de ne voir jamais le visage des gens; tous ces dos sur son chemin finirent par l'ennuyer beaucoup.

Puis, il fallut qu'il payât de sa personne sa gloire, qu'il se battit aussi contre les Espagnols, et il ne fut plus à la hauteur de sa réputation. Le géant n'était plus là.

Un jour que, sous sa tente, ses officiers croyaient qu'il reposait, il les entendit qui disaient : Sait-on seulement d'où il vient? De quelle famille il descend? Il fait le grand, est-il seulement cousin du cousin du pacha? Nous lui obéissons comme bêtes de somme, mais que le vieux chef meure, et il verra si nous ne savons pas lui prouver ce que nous valons. Et ils riaient fort.

Une autre fois, ce fut chez ses femmes, les servantes le croyant loin, disaient : Il est grossier comme un bûcheron! Quel malheur de servir un tel maître!

Personne ne l'aimait autour de lui. Il en devint alors très triste et très malheureux.

Mika avait tout ce que peut souhaiter un homme, la fortune, la puissance, et il n'était pas heureux.

Mika n'y comprenait rien.

Étant tout attristé, il pensa par hasard à sa famille si oubliée, à ses amis du village, au cher pays de Béarn.

— Parbleu! Voilà ce qui me manque, se dit-il : aller

faire admirer ma puissance, faire envier ma fortune. Des envieux, voilà ce qu'il me faut.

Il cassa un bout de cheveu d'or, et se fit transporter à la grande forêt. Il avait pris ses habits les plus magnifiques, qu'il recouvrit d'un ample manteau, afin de ne pas trop éblouir les gens dès l'arrivée. Il se dirigea vers la vieille chaumière. On l'avait agrandie, élargie, comme si la bonne vieille avait dû se gonfler pour abriter toute la famille augmentée. Des petits, quatre, cinq, six, jouaient, piaillaient sur le seuil, surveillés par une jeune femme qui filait activement, sa quenouille à la ceinture. Ses longues tresses noires avaient des reflets d'or bruni, lorsque le soleil, qui caressait une vigne entreille sur le porche, perçait les feuilles et piquait des points brillants sur sa chevelure.

— Mikalette! s'écria Mika.

La jeune femme n'en pouvait croire ses yeux. Quoi! Mika qu'ils avaient tant pleuré! Mika que l'on croyait englouti dans quelque précipice! Mika vivant! quelle joie!

— Joan, arrive, une bonne nouvelle!

Et la voilà qui se précipite dans les bras de son frère, qui s'élançe pour chercher Joan au travail, qui le ramène essoufflé, ahuri, mais bien content, lui aussi, de revoir le cher Mika. Et les petits, tous rangés devant lui, la bouche aussi ouverte que les yeux, qui regardent cet oncle Mika, mort depuis si longtemps.

Et les amis, et les voisins, quelles poignées de mains on lui donne!

Le soir, après un festin donné en son honneur, où chacun but et mangea comme quatre, — lui, à peine avait-il touché à rien, c'était si grossier ces mets de paysans! — le soir donc, il raconta à sa sœur et à son mari qu'il était très riche et aussi puissant qu'un roi. Il ne parla pas du géant, je crois qu'il était malgré lui un peu honteux d'avoir si peu fait par lui-même; il proposa à sa sœur de l'emmener avec lui durant une année, et qu'il la ferait riche et l'égale des plus belles dames.

Mikalette se tourna vers son mari : Qu'en dis-tu, Joan? demanda-t-elle indécise, c'est long, un an sans te voir et les enfants! Oh! non, Mika, cela ne se peut pas, vois-tu. Elle expliqua que Joan avait découvert dans la forêt une carrière de marbre le plus pur et le plus blanc, qu'il l'exploitait, qu'il ne pouvait donc l'accompagner, qu'il fallait qu'il fût toujours là pour surveiller ses ouvriers et travailler aussi pour les enfants.

Mika sourit de sa naïveté.

Quelle nécessité de travailler s'il les faisait riches!

Mais Joan remercia Mika. Cette fortune que j'aurais acquise sans efforts me pèserait; d'ailleurs, je gagne gros ici et si agréablement! J'aime notre pays, nous y sommes si heureux depuis notre mariage, pas vrai, Mikalette?

— Oh ça, oui, répondit celle-ci avec conviction. Nous

serions gauches et niais dans ton pays sarrasin, nous languirions du village et te serions bien vite à charge. Et puis, vois-tu, Mika, quand on tient le bonheur, il ne faut pas le lâcher; on ne trouverait rien de mieux, acheva Mikalette en riant. Et elle embrassa Joan enchanté.

Mika avait sur ses genoux une petite nièce très gentille, l'aînée des Joanette.

Sans répondre à sa sœur, mais très vexé dans le fond, Mika se mit à énumérer à l'enfant les belles robes qu'il lui donnerait, les beaux capulets cousus de perles, si elle venait avec l'oncle Mika.

La petite écoutait bouché bée.

— Et maman, comment sera-t-elle? disait-elle. Et papa comment sera son béret? Et Joanon? Et Joanettou?

Personne ne viendrait qu'elle, il ne voulait pas s'embarasser de toute une famille. Alors, fit la petite, je ne veux rien non plus, je veux rester avec eux, je les aime bien mieux que toi.

Quand Mika se fut retiré dans la belle chambre qu'on lui avait préparée, celle du père et de la mère si oubliés par lui, il se sentit si seul au monde, si malheureux, qu'il se mit à pleurer d'abord, et fort en colère ensuite.

Furieux, il cassa en deux le seul bout de cheveu d'or qui lui restât en appelant le géant.

— Tu m'as trompé, lui cria-t-il, lorsque ce dernier se baissant passa un œil par la fenêtre afin de ne rien

démolir dans la chaumière des Joan, je t'ai rendu service et tu m'as trompé!

— En quoi? répondit tranquillement le géant. Et voyant son air de chat fâché, il rit si fort que la toiture en craquait. En quoi? répéta-t-il, ne t'ai-je pas fait riche, ainsi que tu l'as demandé?

— Oui.

— Puissant?

— Oui, je ne dis pas le contraire. Mais vois ma sœur, son mari, ils possèdent des biens plus précieux encore, puisqu'ils ne les échangeraient pas pour les miens. Ils ont le bonheur, je ne l'ai pas.

— M'as-tu demandé d'être heureux?

— Je croyais qu'on l'était avec tout cela.

— Nenni, petit, il faut laisser cela à ceux qui travaillent et qui s'aiment.

Ayant dit, le géant disparut. Et comme, dans sa colère, Mika avait jeté au loin la dernière parcelle du cheveu d'or, oncques ne revit le bon géant.

Il repartit pour le pays sarrasin retrouver sa fortune et sa puissance, et Mikalette resta dans sa chaumière avec le grand Joan, les petits Joan, et le bonheur qu'ils avaient trouvé tout simplement en travaillant de toutes leurs forces et en s'aimant de tout leur cœur.

CHAPITRE VII.

VOILA LE SOLEIL, ET VOILA L'OMBRE.

— Quel joliconte! s'écria Gracieuse, aussitôt que Brioulette eut achevé.

J'aime cent fois mieux t'écouter que lire, et vois, tandis que tu contais, j'ai travaillé, ainsi qu'il faut pour être heureuse, et voici mon ourlet terminé.

— Et moi, répliqua Brioulette riant, j'ai conté, et mon volant n'est pas monté.

— Ne t'en plains pas, Brioulette, tu nous as fait si plaisir, dit Noël; ton Mika ne me plaît pas, il était indigne de trouver le bonheur. Comment voulait-il être heureux ce garçon? il n'aimait personne. Oh si! lui-même. C'était un égoïste, pas autre chose. S'il est au monde un vice détestable, c'est bien celui-là.

Passé encore d'être grognon et rancunier, continua-t-il en lançant à la fillette un bon regard gai, passé encore grognon; mais quitter tous ceux qui vous aiment, sans un regret, pour une fortune! Ne pas revenir vite, quand

on l'a, la partager avec eux, voilà qui est mal. Ne penses-tu pas ainsi, Gracieuse?

— Oh! moi, si je rencontre jamais un bon géant, puisque Brioulette prétend qu'il y a encore de tous ces gens-là, je reviendrai superbe avec une robe d'or et d'argent, oh! ne riez pas, laissez-moi continuer, qui sera pleine de diamants pour vous tous.

— Et toi? mon gros Sylvain, que penses-tu de mon histoire? demanda Brioulette souriant au bébé qui faisait de vains efforts pour grimper sur ses genoux. Une fois installé à la place convoitée :

— Syl t'aime bien, dit-il, tu le mèneras voir les petits hommes, il les mettra dans ses poches, et il n'aura pas peur du grand monsieur.

— Que lui demanderas-tu, toi, au géant?

— Je lui dirai, fit l'enfant : Je veux manger comme quatre.

C'était toute la moralité qu'il avait tirée de l'histoire, lui.

Après tout, qu'importe ce que deviennent les graines que l'on jette à la volée dans ces petites âmes naïves! elles germeront un jour et feront bonne moisson.

Trois éclats de rire éclatèrent en même temps, répondant à cette déclaration dénuée de fard.

Et le bébé, confus de cette hilarité, se cacha le visage sur l'épaule de sa mémé.

— Nous allons réveiller maman, dit Noël.

Tous les regards se tournèrent vers le lit. Thérèse, accoudée sur son oreiller, plus blanche que la toile qui le couvrait, les considérait. De grosses larmes tombaient une à une, le mouchoir avec lequel elle essuyait son visage couvert d'une sueur froide était taché de larges taches de sang, et un mince filet rouge sortait de ses lèvres. Il coulait sur le menton qu'il marbrait de gouttelettes avant de descendre sur la camisole rougie par places.

— Maman ! gémit Gracieuse sans savoir qu'elle parlait. Noël, tout pâle, tourné vers Brioulette :

— Que faut-il chercher pour la soulager ? la guérir ? le médecin ?

Brioulette, sans un mot, s'était précipitée ; elle tirait de l'armoire une fiole donnée par le médecin, en cas d'un accident pareil, prévu depuis longtemps, et elle préparait la potion.

Thérèse d'un geste appela ses enfants près d'elle, une main sur celle de son fils, les yeux agrandis, un peu étouffée, un vague sourire écartait ses lèvres.

Ils travaillaient, ils s'aimaient, dit-elle lentement, après un effort qui augmenta son hémorragie, car Brioulette dut à deux fois lui essuyer la bouche avant de lui faire avaler une cuillerée de potion. La malade, des yeux refusés, elle ne pouvait pas avaler.

Renversée en arrière, maintenant elle étouffait, tandis que son sang, un sang rose, coulait à plus larges ondes.

— Noël! le père, le médecin! cria Brioulette affolée, monsieur l'abbé!

Noël voulut dégager sa main, mais Thérèse, inconsciemment, nerveusement, la serrait plus fort.

— Brioulette, murmura la mourante, — et les sons passaient sur les lèvres comme un souffle, — n'oublie pas, ils sont à toi, je... Une gorgée de sang sortit violemment du gosier, elle ferma les yeux et ne les rouvrit plus jamais sur cette terre.

Lorsque le douanier, prévenu par des voisins, accourut, ne croyant qu'à une crise passagère, personne n'avait osé lui avouer que sa femme n'était plus.

Quand il vit cette Thérèse bien-aimée, qu'il ne put douter de son malheur, il s'abattit comme une masse au pied du lit, sans un cri, sans une larme.

Des voisines s'empressaient, faisant à la pauvre Thérèse sa dernière toilette.

Brioulette au désespoir voulut peigner et disposer coquettement les beaux cheveux noirs de la morte.

Gracieuse et Sylvain furent emmenés chez les voisins, Noël ne voulut pas les suivre; à genoux à côté de son père, il sanglotait à faire mal.

Cependant, tout disposé selon l'usage, les amis essayèrent de tirer Jean Boyer de sa torpeur effrayante, de

le consoler, croyaient-ils, avec leur apitoiement. Il ne parut même pas les avoir entendus.

— Il faut pourtant faire la déclaration à la mairie, disaient-ils, il faudrait savoir l'âge, le nom de Thérèse exactement, prévenir ses parents; qui fera ça, sinon lui? Enfin c'est son devoir.

— Père Jean, dit Brioulette doucement, ils disent que c'est forcé, que c'est le devoir.

Il entendit ce mot qu'il connaissait bien, le devoir, il se leva :

— J'y vais, dit-il seulement, et il sortit marchant comme un somnambule.

Un voisin s'offrit à l'accompagner, il ne reçut pas de réponse; mais sur un coup d'œil suppliant de Brioulette, il le suivit.

Le soir, rentré au logis, Jean voulut rester seul auprès de Thérèse; il n'y souffrit personne, il s'enferma sans voir ni embrasser ses enfants, et Brioulette l'entendit toute la nuit qui parlait à celle qui ne pouvait plus répondre à ses douces paroles, ni s'émouvoir de son désespoir.

Le soleil, ce gai soleil que la pauvre Thérèse avait tant désiré revoir, dont elle espérait sa guérison, brilla pour la première fois depuis longtemps sur le modeste convoi qui conduisait la femme du douanier à la Chartreuse de Bordeaux.

Les jours qui suivirent furent de bien tristes jours pour la famille de Jean.

Le douanier n'avait repris ni son service ni ses allures ordinaires ; sombre, taciturne, il restait de longues heures assis auprès du lit, regardant vaguement devant lui, sans un mot, sans un geste. Un parent, un ami entraient-ils, c'est à peine s'il répondait à leurs consolations. Ses enfants n'obtenaient pas davantage. Il mangeait sans se douter de ce qu'il faisait, et si par hasard il s'en apercevait, il rejetait violemment assiette et couvert et s'élançait dehors.

Il ne rentrait quelquefois que de longues heures après. Brioulette voyait bien qu'il revenait du cimetière ou de la campagne pleurer tout seul, car ses souliers pleins de boue grasse le lui apprenaient.

Malgré son chagrin, il fallait bien qu'elle s'occupât de tout dans la maison. Gracieuse et elle confectionnèrent les vêtements de deuil. Ce travail achevé, Gracieuse retourna à l'école, et Noël dont les examens, assez lourds, approchaient, n'interrompit que quelques jours ses études. Tout cela se fit sur l'initiative de Brioulette, sans que Jean accablé par son désespoir daignât s'en occuper ou même le voir. Jean paraissait étranger à tout, n'embrassait plus ses enfants, et Sylvain même, son favori, ne lui causait qu'une irritation violente s'il venait, inconscient du malheur qui l'avait frappé, solliciter de son père une

partie de dada. Son chef à la douane, après un mois de congé, réclama le douanier; son service souffrait de son absence.

— Je n'irai pas, répondit-il au camarade qui vint le prévenir; je m'en moque de leur douane, dis-le-leur, je démissionne. Que tout crève si ça veut, cela m'est bien égal!

Le camarade, effaré d'un tel langage dans la bouche de Jean, regarda avec stupéfaction les enfants qui, émus, silencieux, n'osaient bouger.

Brioulette fit signe au douanier de ne pas prendre au sérieux ce qu'il venait d'entendre; et tout bas le reconduisant :

— Il ira demain matin, dit-elle, soyez-en sûr. Ce chagrin l'a tellement chaviré, qu'il dit souvent des choses qu'il ne pense pas. N'y faites pas attention, je vous en prie.

— C'est bon, je comprends; mais il ne faudrait pas qu'il lâche ce paquet devant un chef, vous savez, il n'y aurait pas de chagrin qui tienne. Et il a trois enfants.

— Quatre, Monsieur, fit Brioulette sérieusement.

— Quatre si vous voulez, Mademoiselle, et dix-sept ans de services; il perdrait tout, c'est sûr. Adieu sa retraite!

— Veillez sur lui là-bas, distrayez-le; lorsqu'il aura repris son service tout ira bien, vous verrez.

— Espérons, Mademoiselle; adieu, Mademoiselle, à vous revoir.

Et avec un grand salut le douanier s'éloigna.

Malgré ses quinze ans à peine sonnés, il traitait Brioulette en jeune fille, et elle resta désormais pour tout le monde mademoiselle Brioulette.

En rentrant dans la chambre, Brioulette appela Gracieuse :

— Viens m'aider, nous allons sortir de l'armoire l'uniforme du père; il le lui faut demain, tu viens de l'entendre dire.

Elle appuya ainsi, afin que Jean répondît; elle voulait une discussion. Tout valait mieux que ce mutisme effrayant avec eux.

En effet, il se tourna vers sa fille et dit, répétant ses paroles de tout à l'heure :

— Ne te dérange pas, Gracieuse, je n'irai plus, je démissionne; je m'en moque un peu de leur douane, moi !

Gracieuse effrayée ne savait que devenir. Noël, très pâle, regardait Brioulette.

Celle-ci bravement s'avança.

— Mon père, dit-elle, vous ne pouvez pas démissionner; vous n'en avez pas le droit. Ne vous faut-il pas nourrir vos enfants, les élever, faire de Noël un brave homme comme vous, de Gracieuse une heureuse femme comme l'a été celle que nous pleurons? De quoi vivrons-nous

si vous nous abandonnez? n'êtes-vous pas notre soutien à tous les quatre?

— Tais-toi! cria Jean très ému; dirait-on pas que je veux que vous mouriez de faim! Prépare l'uniforme, mais ne m'ennuyez pas, par exemple, tous.

Brioulette avait frappé juste, elle n'avait pas parlé de position perdue, égoïsme; elle s'était adressée au cœur du père et elle avait été entendue.

Jean Boyer reprit son service : seulement, morose, taciturne, indifférent à tous ces détails du métier, à la discipline, qui le passionnaient auparavant, ce n'était plus le même homme. Il semblait qu'avec sa vie Thérèse eût emporté l'âme de son mari.

Quelques semaines se passèrent ainsi, tristes et bien affreuses pour Brioulette et les enfants.

Le douanier allait, venait, sortait, rentrait, parlant à peine.

Il mit à sa place ordinaire, dans l'armoire, l'argent qu'il fallait pour les dépenses du ménage, disant à Brioulette :

— Tu prendras là ce dont tu auras besoin; et voici sous cette pile de serviettes l'argent à conserver. On ne sait pas s'il ne faudra pas enterrer quelqu'un maintenant.

Brioulette, les larmes aux yeux, ne répondit pas.

S'il reprenait ses habitudes d'ordre, c'était déjà une amélioration.

Un soir que le douanier rentra plus tard que ne le comportait son service, Brioulette remarqua ses allures extraordinaires. Il ouvrait des yeux énormes comme s'il voulait se prouver à lui-même qu'il était bien éveillé. Il parlait haut en bredouillant. Avant la fin du repas, auquel il toucha à peine, il s'endormit lourdement, ses bras sur la table et sa tête posée dessus. La soirée se passa sans qu'il eût remué; Noël et Gracieuse s'allèrent coucher; Brioulette, le petit au lit, avant de se retirer voulut réveiller Jean, l'avertir de l'heure; elle n'obtint pour réponse qu'un grognement inarticulé et une injure.

Le lendemain matin, le brigadier était parti lorsqu'elle entra dans la chambre commune; elle constata avec stupeur que le lit n'était pas défait. Il ne s'était pas réveillé, il avait dormi de ce mauvais sommeil de la fièvre. Allait-il donc tomber malade, lui aussi!

Quelques jours après, pareil fait se renouvela.

Un matin de la semaine suivante, Brioulette surprit Jean dissimulant avec prestesse une bouteille derrière du linge. Aussitôt la sortie du brigadier, Brioulette, malgré un serrement de cœur qui l'étouffait, malgré la honte qu'elle éprouvait à espionner ainsi son bienfaiteur, voulut s'assurer du nouveau malheur qu'elle redoutait. Elle découvrit la bouteille, l'ouvrit. Ah! elle la reconnut de suite cette odeur funeste.

C'était elle, cette eau-de-vie maudite, qui avait fait de son oncle l'homme vil qu'il était. Voilà qu'elle reparaisait dans sa vie cette ennemie, pour dégrader, avilir, tuer peut-être, le plus honnête homme du monde.

Eh bien, non, ce ne serait pas ! Elle combattrait ; son amour filial, sa reconnaissance lui donneraient la force de lutter et de vaincre.

Noël entra.

— Brioulette, dit-il, je viens de rencontrer M. Dillon, tu sais, le capitaine commandant qui est le protecteur du père : il m'a dit que tu fasses attention ; qu'il me prévenait parce qu'il aimait le père, que j'étais un grand garçon maintenant, que c'était le chagrin, que cela passerait si on voulait. Et plus bas, Noël ajouta : Tu comprends, il a dit que le père buvait ! Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas, Brioulette ? On lui en veut au père ! Dis donc que ce n'est pas vrai ; voyons, dis-le donc ! cria le pauvre garçon fondant en larmes.

— Notre père a eu un chagrin si profond, vois-tu, Noël, que sa raison en ce moment est ébranlée. Calme-toi, travaille ; dans huit jours tu as ton examen. Le père se calmera. Est-ce qu'un brave homme comme lui peut s'abaisser, c'est impossible, crois-moi Noël.

Le soir même, Brioulette, qui dès lors observa beaucoup Jean Boyer, remarqua son visage congestionné, ses yeux bruns colères et méchants ainsi qu'ils étaient de-

puis quelques jours. Il jetait souvent des regards furtifs vers l'armoire et paraissait irrité de la présence de ses enfants. N'y tenant plus :

— Noël, dit-il tout à coup, voici de l'argent, va me chercher de l'eau-de-vie; j'ai mal à la tête, cela me remettra.

Noël jeta un regard navré à Brioulette. Que faire? demandaient ses yeux. Brioulette se tordait les mains sous son tablier. Il était évident que si Noël ne rapportait pas l'eau-de-vie, lui, Jean, irait en chercher malgré la crainte, le respect de son uniforme qui l'avaient encore retenu jusque-là; alors, au lieu de la petite quantité demandée, il pouvait en prendre le double peut-être. Puis son fils pouvait-il ne pas lui obéir, pouvait-il juger une action de son père? Non, c'était à elle, à elle seule à combattre, à défendre contre son chagrin cet honnête homme entraîné. Maintes fois, Thérèse ne lui avait-elle pas dit : Prends garde à son chagrin, il sera terrible!

En quelques secondes toutes ces pensées traversèrent l'esprit de la jeune fille. Ce fut après une imperceptible hésitation que ses yeux répondirent à ceux de Noël : Il faut y aller.

Le douanier prit avec joie des mains de son fils la bouteille, s'en versa d'une main fébrile un quart de verre.

— Ah! cela remet, dit-il en buvant; c'est bon ça. On oublie, acheva-t-il, se parlant à lui-même.

— Non, père, répondit Brioulette, rien ne fait oublier



Ce fut avec une joie indicible que Noël apporta ses livres à son père. (Page 132.)

son chagrin. On perd avec cette eau-de-vie la souvenance de ceux qui restent et vous aiment, voilà tout.

Il la regarda, irrité de son audace, vida son verre sans répondre, et à petits coups acheva l'eau-de-vie apportée.

Son visage s'assombrissait.

Oh ! l'ennemie, comme elle accomplissait son œuvre funeste ! Brioulette la connaissait aussi cette expression de haine qu'elle mettait sur les visages.

— Allons, Gracieuse, viens nous coucher, le père est fatigué. Adieu, père, à demain. Sylvain, embrasse ton père.

Et le petit tout endormi tendit ses lèvres roses au baiser inconscient du pauvre homme.

Noël ferma ses cahiers et s'en fut.

Brioulette laissa Gracieuse s'endormir, elle resta debout, écoutant : elle était sûre que Jean allait ouvrir l'armoire, chercher l'eau-de-vie ; oui, elle en était sûre. Malgré les précautions prises par Jean, elle entendit crier les gonds, et, avant d'avoir réfléchi elle avait ouvert sa porte, et se trouvait devant Jean. Elle s'élança vers son père surpris, sa bouteille à la main sur ses lèvres.

— Vous ne boirez plus ! supplia-t-elle. Ayez pitié de nous, ayez pitié de vous !

De ses petites mains crispées elle s'accrochait à lui, cherchant à lui arracher la bouteille.

— De quoi te mêles-tu? fit Jean d'un air farouche; Retire-toi, laisse-moi. Ne suis-je plus le maître chez moi? ajouta-t-il menaçant.

Sa colère grandissante augmentait son ivresse.

— Non, je ne vous laisserai pas vous perdre. Oh! père, je vous en supplie, revenez à vous. Maman Thérèse nous voit! nous entend! Elle vous aimait bien, mais elle aimait vos enfants aussi; elle ne les eût pas oubliés, maman Thérèse!

— Pas ce nom! pas ce nom! cria le douanier, je casse tout, je te tue! Laisse-moi boire, ou je te tue!

Il allait reporter la bouteille à ses lèvres, Brioulette la lui arracha et la lança à terre.

— Ah! gueuse, cria-t-il. Se baissant, il amassa le fond de la bouteille cassée, s'en fit une arme terrible, et en frappa Brioulette à la tête.

Le sang inonda le visage. Immobile, elle le regardait :

— Est-il possible, murmura-t-elle, que vous ayez fait ça!

Lui, hébété, ne comprenait pas ce sang, Brioulette qui chancelait. Soudain il se rendit compte de son action; dégrisé tout à coup, il se précipita vers la jeune fille.

— Au secours! à moi! voulut-il crier.

Brioulette de sa main lui couvrit la bouche :

— Père, que personne ne se doute jamais! Promettez

de ne plus boire, promettez, père, je... Elle n'en dit pas plus, un voile s'étendait sur ses yeux. Il lui sembla que le plancher s'effondrait, qu'elle disparaissait au fond d'un trou, et, elle resta inerte entre les bras du douanier.

CHAPITRE VIII.

CHANGEMENT DE LIEUX, CHANGEMENT D'IDÉES.

Lorsque la Brioulette reprit ses sens, elle était étendue sur le grand lit. Gracieuse à moitié habillée, pieds nus, toute en pleurs, lui bassinait la tête doucement avec une éponge.

Le médecin, penché devant elle, disait :

— La voilà qui rouvre les yeux. Ce n'est pas malheureux, Mademoiselle, vraiment. Le pansement est achevé; rien à craindre, les morceaux de verre n'ont pas pénétré aussi profondément que je le pensais. Quelques jours de repos, il n'y paraîtra plus. Plaie à la tête ne dure pas ou vous tue du coup.

Brioulette sentit qu'il lui prenait délicatement la tête, lui mettait une compresse avec quelque chose qui sentait bon : elle avait des vagues bleues qui passaient devant ses yeux et elle pensait que son cœur allait s'arrêter, tant il battait à coups lents dans sa poitrine.

— Ne bougez de là cette nuit, dit le médecin en repo-

sant sur l'oreiller la tête de la jeune fille. Boyer, donnez-moi encore de l'eau, mes mains ont encore du sang.

Brioulette vit alors Jean s'avancer; il avait une figure si bouleversée que le médecin le remarqua.

— Mais puisque je vous assure que ce ne sera rien, reprit-il; seulement, une ligne plus bas, ah! elle était morte!

Jean Boyer chancela comme s'il était atteint lui-même.

— Voilà une poule mouillée que ce brigadier, dit le médecin riant. Allons, Noël, de l'eau, puisque ton père n'a l'air ni d'entendre, ni de comprendre.

Tout en se levant, le médecin continua :

— Comment diable cette fillette a-t-elle pu faire pour casser une bouteille, tomber dessus, et s'entrer la moitié du culot dans la tête?

Un gémissement lui répondit.

C'était Jean, qui, les mains tendues vers Brioulette, poussait des sons inarticulés.

Brioulette le vit; elle sentit qu'il allait parler, s'accuser devant ses enfants.

Elle fit un immense effort :

— Père, dit-elle, d'une voix affaiblie, ne dites pas, je vous en supplie, comme je suis maladroite. Noël et Gracieuse sont là, appuya-t-elle, et M. le docteur se moquerait trop de moi.

— Voilà ma blessée qui bavarde, bon signe ça. Non,

je ne me moquerai pas de vous, mademoiselle Brioulette; mais une autre fois, quand l'envie vous prendra de cabrioler une bouteille à la main, et de piquer une tête dessus, tâchez que ce soit à une heure plus commode pour votre pauvre docteur, auquel vous avez coupé souper et appétit. Ce diable de Boyer! à l'entendre, sa fille était morte. Adieu tous, calmez-vous. Je reviendrai en passant dans deux jours, ce sera cette demoiselle qui fait la malade qui me recevra, tout à fait remise.

— Soyez-en persuadé, fit Brioulette; je n'ai guère le temps de me dorloter.

L'effort qu'elle faisait pour paraître gaie, même pour parler, lui devenait intolérable; aussi fut-elle bien contente de voir le bon docteur hors de la chambre.

Elle avait peur de s'évanouir encore; elle ne voulait qu'une chose, s'immobiliser, et ne plus penser à rien.

— Va te coucher, Gracieuse, murmura-t-elle, il le faut; c'est toi qui me remplaceras demain.

Gracieuse insistait :

— Cela ne fait rien, je veillerai quand même, disait-elle.

— Je me lève à l'instant, si tu ne vas pas dormir. Noël, ton examen! va dormir, il le faut, murmurait la faible petite voix.

Ils obéirent tous deux, tant était grand l'ascendant que, par sa seule tendresse, Brioulette avait acquis sur eux.

Alors la fillette resta étendue, bien tranquille sur le

grand lit. Elle savait que Jean était toujours là, elle n'osait lui parler à lui; puis le cœur lui manquait, sitôt qu'elle essayait de tourner un peu la tête pour regarder de son côté.

Elle aurait tant voulu cependant qu'il vit dans ses yeux que sa reconnaissance était aussi entière qu'auparavant, que rien ne l'altérerait jamais; mais il était immobile, et elle n'entendait que son souffle irrégulier et rapide.

Il ne dormait pas; à quoi pensait-il, le pauvre homme? Comme il devait être malheureux!

De longues heures, à ce qu'il lui sembla, coulèrent ainsi. Puis tout s'effaça petit à petit autour d'elle; elle ne vit plus la chambre, ne perçut plus qu'en un murmure vague le tic-tac de l'horloge qui tout à l'heure lui frappait de grands coups dans la tête. Il lui parut que quelqu'un s'approchait, la recouvrait d'une chaude couverture, qu'on retournait l'oreiller, et la sensation de fraîcheur qu'elle ressentit était douce: enfin, tout disparut entièrement.

Brioulette dormait.

Six heures sonnant la réveillèrent brusquement. C'était l'heure de son lever habituel; elle allait sauter hors du lit, ayant tout oublié: une main la retint.

Elle la saisit cette main tremblante, la serra entre les siennes, regardant le visage pâle de Jean penché vers le sien.

— Je te jure par mon chagrin, mon regret de ce que j'ai failli faire, que jamais de ma vie je ne retoucherai à ce poison, dit-il, les lèvres contractées. Peux-tu me pardonner, ma fille?

— Oh! père, fut tout ce que répondit la jeune fille; mais, dans les bras l'un de l'autre, ils confondirent leurs larmes, et le pauvre homme se sentit pardonné et aimé.

Le médecin l'avait dit : blessure à la tête ne dure pas. En effet, cinq jours plus tard, Brioulette quitta la bandelette, qu'elle n'avait gardée si longtemps, disait-elle, que pour se donner un air intéressant.

Gracieuse ne se douta jamais de la cause de l'accident. Quant à Noël, s'il crut à une discussion violente entre son père et Brioulette, à une imprudence de celle-ci ayant causé sa blessure, son esprit n'imagina jamais ce qui s'était passé, et quel malheur épouvantable, quels remords l'ivresse avait failli amener. Il n'osa jamais interroger Brioulette; seulement il remarqua que son père, de ce jour, avait repris ses anciennes allures, moins sa gaiété enterrée pour jamais avec sa Thérèse.

L'examen de Noël fut un grand jour pour la famille du brigadier, l'école philomathique de Bordeaux, dont le jeune garçon suivait les cours depuis deux ans, donnait à ces examens de capacité une grande solennité. Noël passa ses examens de grammaire, de commerce et de

sciences élémentaires en boules blanches : aussi ce fut avec une joie indicible, que quelques jours plus tard, à la distribution des prix et des livrets, il apportait ses livres à son père et à une modeste fillette dont les yeux gris étincelaient d'orgueil. La Brioulette embrassa bravement, devant tous ces messieurs et ces belles dames, le frère Noël, et toute fière lui donna le bras, pour sortir sous le grand vestibule.

— Eh bien, Noël, disait-elle, que seras-tu maintenant? shah de Perse, ou directeur des douanes? Tu peux prétendre à tout!

— Shah de Perse, je ne dis pas non, répliqua Noël en riant; directeur des douanes, jamais.

Et comme le brigadier les rejoignait avec Gracieuse et Sylvain :

— Il faudra pourtant s'expliquer avec le père, continua-t-il, et vrai, Brioulette, je ne sais pas du tout pourquoi faire dans ce monde j'ai été créé. C'est terrible!

— C'est pourtant terrible, répéta Brioulette avec conviction.

Mais ni ce soir-là, au petit festin préparé par Brioulette, le premier jour de joie depuis le deuil, ni ce soir-là, ni les suivants, Jean Boyer ne parla à son fils de sa vocation et du métier qu'il avait choisi. Le brigadier était absorbé par son travail, considérable en ce moment, l'été étant la saison des arrivages de navires étrangers

de tous les pays. Navires apportant les bois de Norvège, les morues, les essences de l'Amérique ou les genièvres et les poissons salés de Hollande. Navires qu'il fallait visiter de la cale aux mâts, qui repartaient chargés de vins du Bordelais, sans parler des barques pontées chargées de vins, car de la Charente, du Médoc, du haut fleuve, le commerce prend encore plus facilement et plus économiquement la voie fluviale que terrestre ; et tout cela, chargements, déchargements, faisaient un mouvement inaccoutumé dans le port.

D'après ce que disait le brigadier à ses enfants, il devait voir souvent le capitaine Dillon, son protecteur. M. Dillon avait dit ceci, M. Dillon avait dit cela. Un soir, il demanda à Brioulette de lui parler de son pays, du Béarn. Il écouta attentivement ce qu'elle disait, et plusieurs fois depuis il remit la conversation sur ce sujet. Un mois se passa ainsi : Noël avait prié un oncle de sa mère, maître tonnelier, de le laisser venir en qualité d'apprenti, et depuis une quinzaine il travaillait à tordre le merrain ; mais, ainsi qu'il le répétait à Brioulette :

— Ce ne sont pas des tonneaux que j'aimerais à faire toute ma vie.

— Alors entre au bureau de M. Dillon ; essaie, voyons, Noël, on s'habitue à tout. On raconte que des prisonniers ont fini par aimer leur prison et ne plus vouloir la quitter, acheva-t-elle en riant.

— Tu vois bien, fit Noël piteusement, que toi aussi cela te paraît un emprisonnement à perpétuité.

Le brigadier avait permis à Noël d'entrer chez son oncle; même il dit : « Si tu veux être à demeure, je paierai pour ton apprentissage. Seulement peut-être tout va-t-il changer dans ma destinée; attends un peu, Noël, avant de nous engager tous les deux. »

Un soir il rentra plus tôt que l'heure habituelle; il s'assit sans parler, prit Sylvain sur ses genoux : il regardait longuement cette chambre dans laquelle il s'était installé si joyeux autrefois, cette chambre où ses enfants étaient nés; il poussa un soupir; son regard alla chercher celui de Brioulette qui, surprise le considérait. Gracieuse et Noël rentraient ensemble.

— Que ceux qui aiment la campagne lèvent la main, dit-il.

Cinq petites mains s'élevèrent avec prestesse au-dessus de quatre visages rieurs.

Le compte n'y est pas, continua le brigadier presque joyeusement; j'ai quatre têtes, celle de Noël, celle de Gracieuse, celle de Sylvain, celle de M^{lle} Brioulette. Pourquoi cinq mains en l'air?

— Ah! père, s'écria Brioulette riant, c'est que moi je l'aime tant que je lève mes deux mains, et si j'en possédais une troisième elle serait aussi en l'air.

— Qui aime le Béarn? demanda encore Jean Boyer.

— Oh ça, c'est le monopole de Brioulette; personne ici ne lui disputera cette préférence, dit Noël. Elle l'aime tant, son cher pays, qu'elle le préfère à nous, j'en ai peur.

— Sois-en sûr, va, Noël, s'écria Gracieuse.

— Cela n'est pas, Gracieuse, et tu le sais bien, méchante fille.

— Oui, Mémé, je le sais, dit Gracieuse se servant du nom que lui donnait toujours le bébé; oui, je le sais; sans cela le dirais-je? Mais pourquoi ces questions, père?

— Parce que, mes enfants, je m'ennuyais ici, moi; cette maison, cette pièce, me rappelaient un grand chagrin, et quelque chose encore que je voulais oublier: alors j'ai parlé de mon ennui à M. Dillon; il m'a compris de suite. J'ai dit que j'aimerais à continuer mon service à la campagne, en Béarn, s'il était possible; et aujourd'hui je viens d'être nommé brigadier chef au poste de... devinez?

— A Saint-Jean-de-Luz? s'écria Brioulette pâle de joie.

— Non pas à Saint-Jean même, mais à Guéthary, un village de la côte, tout près.

— Je le connais, père, je le connais Guéthary! Si vous saviez comme c'est gentil! quel bonheur! Le village grimpe de la mer sur la falaise. Les chaumières des pêcheurs en bas et les maisonnettes des cultivateurs en haut regardant la montagne, la terre qui les fait vivre, et tournant le dos à la mer, cette éternelle perfide. Et nous allons vivre là tous?

— Mais oui, fillette, toujours. Cela vous contente-t-il, vous autres? demanda le brigadier à ses autres enfants.

Gracieuse, enchantée de ce changement à vue sans savoir rien de la vie champêtre, battait des mains.

Noël plus sérieusement répondit :

— Père, te plairas-tu dans ce village?

— Oui, je le crois; je serai chef de poste, cinq hommes sous mes ordres. La maison du poste est jolie, assez vaste à ce qu'il paraît. Je suis content et j'ai voulu que vous le fussiez tous. Ai-je réussi?

Trois oui énergiques lui prouvèrent sa réussite.

CHAPITRE IX.

VIEILLE AMITIÉ. — NOUVEAUX VISAGES.

Le soleil, un soleil ardent, flambait sur la mer qui étincelait, semée de reflets de lames d'acier. Elle se balançait mollement, jetant ses vagues bleues sur le sable, avec un joli bruit monotone qui ressemblait à une chanson de nourrice. Tout reposait autour d'elle : les mouettes paresseuses endormies dans les creux de rochers, et les mille bestioles du sable s'engourdissaient sous les cailloux. La terre calcinée, poudreuse, se fendillait sous l'ardente caresse, et les grands épis du maïs jaunissants ou déjà dorés se courbaient lentement comme alanguis.

Le jour s'avança : le soleil maintenant descendait dans le ciel, l'odeur de four chaud qu'exhalait la terre s'effaçait peu à peu ; une brise légère souffla de la mer qui se réveillait accourant à l'assaut de la terre, l'ennemie.

Les routes s'animèrent ; les grands chemins tranquilles et poudreux se secouèrent aux lourds grincements des

charrettes. Des aboiements se firent entendre précédant ce piétinement particulier au passage des troupeaux. Les mugissements des grands bœufs basques se mêlaient aux bêlements plaintifs des petits moutons béarnais qui se poussaient pêle-mêle sur la route ombreuse qui va de Bayonne à Saint-Jean-de-Luz.

C'était un samedi, jour du grand marché de quinzaine dans cette dernière ville. Des jeunes femmes pieds nus, le jupon court sur les jambes fines et nerveuses, la taille bien prise serrée dans un corsage de drap noir, passaient courant presque, une large corbeille remplie d'œufs ou de volailles sur la tête.

Les bouviers, les bergers, les interpellaient d'une interjection sonore dans cette langue des anciennes provinces basques, qui n'est pas de l'espagnol, ni du patois, et ressemble, à ce que disent les savants, à la langue mère, le sanscrit.

Tout en continuant leur chemin, les paysannes répondaient d'un mot, d'un rire qui résonnaient comme une clochette d'argent dans l'air transparent et limpide.

Le petit village de Guéthary se réveillait, lui aussi, de sa sieste. Les portes s'ouvraient, les volets claquaient, les femmes s'installaient sur leur seuil, s'appelant, se provoquant à des causeries de commères. Vers le milieu de la colline qui va s'étageant doucement de la mer à la route, et qui supporte le village, s'élève une maison blanche à

volets verts; maison assez vaste, assez large, carrée, qui a des prétentions au monument villageois. Un drapeau flotte à sa porte.

De maigres jardinets divisés en carrés égaux l'entourent. C'est le poste des douaniers.

Une jeune fille parut sur le pas de la porte, toujours ouverte sur un large corridor qui allait au fond de la maison rejoindre la cour intérieure, corridor qui servait de passage aux nombreux habitants du poste : le brigadier Jean Boyer et sa famille d'abord, puis trois de ses douaniers mariés et deux autres célibataires. La jeune fille s'accota au chambranle et, lentement, promena ses yeux sur le tableau étalé sous ses yeux.

Au bas de la côte, la mer, une douce et hypocrite mer bleue de juillet, paisible et calme. De petites voiles au loin rayaient le ciel, pareilles à de gigantesques mouettes. Tout près, les maisons des pêcheurs accroupies sur le sable; puis se retournant légèrement, la jeune fille regarda à sa gauche les champs qui montaient vers les collines; échantillons de labours aux larges raies violacées, jaunissantes ou émeraudées. Les têtes des arbres qui ombrageaient la route un peu encaissée apparaissaient seules, et tout au fond fermant l'horizon de ce côté, haut dans le ciel, la Rune, la montagne, la vraie, la grande, qui barre la baie d'Hendaye et domine Saint-Jean-de-Luz.

Des cris d'enfants, des rires se firent entendre, et tout un petit monde d'écoliers sortit de l'école, chantant, piaillant comme une volée de moineaux. Un écolier gravit en courant la côte et vint se jeter dans les bras de la jeune fille qui paraissait l'attendre.

— La maîtresse m'a chargé de te dire que c'est moi qui savais le mieux ma fable.

Un baiser le récompensa.

— Papa est-il là? Gracieuse est-elle rentrée? Noël est-il arrivé? fit l'enfant pressé de se faire complimenter.

— Je suis seule à la maison, Sylvain, mais tout le monde sera là dans quelques instants.

Ce n'était plus Noël, l'écolier, mais Sylvain. Le temps avait marché, amenant bien des changements. De Brioulette, de Mémé, il avait fait une vraie jeune fille de dix-huit ans : charmante en sa petite taille svelte et élancée; son fin visage régulier encadré d'une chevelure brune dont les lourdes nattes couronnaient sa tête. Ses larges yeux gris, doux et gais, regardaient toujours avec ce regard pour lequel le petit se fût jeté à l'eau s'il l'avait ordonné. Brioulette rentra au rez-de-chaussée, dans l'appartement qui était assigné au chef du poste, et reprit sa couture interrompue, car ses actives petites mains n'avaient pas perdu l'habitude du travail. Elle ouvrit sa fenêtre, et assise à sa place ordinaire, tira l'aiguille.

— Je vais arroser, dit Sylvain, le père sera surpris

de voir son ouvrage commencé quand il rentrera.

Brioulette sourit de cette prétention de Sylvain : arroser le jardin du brigadier, son orgueil et sa gloire.

— Ne touche à rien, n'arrache rien surtout, et n'arrose que les légumes ou les soleils ; tu sais que le père ne te permet pas autre chose.

— Je le sais bien, mais quelles bonnes salades nous faisons pousser nous deux papa !

— Ne les noie pas au moins, et rapporte-m'en une pour le souper.

Elle reprit son travail et n'entendit pas venir sur la route un grand jeune homme, un Basque, de cette race fine dont les jarrets sont d'acier et les jambes de fer. Il portait le costume des guides pyrénéens, costume théâtral qui s'efface de plus en plus et qui était il y a quelques années encore celui de tous les Béarnais.

Une culotte de velours brun, serrée à la taille par une large ceinture rouge, s'arrêtait aux genoux, sur lesquels s'enroulaient les bas bien tirés, les souliers en veau tanné, une petite veste de velours de même couleur de laquelle sortait le cou très découvert dans une cravate large, un gilet brodé agrémenté de nombreux boutons de cuivre et un béret rouge sur ses cheveux noirs bouclés naturellement complétaient son ajustement. Il avait le visage glabre du Basque, le nez pointu et les yeux noirs vifs avec un regard aussi pointu que son nez. Un sourire

fin entr'ouvrait ses lèvres minces et rouges qui rayaient la figure pâle ainsi qu'une ligne de sang.

Il s'arrêta, considérant la jeune fille à sa fenêtre. Il était venu sans bruit ainsi qu'un chat sur un tapis.

— Bonjour, mademoiselle Brioulette, dit-il tout à coup.

Brioulette sursauta :

— Ah ! *lou gat* (le chat), dit-elle, vraiment vous méritez votre surnom, je ne vous savais pas là.

— Comment allez-vous, Mademoiselle ? et câlinement il vint se poser près d'elle en dehors de la fenêtre.

Elle le laissa faire et reprit son ouvrage.

— Votre mère est bien ? demanda-t-elle, répondant à sa question par une autre.

— Très bien, c'est elle qui m'envoie, quoique je fusse venu sans cela : et se servant alors de la langue basque, il se mit à lui débiter en riant des compliments.

Drôle de garçon, nul ne savait jamais s'il se moquait des autres ou de lui-même.

— Ne me parlez pas en basque, dit Brioulette, vous savez que je ne l'ai jamais bien su ; mon père était un Béarnais de Pau et quoique ma mère fût de Saint-Jean, nous parlions à la maison le patois de là-bas. Puis j'ai eu le temps d'oublier le peu que j'en savais à Bordeaux, et je ne suis pas le diable. Elle riait. Ne dites-vous pas, vous autres Basques, que le diable, voulant enfin comprendre

quelque chose à ce que vous lui racontiez à votre arrivée en enfer, se décida à venir ici apprendre votre langue. Il y resta sept ans, prétendez-vous, et malgré sa bonne volonté ne put jamais dire ou savoir que ceci : Que le diable m'emporte ! Et son rire doux emperla sa phrase.

— Le diable n'a pas de patience : tout s'apprend, on arrive à tout avec elle ; ne le croyez-vous pas ?

— Peut-être, répondit-elle, les yeux baissés sur son ouvrage.

Une ombre s'allongea entre eux et une jeune fille ; celle-là, grande et forte, s'arrêta à son tour devant la fenêtre.

— Bonjour, mémé, dit-elle gaiement. Bonjour, André, et elle tendit la main au guide.

— Bonjour, Gracieuse, fit-il.

C'était Gracieuse, la vraie fille de Jean Boyer, grande et mince encore, mais promettant de devenir une belle et forte fille. Elle était jolie, très jolie même, ses yeux noirs étincelaient ; son visage rose et blanc avait une fraîcheur de pêche, et à côté d'elle la petite Brioulette représentait bien la modeste petite fleur dont elle portait le nom.

— M^{lle} Justine n'était pas de bonne humeur aujourd'hui, fit-elle, s'asseyant sur le rebord de la fenêtre. Il m'a fallu refaire trois fois mon corsage qui ne la pinçait ja-

mais assez. Elle a prétendu qu'il n'était pas nécessaire d'avoir recours à mon talent de couturière, que je ne savais rien de rien, voilà! C'est flatteur pour ton élève ça, hein, Brioulette?

— C'est la fille du notaire, cette M^{lle} Justine? demanda André, roulant une cigarette.

— Oui. La notaresse toujours contente, elle, mais c'est M^{lle} Justine qui est assommante! Comment va maman Catherine?

— Très bien, merci.

— Oh! tu n'as pas besoin de rougir, fit Gracieuse s'adressant à sa sœur, parce que j'appelle la mère d'André maman Catherine, ainsi qu'elle disait dernièrement que tu le faisais autrefois dans ton enfance. Tu n'as pas la jouissance exclusive de ce nom; d'ailleurs tu es *mémé*, toi, vieille grand'mère, et pas autre chose.

André riait :

— Une vieille grand'mère assurément, mademoiselle Brioulette, dit-il, bonne à ravir les enfants en leur contant de jolis contes qui les bercent.

Brioulette sourit, mais ne répondit pas. Elle n'aimait pas beaucoup que l'on s'occupât d'elle, et encore moins que ce fût André, lou gat, qui le fit.

— Avez-vous rencontré Noël? demanda-t-elle pour couper court à ce sujet de conversation.

— Vient-il donc aujourd'hui de si bonne heure? Je



« Que ne prends-tu ces meubles? » répondit le père Jeantick à son fils. (Page 156.)

croyais qu'il ne rentrait que tard, le samedi, pour passer avec vous seulement la soirée et le dimanche.

— Oui, mais aujourd'hui... Brioulette s'arrêta.

— Bah ! ce n'est pas un mystère, il se peut conter en tous cas au fils de maman Catherine, dit alors Gracieuse. Vous savez quelle peine Brioulette et Noël ont eue à obtenir de père que Noël entrât chez le père Jeantick en qualité de garçon de ferme, et vous savez aussi qu'il y est maintenant le maître-valet. Votre mère ne vous a peut-être pas dit, car à ce moment, il y a trois ans, à notre arrivée ici elle habitait encore le faubourg de Saint-Jean, elle ne s'était pas installée dans la petite maison sur la route de la Harague.

Nous nous voyions tous bien moins, mais quand elle venait voir sa petite Brioulette, la fille de son compère Héralde, quelle partie de causette nous faisons ! Elle emportait et laissait ample provisions de nouvelles, je vous en réponds.

— J'étais alors guide vers Caunterets et je n'avais pas revu ma petite compagne d'enfance, M^{lle} Brioulette. André disait toujours M^{lle} Brioulette avec une nuance de respect.

— C'est cela, reprit Gracieuse ; donc arrivé ici, voilà Noël enthousiasmé, du pays, du soleil qui vous grille, des champs qui verdoient et de la route qui poudroie. Il rabâcha pendant quinze jours, au point que j'en avais

les oreilles rebattues, du bonheur de semer le maïs, la luzerne, de se promener derrière une charrue à pas comptés; de tailler des pommiers, et de manger leurs pommes? croyez-vous; point, d'en faire du cidre et de s'en aller avec un grand tonneau sur une charrette dans les rues de Saint-Jean en criant sa marchandise, avec une perche sur l'épaule pour piquer les bœufs de l'attelage et un *sacourra* (chien) à poil gris comme un loup sur les talons.

— Oh! tu exagères, Gracieuse, fit Brioulette riant malgré elle, Noël ne parlait que du bonheur de travailler à l'air dans les champs ensoleillés, d'élever des animaux et de faire produire la terre féconde.

— D'être un paysan! fit Gracieuse avec une moue.

— Oui, Gracieuse, d'être le semeur, le moissonneur, de tailler les arbres, de récolter leurs fruits, d'être un être utile enfin.

— Alors était-ce la peine, ainsi que le disait papa, d'avoir été si longtemps à l'école? D'avoir appris des sciences, de la grammaire, du commerce? A quoi tout cela lui servira-t-il dans le joli métier qu'il a choisi, préféré à tout?

— D'abord, Gracieuse, il ne faut pas augmenter le savoir de Noël, qui est mince après tout; mais ce qu'il sait de grammaire lui servira à écrire correctement ses idées, ses ordres et ses observations; ce qu'il sait de commerce,

à tenir sa comptabilité; et ce qu'il sait de sciences élémentaires, à faire rendre sans fatigue à son bien ce qu'il pourra produire. Il faut qu'un paysan sache précisément ce que sait Noël.

— Ses comptes ! Les comptes de Noël ! Comment aurait-il jamais de comptes à faire étant toute sa vie maître-valet, chez Jeantick ou un autre, n'ayant pas d'argent pour acheter de la terre et se mettre chez lui ?

— Tu oublies, Gracieuse, qu'il peut prendre à bail une ferme.

— Fermier ! paysan ! Et penser, André, que, par un ami de notre père, Noël aurait pu être un commis !

— Puisque ce métier ne lui convenait pas, remarqua judicieusement André, qui fumait silencieux, ses yeux noirs souriants aux deux jeunes filles.

— Oh ! je sais, Brioulette a toujours raison avec vous, comme avec Noël, comme avec père.

— Comme avec tout le monde, dit encore André.

— Oui, comme avec tout le monde, continua Gracieuse, riant de voir que son argument se tournait contre elle. Enfin, André, depuis trois ans, Noël a si vite appris son métier, que le père Jeantick, qui est cependant difficile, a renvoyé son maître-valet et a installé Noël en sa place.

Mais voici bien une autre turlutaine qui passe en la cervelle de maître Noël, ne veut-il pas à ce jour que le

père lui permette de s'engager. Dare dare il veut partir, et revenir dare dare, après trois ou cinq ans toutefois.

— Pourquoi ne pas attendre ses vingt ans ?

— Voici Noël, dit Brioulette qui sourit au nouvel arrivant, il te dira pourquoi il est si pressé de partir.

— Parce que, petite sœur, fit Noël, le vieux Jeantick est fatigué d'abord, ensuite que son fils arrivant va l'occuper beaucoup; qu'il trouve que sa ferme avec tout ce qu'elle comporte de surveillance et l'élevage de ses bœufs d'un autre côté deviennent bien lourds pour lui. Alors il me promet sa ferme à bail pour mon retour; mais il ne veut pas attendre que j'aie vingt et un ans, puis fini mon service; et si j'attendais ce temps, moi, il aurait cependant fait marché avec un autre. Voilà, Mademoiselle; êtes-vous édifiée?

Noël faisait un grand contraste avec André Arragu : de moyenne taille, il ressemblait à sa mère avec ses traits fins. Sa physionomie s'était ouverte, il avait perdu son air maussade et en dessous. Le hâle du grand air qui avait couvert son visage d'une couche de bistre ainsi que sa barbe noire très fournie lui donnaient plus que ses dix-huit ans.

Brioulette se leva, plia son ouvrage, et se mit à préparer le couvert pour le souper. Gracieuse rentra pour l'aider.

Sylvain revint avec sa salade; tout en l'épluchant :

— Invites-tu André à souper? demanda Gracieuse bas,

en considérant les deux jeunes gens qui causaient amicalement devant la fenêtre.

— Lou gat, répondit Brioulette sévèrement, non, il n'est déjà pas si souvent avec sa mère pour que nous la privions encore de lui ce soir.

— Il ne te plaît pas, remarqua Gracieuse.

— Pas beaucoup, c'est vrai.

— Pourquoi?

— Que fait-il de sa vie? dit Brioulette avec un peu de mépris.

— Comment, mais il a un métier charmant, promener les belles dames, les accompagner à cheval par monts et par vaux, et ce faisant gagner beaucoup d'argent.

— Et l'hiver, à quoi s'occupe-t-il?

— Mais, l'hiver, il se repose, organise de grandes parties de paume dans lesquelles il est toujours vainqueur, il parie aussi sur les paumes des autres, et il trouve encore le moyen d'y gagner de l'argent.

— Et puis? demanda Brioulette, ses yeux gris sévères et tristes.

— Et puis, c'est tout ce que nous savons au juste. Ne prends pas tes grands airs, et ne va pas t'imaginer ainsi que le disent les méchants, comme Robert; le sous-brigadier et sa femme, qu'il contrebandise!

— Oh! je ne dis rien de semblable, Gracieuse, répliqua

vivement Brioulette, j'aime trop son aveugle et excellente mère pour penser une pareille chose sans chagrin. Je trouve seulement qu'il ne fait rien d'utile, rien qui durera, qu'il a un métier qui ne convient qu'à la jeunesse, et qu'il ne paraît pas se soucier de ce qu'il fera lorsque la sienne sera passée, lorsqu'il ne sera plus le garçon qu'on a surnommé « lou gat ». Oh ! un nom qui convient bien à ses manières félines, aimables et perfides.

— Ah ! tu ne l'aimes pas, sœur, reprit Gracieuse riant de la colère de sa sœur. Il n'est pas un paysan, voilà pourquoi il te déplaît tant.

— Un paysan, mais qu'est-il donc sinon un paysan, fils de paysan comme son père et le mien !

André jetait de temps en temps un regard furtif vers le fond de la salle où avait lieu ce colloque entre les deux sœurs ; peut-être quelques mots en arrivaient-ils jusqu'à lui, car son visage s'était assombri, son œil noir enfoncé se refermait comme celui du chat et un pli creusait ses lèvres. Une exclamation de Noël le tira de sa rêverie : sa mère et le brigadier arrivaient à eux.

— Tiens, te voilà toi ! s'écria Catherine en frappant sur l'épaule de son fils ; tu ne rentrais pas, j'ai pensé que tu étais reparti pour Saint-Jean oubliant ma commission. Elle est faite alors ? mon gat.

Ce nom ne parut pas lui causer une grande joie :

— Non, mère, je l'avais oubliée.

Catherine Aragu se mit à rire à pleines dents ; il l'avait quittée pour la venir faire, sa commission : une invitation pour le lendemain aux jeunes filles de l'accompagner à la cathédrale de Saint-Jean où avait lieu une grande fête, une nouvelle robe de soie dont on vêtissait la statue de la Vierge. Toutes les confréries y assistaient, les veuves comme Catherine sous la grande cape noire et les jeunes filles voilées de blanc. Il était là depuis deux heures, son gat, et il avait oublié d'en parler ; était-ce amusant !

Elle riait, Catherine, la tendre, l'aveugle mère.

Ces mères basques sont de terribles femmes. Rien ne compte plus pour elles du jour où elles ont le bonheur de posséder un fils, et celui-ci peut être certain d'être adoré, quoi qu'il dise, quoi qu'il fasse, même contre la mère qui le chérit si follement. Il y a bien des exceptions à cette règle, mais la mère basque est généralement faible et aveugle. Elle était grande, Catherine Aragu, restée mince malgré ses cinquante ans ; elle avait le même visage que son fils, seulement l'œil, moins couvert, était plus joyeux et plus doux.

Elle entra, fit son invitation qui fut agréée avec plaisir et prenait congé lorsque Jean Boyer, jetant un coup d'œil sur la table :

— Commère Catherine, dit-il, je vois que nous avons de quoi vous retenir sans vous exposer à mourir de

faim, Brioulette ajoutera une omelette, et vous nous ferez, s'il vous plaît, frire quelques cruchades, la fillette a toujours de la pâte toute prête, n'est-ce pas?

— Oui, père, et maman Catherine fait les cruchades comme le cuisinier du pape.

— Alors je mets les mains à la pâte; où est-elle, dit Catherine retroussant ses manches.

— Entre donc, André, dit le brigadier.

Lou gat paraissait ravi de l'aventure. Il fut gai, aimable, du moins il s'efforça de le paraître, et tout le monde le trouva charmant moins une personne, et c'était justement à celle-là qu'il voulait plaire.

Aux cruchades, Noël, encouragé par un regard de Brioulette, exposa à son père son envie de s'engager et les raisons qu'il avait de le vouloir :

— D'ailleurs, père, acheva-t-il, n'était-ce pas ton désir, à toi aussi, que je m'engage avant le temps?

— Oh! parce que je pensais à une autre carrière pour toi, Noël. Nous irons lundi à Bayonne et je te ferai inscrire pour l'engagement volontaire. Et comme Brioulette le regardait avec ses yeux gris brillants et heureux :

— Ah! paysanne, acheva le brigadier en riant, tu en as fait un complice! mais va, je ne me plains pas, ma fille, j'ai réfléchi : il faut faire comme tu dis, œuvre utile dans la vie, dans n'importe quelle condition. Sois un paysan, Noël, puisque cela te plaît.

CHAPITRE X.

ON CHOISIT SES DANSEURS ET SES AMIS.

Noël parti, engagé volontaire, la vie continua uniforme au poste et au village.

Il n'y eut à la fin de cet été-là qu'un événement, ce fut l'arrivée du fils du père Jeantick en qualité de médecin.

Il revenait de Bordeaux avec le titre d'officier de santé qu'il n'avait jamais pu dépasser, malgré huit années d'études acharnées, croyait le père Jeantick tout fier d'avoir pour fils un docteur. Monsieur Paul, comme le nommait son père, était un bon garçon qui avait, je le crains, plus roulé de cigarettes, plus baguenaudé par les rues de la grande ville, que peiné sur le Codex. Mais pour soigner des paysans il en savait toujours assez, remarqua-t-il un jour que l'ennui le prit de sa vie oisive, et l'envie de revoir sa montagne et son bonhomme de père. Il écrivit donc qu'il pouvait revenir exercer son art sur les habitants de Guéthary, de Gasconiera et autres

lieux. Le père Jeantick fut enchanté : il allait avoir près de lui, tout à fait, M. Paul, et il allait pouvoir supprimer la pension qu'il faisait à l'étudiant depuis huit ans, car il tenait à ses écus, le vieux Jeantick. Il n'avait consenti à faire de son fils un médecin, que parce que tout en étant très fier de dire : Mon fils le docteur, il avait pensé que celui-ci gagnerait gros avec son talent.

Presque autant que lui avec ses bêtes.

A l'arrivée de M. le docteur, une difficulté se présenta : il ne pouvait s'installer à la ferme de la Harague, trop éloignée du centre de sa future clientèle. Il loua alors une petite maison dans le village, y déposa ses livres, et demanda au vieux fermier de la meubler. Mais que de mal pour en arriver là ! Quelle opération !

— Mais puisque tu vas gagner de l'argent, répétait le vieux, pourquoi ne pas attendre, et te meubler à mesure ?

— Alors, en attendant, je donnerai mes consultations, grimpé sur la cheminée à la place de la pendule. Il est vrai que je dominerai le client de toute la situation ; les cheminées sont hautes à Guéthary ; mais ne crois-tu pas que cela paraîtra un peu étrange, cette façon de recevoir ?

— Tu es bête, répondit le vieux, riant malgré lui. D'ailleurs, que ne prends-tu des meubles ici ? et il mon-

trait du geste l'armoire immense, l'horloge monumentale, les chaises en chêne, massives chaires, qui ornaient la grande salle de la ferme depuis que celle-ci faisait partie du domaine de la Harague appartenant aux Gramont, c'est-à-dire depuis le règne de Henri le Grand.

— Comment l'armoire seulement entrerait-elle dans ma maison? fit Paul piteusement. Il faudrait d'abord la démolir, la maison, et la rebâtir sur les dimensions de ce meuble vénérable.

Voyons, père, vends un taureau et achète-moi un mobilier. J'en ai vu un superbe sur tes prairies, un taureau, père, un taureau.

— Vendre *Aïtsa* (1)! s'écria le vieux.

— Chêne contre chêne! Troques un bureau de ce bois contre ton chêne de chair, répondit Paul, riant de son jeu de mots.

— Un taureau qui vaut 1.500 francs, es-tu fou?

— 1.500 francs un taureau! Mais alors, père, tu es riche, sois gentil, achète-moi un bureau et un fauteuil vert?

« Non est magnus doctoribus sine fauteuilibus verdicus », acheva Paul d'un air doctoral.

Il parlait latin! latin de M. Purgon assurément, mais qui n'en fit pas moins bon effet. Quand son fils parlait latin le vieux Jeantick buvait du lait; et Paul qui l'avait déjà

(1) *Aïtsa*, « chêne », en patois basque.

remarqué, se promit d'en profiter pour se faire ajouter au bureau et au fauteuil une bibliothèque et quelques chaises, afin que ses clients n'attendissent pas leur médecin accroupis à sa porte comme une bande de canards autour d'une mare.

Car il comptait bien en avoir des masses, de clients, le docteur Jeantick, et qui paieraient ferme encore.

Il s'installa donc dans sa petite maison à peu près meublée et commença la rude, laborieuse et peu lucrative vie du médecin de campagne.

C'était un très bon garçon que M. le docteur, et charitable ! Il faisait des lieues sans se plaindre pour soulager un pauvre qu'il savait bien ne posséder en propre que la maladie qui le tuait. Toujours de bonne humeur, ne mettant le diable en terre qu'à son corps défendant. Pas très savant sûrement, mais observateur, patient, il acquit assez vite l'expérience nécessaire à un médecin de paysans. La vie uniforme que mènent les paysans leur donne aussi une uniformité dans les maladies. Il imitait d'ailleurs en perfection ses professeurs, disait aussi bien qu'eux : Vous prendrez ceci, je le veux, et son ton autoritaire imposait aux malades.

— Un savant, le docteur Jeantick ! commençaient à dire ses clients, il m'a bien soigné de ma tombée, de mon lumbago ; ah ! mais faut qu'on fasse ce qu'il ordonne, pas moyen de plaisanter là-dessus ; avec ça, pas chiche comme

son richard de père! Et avec un clignement d'œil malin le paysan ajoutait : Il sera si riche, il n'est pas besoin qu'on le paye ce médecin.

Aussi le docteur devenait-il populaire dans le pays sans y gagner davantage. Qui a jamais gagné quelque chose à la popularité, excepté les intrigants ou les audacieux? et M. le docteur Jeantick n'était ni l'un ni l'autre.

Il soigna les enfants du sous-brigadier qui eurent une fièvre éruptive; il fit ainsi connaissance intime avec la famille de Jean Boyer. Gracieuse aida la femme de Robert à soigner les siens et vit souvent le jeune docteur. Lui, allant ou revenant de course, son chemin le ramenait toujours devant la maison de douane.

— Docteur, disait Jean, fumant à sa porte, s'il le voyait rouge et essoufflé d'une longue marche dans la montagne, docteur, un verre de *baritéa*?

— Merci, brigadier, votre vinaigre me fait grincer des dents.

— Alors du cidre?

Gracieuse, qui travaillait avec Brioulette derrière la fenêtre ouverte ou fermée selon le temps, s'élançait toujours et rapportait un verre de cidre écumant. D'autres fois, c'était M. Paul Jeantick qui, soudainement, paraissait à la porte de la salle et criait avec son ton de docteur :

— Il n'y a donc jamais personne de malade ici? quelle drôle de maison!

Deux éclats de rire frais et joyeux lui répondaient, et le docteur continuait sa route en hâte, il était toujours si pressé!

Le dimanche on dansait sur le sable du jeu de paume avant ou après les parties; car il fallait pour que celles-ci commençassent que le soleil ne frappât plus sur le grand mur.

A Guéthary, on jouait la paume simple, la paume au mur. A Saint-Jean se faisaient les grandes parties avec le panier, parties dans lesquelles joutaient les fameux joueurs basques français ou espagnols.

Le docteur n'avait pas osé d'abord, sa dignité le retenant au rivage, se mêler à la partie du village; mais il y assistait assis gravement avec le notaire, le brigadier, son père, sur le parapet bas qui entoure toujours le jeu de paume. Ils jugeaient les coups.

Un jour, n'y tenant plus, il jeta bas sa longue redingote doctorale et s'élança sur l'aire; il saisit une raquette et le voilà à lancer la paume avec l'entrain, le brio qu'il y mettait autrefois, alors qu'étudiant il retrouvait aux vacances ses camarades de jeu. Il eut un succès retentissant. C'est bien, disaient ses adversaires, son bras renvoie bien et plie à peine en recevant la paume sur la raquette, c'est bien, mais faudrait le voir en face de « lou gat ». Le docteur ne dirait plus son *Je veux là*, il faudrait voir ça. Les femmes assistaient rarement à ces parties, à moins

que ce fût une partie entre joueurs de la ville et lou gat le champion du canton.

Si la danse passionnait les jeunes filles le printemps et l'été, l'hiver, le violonneux sur son tonneau râclait ses sarabandes pour quatre ou cinq couples seulement. Quant à entrer à l'auberge, le soir, pour y danser, aucune jeune fille honnête n'y pensait.

Brioulette et Gracieuse allaient quelquefois avec Catherine passer une heure à regarder les danseurs.

— Si nous dansions aussi? dit Gracieuse.

— Mais il faut un cavalier?

— Avec cela qu'il en manque des cavaliers quand on en veut.

— Encore faut-il choisir, petite sœur, un mauvais cavalier donne l'air gauche à sa danseuse. Il te faudrait...

— Il lui faudrait lou gat, s'écria Catherine; attends-le, Gracieuse; refuse les autres; il te guidera, t'apprendra à tourner lestement sur un de tes pieds, à tenir ta robe en éventail et à balancer sur tes hanches devant le danseur. Ah! si j'étais encore leste! c'est que c'est difficile notre basquaise. C'est un beau danseur que mon fils, tu ne le sais pas Brioulette, André ne dansait pas encore lors de ton départ.

— Je sais qu'André fait bien tout ce qu'il veut, maman Catherine, répondit Brioulette.

Lou gat revenait se reposer pendant l'hiver dans la

petite maison de sa mère qui espérait avec tant de joie ce retour chaque année. Elle n'était point malheureuse, Catherine Arragu, son mari lui avait laissé un petit bien qu'elle avait vendu à sa mort, et qui, converti en rente, la faisait vivre; ne demandant rien à personne, elle vivait tranquille dans une petite chaumière que lui louait le vieux Jeantick, chaumière isolée au pied d'une colline, entourée d'un fourré de chênes nains, au bord d'un chemin qui menait seulement à la Harague. Souvent lou gat que l'on croyait parti en excursion, apparaissait sur le seuil fumant tranquillement au soleil.

— Tiens lou gat! disaient le père Jeantick ou ses bouviers survenant, nous te croyions derrière la Rune là-bas... et te voilà, c'est donc que tu as voyagé à cheval sur la lune?

— Avec les étoiles en cortège, oui, mes gars.

Souvent André disait au vieux fermier : Entrez donc, père Jeantick, j'ai du bon tabac, bien frais. Il y a aussi chez nous de jolies dentelles; aimez-vous encore ce bon cacao qui fait de si excellent chocolat?

— Oh! si la Catherine veut bien m'en confectionner quelques livres, j'accepte d'en prendre, répondait le vieux.

Un jour, André l'arrêta :

— J'ai du drap de Ségovie de quoi faire un manteau, et chaud! Vos rhumatismes m'en diront merci.

Et le vieux entra.

Or, ce jour-là, par un clair soleil d'hiver, Brioulette appela Sylvain qui avait congé et partit avec lui. Gracieuse était chez M^{lle} Justine, invitée souvent par elle qui, demoiselle de village, affectait de s'y ennuyer et que la gaieté de Gracieuse distrayait. Catherine Arragu filait assise sur le banc de pierre à sa porte.

— Ah! voilà Brioulette et son *laucou* (oison), s'écria-t-elle joyeuse; viens m'embrasser, petit; veux-tu du miel, dis?

— Toujours, fit Sylvain, votre miel est si bon! mais pourquoi m'appeler *laucou*? continua le petit très offensé.

— Allons, ne te fâche pas, ris plutôt comme ta jeune mère oie.

Brioulette déplia une cape de serge noire bordée de velours noir qu'elle avait confectionnée pour sa vieille amie.

— Toujours bonne, ma fille, lui dit la Catherine en l'embrassant et la remerciant.

En ce moment la porte de la chaumière s'ouvrit, et le vieux Jeantick sortit un paquet sur le bras. Il parut très embarrassé en apercevant Brioulette dont le rire se glaça soudain, et après quelques mots sur Noël fila par la route qui conduisait chez lui. André était sorti derrière Jeantick une ombre sur le visage. Sa mère le regarda et lui fit un signe pour le rassurer.

— Brioulette est bonne, dit-elle en appuyant, vois la

belle cape qu'elle m'apporte, et elle l'étalait pour la faire admirer.

Brioulette ne disait rien.

— J'oublie le miel du Laucou. Viens avec moi chercher une tartine sur de la *méture* toute fraîche de ce matin. Catherine emmena le petit à l'intérieur. Brioulette soigneusement repliait la cape sans regarder André.

— Mademoiselle Brioulette, dit le jeune homme, j'ai beau essayer de vous plaire, je vois bien que je n'y réussis guère et que vous vous souciez peu de mon amitié.

— Comment osez-vous espérer? répliqua vivement la jeune fille prenant bravement son parti. Il voulait une explication, eh bien, elle ne reculerait pas. Comment pensez-vous, reprit-elle, atténuant la rudesse de son premier mot, que je pourrais estimer l'homme qui fait le métier que vous faites ?

— Brioulette! s'écria-t-il; ses lèvres tremblaient subitement blanchies.

— Oh! n'ayez crainte, André, personne ne saura jamais de moi! Mais pourrais-je douter à cette heure, le vieux Jeantick avec son paquet n'est-il pas là pour me prouver que vos allées et venues mystérieuses, vos brusques départs et vos retours aussi inexplicables, tout cela cachait ce dont je suis sûre maintenant?

Son ton était animé et son œil gris attachait sur son compagnon d'enfance un long regard triste.

— Mais je risque ma vie chaque fois! dit-il, se défendant.

— Qu'importe, répondit-elle, cela ne rachète pas la vilénie de l'action.

Il baissa la tête sous ce mot, très pâle.

Sous le coup d'une indignation qu'elle s'étonnait de ressentir si violente, Brioulette avait parlé sans calculer l'effet qu'elle pouvait produire; maintenant elle regrettait de l'avoir offensé à ce point.

Catherine parut avec Sylvain.

— Tu as encore fait de la peine à mon gat! s'écria-t-elle en voyant le visage bouleversé de son fils. Qu'est-ce que cela te fait, prêcheuse, qu'il aille ici ou là?

— Cela ne me touche en rien, Catherine, répondit la jeune fille, cela m'est fort indifférent. Je vous prie de m'excuser, cela ne m'arrivera plus de me mêler de ce que je ne dois pas savoir, ajouta-t-elle pour rassurer la tendre mère. Viens, Sylvain.

Alors Catherine cria :

— Pourquoi cela t'est-il indifférent? Nous ne sommes donc pas tes amis? André a droit à ton amitié, prêche-le si tu veux, mais ne t'en va pas ainsi silencieuse et froide.

— Laisse-la aller, mère, dit André, elle a raison; mais je la forcerai bien à me donner son amitié!

Brioulette ne répondit pas, elle descendait le sentier qui mène à la route, et n'entendit peut-être pas.

CHAPITRE XI.

FUSILS CONTRE GANIBETTAS.

Lorsqu'elle rentra au poste, Brioulette y trouva Jean qui astiquait ses armes avec entrain.

— En quel honneur, père? demanda-t-elle, souriant tendrement au brave homme.

— Nous faisons ce soir une tournée, nous sortons tous, une vraie promenade militaire. J'ai donné l'ordre que tout mon monde fût astiqué à blanc : entends-les! Et le brigadier la main levée, le pouce en l'air, écoutait au-dessus d'eux où un bruit d'armes se faisait entendre.

— Vous n'en aviez rien dit, père?

— Cela ne regarde pas les femmes; affaire de service, fillette.

— C'est bon, c'est bon, faites le cachotier, dit Brioulette riant; mais avouez que puisque vous êtes le chef, il eût mieux valu afin de faire admirer votre tenue et votre marche, faire votre promenade militaire en plein midi, que par ce ciel sombre, cette nuit noire; nous vous aurions admirés nous autres, les femmes.

— Je préfère la nuit, moi!

Il dit cela d'une certaine façon qui arrêta le rire sur les lèvres de sa fille.

Une idée venait de surgir dans son esprit. Elle considéra attentivement le brigadier qui faisait jouer la batterie de sa carabine, et la chargeait avec soin.

Elle n'osa pas demander d'explication : affaire de service, avait dit Jean, il ne badinait pas sur ce point et ne se laisserait pas interroger.

Une promenade militaire, allons donc, ce n'était pas ça! une embuscade, oui, une expédition dans la montagne, des contrebandiers signalés sans doute. Du danger pour le père! Du danger pour... oh! la pauvre Catherine! Mais qu'allait-elle se figurer? André était auprès de sa mère; elle n'avait à craindre que pour le brigadier.

— Fais-nous souper exactement ce soir, Brioulette, dit Jean, et il continua son astiquage en fredonnant une chanson patoise :

Dous pastous à l'ombretta
 Que hasen u bouquetto
 Lon cuillié la brioulette
 Et l'autre lou muguette,
 Yo qu'ami l'immortelle
 Ma que na d'aute flous
 Per mou qual e fidèle
 Las toutem mes amous.

— Le père chante! fit Sylvain au comble de la surprise. Elle l'entendait bien. Et pour que Jean, qui, depuis si longtemps avait perdu sa gaiété, fredonnât sa chanson favorite, il fallait qu'il fût arrivé un grand événement dans son service, car son service le passionnait autant et plus qu'auparavant depuis qu'il était chef de poste, et responsable de ses hommes. Le souper se passa sans incident. De huit heures à huit heures et demie, Brioulette entendit sortir les hommes deux par deux; puis le cinquième, à neuf heures, ouvrit la porte de la salle et s'adressant à Jean :

— C'est décidément ce soir, mon brigadier.

— C'est bien, répondit brièvement Jean qui se leva, saisit sa carabine. Au moment de sortir : Embrasse-moi, petit, couche-toi.

— Faut-il vous attendre, père, demanda Brioulette!

— M'attendre, non pas, fillette, au contraire, fermez tout, dormez bien tous. Nous ne rentrerons que demain au jour.

— Oh! c'est une grande promenade, Mademoiselle, dit le douanier.

Et les deux hommes sortirent.

Brioulette, prise d'une inquiétude atroce, allait et venait sans but. Elle fit se coucher Sylvain, et l'enfant endormi, son ouvrage à la main, elle attendit Gracieuse. Pourquoi était-elle inquiète? Est-ce que le père depuis

son arrivée à ce poste de frontière, n'avait pas souvent fait des expéditions contre des contrebandiers? Est-ce que jamais personne avait été tué, même blessé?

On arrêtait les hommes qui, la plupart du temps ne se défendaient pas; on les menait à Saint-Jean ou à Bayonne, on les jugeait, on les condamnait et puis c'était tout. Tout! Et ce malheureux garçon, ce fils de Catherine qui pouvait être, lui aussi, jugé, condamné, flétri!

Elle savait aussi, Brioulette, que dans ce pays, les contrebandiers n'étaient pas méprisés. Les gens riaient des bons tours faits aux douaniers, des *passages* accomplis sous leur nez. Ils racontaient les actes de bravoure, les sauts vertigineux que, sur le point d'être pris, ainsi que des chamois, sautant d'une crête à une autre avaient faits des hommes poursuivis. Mais Brioulette avait le cœur plus haut, elle ne riait pas de ces tours, elle pensait que cela était des indécicatesses, pis encore, des vols, et que ces hommes pouvaient être adroits, ils n'étaient pas d'honnêtes gens.

A dix heures, Gracieuse passa sous la fenêtre : elle s'arrêta quelques instants à chuchoter avec la personne qui la ramenait, puis elle entra.

— Je t'ai fait languir, mémé, dit-elle joyeuse, c'est que, vois-tu, nous nous sommes bien amusés ce soir. On avait fait des crêpes de froment; puis le docteur, il était là ce

soir, a prétendu que c'était lourd, alors la notaresse a voulu nous faire avaler une infusion anglaise, du thé; c'est le docteur qui l'a faite. Oh! une vraie drogue! alors, pour faire tout passer, nous avons dansé. Le notaire et sa femme étaient aussi gais que nous. Il danse très bien la basquaise, le notaire. Et nous avons ri! oh mais, ri!

— Qui t'a ramenée?

— M. Paul. Il n'a pas voulu qu'à cette heure, je rentre seule.

— M^{lle} Justine était très parée, je suis sûre?

— Comme une châsse! je faisais piètre mine, moi, avec ma petite robe de mérinos bleu.

— Qu'importe, Gracieuse, tu ne peux avoir aucune prétention en face de M^{lle} Justine. Ne l'oublie pas, et va dormir, sœurlette.

— Pourquoi me dis-tu cela, Brioulette? fit Gracieuse qui vint se poser en face de sa sœur et la regarda avec des yeux étincelants, où s'allumait de la colère.

— Parce que, répondit bravement la jeune fille, ces gens-là sont au-dessus de nous, Gracieuse, qu'ils sont riches aussi, M. Jeantick plus encore que les autres, et qu'il ne faudrait pas s'imaginer des choses impossibles.

— Le docteur est aussi le fils d'un paysan, murmura Gracieuse.

— Il est sorti de sa condition par son éducation; d'ailleurs, n'as-tu pas entendu Catherine te dire que M^{lle} Jus-

tine doit être sa femme? le père Jeantick le désire.

Gracieuse ne répliqua pas; mais, après une minute d'hésitation, elle s'approcha de sa sœur, lui noua ses bras autour du cou, l'embrassa tendrement :

— Ah! mémé, murmura-t-elle, sois ma sagesse comme tu es notre bonté à tous. Je n'écouterai que toi. A demain.

Elle courut à sa chambre, et s'y enferma.

La nuit était noire, quelques nuages épais couraient dans le ciel; dans les interstices, bien haut, brillaient de petites étoiles blanches. Le brigadier et son douanier avaient pris le chemin de la mer. Ils descendaient à la grève. Arrivés là, ils longèrent le village des pêcheurs, et deux mille mètres plus loin, se trouvèrent au pied d'une haute falaise qui barrait la grève jusqu'à la mer.

Deux ombres cachées dans une anfractuosité, surgirent devant eux : c'étaient deux douaniers partis les premiers.

— Rien encore? demanda Jean. Du reste, la mer ne bat pas son plein, et la barque n'accostera qu'alors, sans doute? Où est Louvet?

— Sur la falaise du côté où elle descend vers Saint-Jean.

— Je ne puis croire, malgré les dires, que ces hommes osent se risquer sur cette falaise à pic, en pleine nuit, reprit Jean Boyer. Je l'ai reconnue aujourd'hui longue-

ment, et ne reviens pas d'une semblable audace. Avez-vous remarqué, Robert, qu'au tiers de sa hauteur, elle surplombe de trois mètres au moins, et cela dans toute sa longueur. Comment penser qu'à moins d'être des araignées, ces hommes puissent atteindre le haut de la falaise ?

— Aussi ne l'essaieront-ils pas, mon brigadier, vous avez dû voir qu'en dessous de cette avancée du roc, il y a un petit sentier naturel, juste de quoi poser un pied l'un après l'autre. Ce sentier descend par des degrés invisibles à l'œil, mais qu'ils connaissent bien, vers ce côté de la falaise ; et, c'est ainsi qu'ils tomberont sur nous.

— Oui, ce doit être, fit Jean, vous avez raison, Robert ; alors ne nous éparpillons pas, laissons venir sur nous et emparons-nous d'eux. Tant pis pour ceux d'ici que je soupçonne, le devoir avant tout. Il y a longtemps qu'ils nous font droguer, mais cette fois...

Et le brigadier se frotta les mains avec satisfaction. Je laisse Louvet à son poste, à tout hasard, il nous préviendra s'ils descendaient vers Saint-Jean, ce qui est peu probable. Maintenant, silence ! attendons à 10 mètres l'un de l'autre.

Les douaniers prirent leur poste, et muets, immobiles, passèrent ainsi deux heures.

Rien ne bougeait dans le village endormi là-bas. On

n'entendait que la mer qui régulièrement envoyait sa respiration puissante; puis ses vagues arrivèrent à la falaise, commencèrent à la battre l'éclaboussant rageusement d'une fine poussière d'eau et de sable.

Un bruit perceptible seul pour des oreilles exercées s'éleva, d'abord vague, puis plus net, et alors chaque homme en embuscade eut la perception qu'une barque menée par des rameurs s'approchait, jetée, plutôt que portée par la mer, jusqu'à la falaise.

Comment ces hommes allaient-ils aborder? Ils connaissaient sans doute des pointes de rocher non recouvertes à cette heure de la marée où ils pourraient poser le pied.

Sur un mot, dit à demi-voix par Jean à son voisin, et répété de même par celui-ci, les trois hommes se rapprochèrent, se groupèrent autour de leur brigadier, et, cachés dans l'ombre produite par la falaise, ils attendirent la main sur la détente de leur carabine.

En ce moment, la lune se dégagea éclairant brusquement la mer et la falaise, et les douaniers virent en plein ceux qu'ils guettaient. Ils avaient atteint déjà ce petit sentier dont avait parlé Robert, et là, l'un après l'autre, le visage collé au roc, ayant juste la place pour poser un pied, le corps alourdi par un ballot attaché aux épaules qui surplombait dans le vide, ils semblaient de gros scarabées accrochés au rocher.

C'était d'une témérité inouïe, insensée. Jean Boyer n'en pouvait croire ses yeux. Les fous! les fous! murmurait-il. Robert à côté de lui arma sa carabine :

— C'est le bon moment, nous tirons, n'est-ce pas? demanda-t-il à son chef. Ils sont six contre quatre.

— Non, non, dit vivement Jean, ne tirez pas, ce serait horrible! Laissez-les descendre. Ne tirons pas sur des hommes qui ne peuvent se défendre.

Frémissant, le brigadier regardait ces hommes qui arrivaient lentement comme s'ils eussent été portés vers eux par l'air. Puis ils commencèrent à descendre et lorsque le dernier eut quitté cette corniche de quelques centimètres et qu'ils furent presque à ras de terre :

— Pas de résistance, cria Jean, vous êtes pris, rendez-vous!

Des jurons lui répondirent. Quatre des hommes jetant leur ballot à la mer s'élançèrent vers les douaniers. La lune leur montrait le petit nombre de leurs adversaires et ils essayaient d'échapper par la fuite, mais le brigadier et ses hommes leur barraient le chemin de la grève.

Un cri de rage se fit entendre :

— Hors les ganibettas! cria une voix.

— Garde à vous! s'écria en même temps Jean Boyer.

Un ganibetta (1), lancé par une main sûre, siffla dans

(1) On appelle ganibetta un couteau à lame pointue qui fait presque toujours des blessures mortelles.

l'air et vint se planter dans la cuisse de Jean, debout en avant de ses douaniers. La douleur le fit chanceler :

— Feu ! dit-il en s'affaissant, et trois coups de feu lui répondirent.

Les contrebandiers continuant à avancer, une lutte corps à corps s'engagea. Aucun des contrebandiers n'avait été atteint ; un seul osa se servir de son ganibetta et ajouter au délit de contrebande, un meurtre.

Après quelques résistances, quatre se laissèrent lier les mains. Un se sauva sans qu'on pût l'atteindre et le sixième, penché encore sur la falaise, contemplait de là, la scène qui se passait à ses pieds. Louvet accourait :

— Au poste ! vite, au poste ! cria Robert, le brigadier est blessé.

A ces mots, l'homme de la falaise commença à descendre, tandis que Louvet s'élançait vers le village.

Brioulette ne s'était pas couchée, une inquiétude irraisonnée, mais poignante, la faisait prolonger sa veillée. Elle entendit les pas précipités du douanier, et avant qu'il eût frappé, elle était à la porte.

— Vite, Mademoiselle, répéta Louvet, des couvertures, du linge, le brigadier perd son sang, préparez tout ; je vais au médecin ; et il disparut dans la nuit.

Sans un mot, sans un cri, Brioulette prépara des couvertures, du linge, qu'elle coupa en bandes, un falot, de l'eau-de-vie, tout ce qu'elle pensa nécessaire. Des



Ce fut une grande joie pour la famille d'apprendre que son chef allait recevoir la médaille militaire. (Page 183.)

larmes silencieusement inondaient son visage. Le père, lui! blessé!

Le docteur, Louvet, arrivaient; elle courut à eux, et tous trois se hâtèrent vers le lieu du combat.

Jean Boyer, étendu à terre, comprimait avec ses deux mains sa blessure, d'où le sang s'échappait à flots.

Le docteur prestement examina la blessure, il la banda sommairement aidé par Brioulette, tandis que les douaniers préparaient, avec leurs quatre fusils et les couvertures, une civière, sur laquelle on étendit le brigadier.

— Doucement! recommandait le docteur, doucement donc! l'hémorragie est à craindre; et entre ses dents il ajouta : Ces ganibettas sont terribles, pourvu qu'une artère ne soit pas coupée! ce serait du propre!

Brioulette l'entendit et frissonna. Elle allait suivre le triste cortège, lorsque Robert, qui poussait en avant le groupe des contrebandiers, s'écria : Allons, là-bas! s'adressant au contrebandier qui avait descendu en courant le chemin de la falaise, après les autres, allons! avancez aussi, vous : il faut qu'on sache qui a frappé le brigadier.

L'homme sortit alors de l'ombre de la falaise.

— André! cria Brioulette terrifiée.

André comprit son regard d'épouvante.

— Non, ne croyez pas cela, c'est horrible! fit-il ré-

pondant à sa pensée, et sortant violemment son ganimetta de sa ceinture, il le jeta dans la mer.

— C'est Oyanto, fit un contrebandier en montrant un homme que Robert et Louvet ligottèrent immédiatement.

Au poste, on coucha Jean, dont la blessure reconnue plus sérieusement par le docteur fut jugée très grave.

Les douaniers chargés de conduire le meurtrier à la prison de Saint-Jean durent ramener de la ville un médecin. Brioulette, Gracieuse, Sylvain, accablés de chagrin, ne quittèrent plus le chevet du brigadier menacé d'une amputation. Catherine accourut pour les aider, mais elle n'osa pas prononcer le nom de son fils dans cette maison.

Simple procès-verbal avait été dressé contre lui, du reste, car il n'y avait pas eu de sa part de rébellion aux douaniers. André rôdait sans cesse autour du poste, accostant le docteur après chacune de ses visites. Un soir, il se trouva en face de Brioulette qui le reconduisait. Elle tressaillit en reconnaissant André et voulut rentrer sans lui accorder un regard.

Il la retint par le bras.

— Un mot, un seul si vous saviez ce que je souffre ! du soupçon que vous avez eu, me croire capable d'un meurtre ! Dites-moi que vous ne le pensez plus, que vous me pardonnez cette expédition, la dernière, je vous jure : je

voulais sortir de tout cela, mais j'avais engagé ma parole pour cette fois encore et...

— André, dit Brioulette, si mon père guérit, je vous pardonnerai votre association avec ces hommes; sinon, fit-elle, les lèvres tremblantes, la gorge étranglée par des sanglots, sinon je ne vous reverrai jamais.

CHAPITRE XII.

C'EST BIEN GARDÉ CE QU'AMITIÉ GARDE.

La maladie du brigadier fut longue avec des alternatives de mieux et de pis; enfin la blessure se cicatrisa, les nerfs tranchés par le ganibetta reprirent et il ne resta plus à Jean Boyer qu'une grande faiblesse et une légère boiterie. Faiblesse que le temps, les bons soins devaient guérir, et boiterie qu'il lui faudrait conserver toute sa vie. Ce fut une grande joie lorsque son capitaine lui annonça officiellement qu'il allait recevoir la médaille militaire en récompense de sa conduite.

Ses filles, Sylvain, Catherine lui sautèrent au cou.

— Ah! ne m'étouffez pas, disait le brave brigadier, ne m'étouffez pas, je suis assez content, allez! Puis, les effusions passées, il reprit la lecture de la lettre.

Le capitaine faisait en outre prévoir sa nomination de sergent dans un bon poste. Il regarda autour de lui après avoir lu ce paragraphe. Gracieuse faisait la moue, les yeux gris de Brioulette semblaient attristés, Catherine

paraissait furieuse, et le médecin, qui venait d'entrer, très contrarié de la perspective sans doute de perdre un malade si docile.

— Voilà une proposition qui ne soulève pas une approbation générale, dit Jean. Ah çà! tout le monde adore donc Guéthary? Et après quelques secondes durant lesquelles il feignit d'être fâché, il ajouta : Tout le monde est donc comme moi qui n'en veux jamais sortir!

Et les embrassades de recommencer.

Lorsque Jean put marcher, il alla témoigner dans l'affaire de la falaise, aux assises; au retour, il raconta qu'André avait bénéficié d'une ordonnance de non-lieu, que tout était terminé quant à lui, que Catherine n'avait plus à se préoccuper de rien. Obtenez seulement qu'il se tienne tranquille; du reste, ce sera une fameuse leçon, la condamnation d'Oyanto et les amendes à la correctionnelle des autres, et il ajouta :

— Pourquoi votre garçon ne vient-il plus ici? Vous savez bien que je l'aime toujours. Catherine, regardant Brioulette, répondit qu'André viendrait certainement si une personne disait un mot, et le brigadier surpris reprit : Mais tout le monde l'aime à la maison, votre gat, Catherine.

Celle-ci secoua la tête. Elle dit alors que son fils avait des idées bien drôles; il ne parlait plus que de s'expatrier, de s'en aller bien loin, bien loin. Vous savez s'il dit ce

qu'il compte faire ce gat silencieux ; aussi parfois j'ai peur qu'il ne déguerpisse sans tambour ni trompette, et qu'on n'entende plus jamais parler de lui. Et là-dessus, voilà la bonne femme qui faisait des yeux terribles à Brioulette comme si elle pouvait empêcher son gat de faire ce qu'il voulait.

Catherine resta six jours sans paraître au poste. Sa petite maison était fermée, ainsi que le dit Sylvain que Brioulette avait envoyé savoir de ses nouvelles. Enfin le septième jour la chaumière fut rouverte et l'on sut par le père Jeantick que Catherine était allée avec son gat, à pied, en pèlerinage à Notre-Dame de Guadalupe, tout en haut de la Jozquivel, derrière Fontarabie, en plein pays d'Espagne, et que depuis son retour elle se fondait les yeux à force de pleurer.

Brioulette et Gracieuse saisirent leur capulet, elles allaient courir vers Catherine afin de connaître quel malheur avait frappé leur vieille amie, lorsque André parut.

— Ah ! lou gat, qu'y a-t-il ? s'écria Gracieuse. Pourquoi maman Catherine se désolé-t-elle ?

— Je compte sur vous deux, répondit-il, pour la consoler. Son regard alla jusqu'à Brioulette qui le considérait attentivement. Je pars, continua-t-il, sans laisser à Gracieuse le temps de le questionner, je pars demain : oh ! il y a longtemps que j'y songe, j'ai signé un engage-

ment avec un riche Américain, je vais à Buénos-Ayres, j'apprendrai à élever les bœufs, les chevaux. J'apprendrai ce que je pourrai afin d'être bon à quelque chose à mon retour. On oubliera ici ma mauvaise conduite, je l'espère, fit-il avec timidité, lui, le hardi garçon. Mon engagement me permettra de rapporter l'argent nécessaire pour un établissement ici; seulement il me faut quelques années d'exil.

Je serais si heureux avant de partir de vous entendre me dire que vous me souhaitez bonne chance, que vous espérez en mon changement de vie, que vous me promettez votre amitié, ou quelque chose qui y ressemble, tout le temps de l'absence; cela me donnerait du courage, vrai, je vous le jure.

— Ah! mon pauvre gat, s'écria Gracieuse, bien sûr qu'on parlera de vous souvent, que nous consolerons votre mère, et qu'à votre retour vous retrouverez vos deux amies aussi bonnes amies qu'à cette heure. Et cordialement, avec cette expansion naïve qui la caractérisait, la jeune fille sauta au cou du grand garçon et l'embrassa bien franchement.

Brioulette ne disait rien; très pâle, elle serrait ses mains l'une contre l'autre sans savoir ce qu'elle faisait.

Lou gat se tourna vers elle :

— Et vous? demanda-t-il brusquement.

— Au revoir, André, répondit-elle, ses yeux gris sur

les siens, comptez sur mon amitié; et elle lui tendit sa main qu'il serra dans la sienne, très ému.

Elle n'avait pas dit qu'elle le regretterait, qu'elle parlerait de lui souvent, mais cela suffisait sans doute pour lui venant d'elle, car sa figure s'illumina d'une joie intense : et lorsque le brigadier lui fit ses adieux à son tour, ce fut joyeusement qu'il répondit à ses souhaits :

— Je pars content, je ne pouvais pas espérer de l'être autant.

— Garde-toi du chant de la sirène, et de la queue de la baleine, lui cria Jean sur la porte, citant un proverbe basque qu'ils connaissaient tous.

André se retourna, les enveloppa d'un long regard :

— C'est bien gardé ce qu'amitié garde, répondit-il rendant proverbe contre proverbe, et il monta en courant vers la route.

La pauvre Catherine, désespérée du départ de son unique enfant, de ce fils qu'elle chérissait si tendrement, se renferma pendant quelques jours pleurant et gémissant, ne voulant ouvrir ni à Brioulette ni à Gracieuse qui vinrent essayer d'adoucir pour elle les premiers moments de la séparation. Le brigadier ne fut pas plus heureux, elle lui cria qu'elle serait enchantée de les savoir tous au diable, lui, ses enfants, et cette Brioulette qu'elle abhorrait, elle, la cause de tout.

Jean rentra en déclarant qu'il fallait tout tenter pour

tirer Catherine de cet état voisin de la folie, car accuser Brioulette du départ d'André c'était trop absurde! Après une quinzaine de ce désespoir violent, Catherine se trouva un matin, en ouvrant sa porte, en face des deux jeunes filles qui s'élançèrent dans ses bras, lui dirent de si douces paroles que son ressentiment se fondit dans un déluge de larmes que ses amies partagèrent. Deux mois après, elle accourait au poste avec la première lettre de son gat. Il était content, plein de courage; il n'y avait pas trop de fièvre jaune en ce moment à Buénos-Ayres; d'ailleurs il annonçait qu'il quittait la ville, il se rendait à l'hacienda où se faisait l'élevage, il aurait un tant pour cent sur chaque bête à cornes, il espérait revenir riche, il espérait surtout n'être oublié d'aucun de ceux qu'il n'oubliait pas, lui.

La nature énergique, résistante du Basque avec sa constance dans les desseins conçus réapparaissait en lui et le soutenait. Il écrivit encore deux fois, puis ses lettres devinrent plus rares : il était loin de toutes communications européennes, tout entier aux élevages qu'il dirigeait maintenant en qualité de contre-maitre.

Le médecin Jeantick avait été admirable de dévouement pendant la maladie de Jean. Chaque jour, plutôt deux fois qu'une, il accourait au poste, il soignait le blessé comme il l'eût fait d'un père; et lorsque celui-ci voulut lui donner le prix de ses visites, il se fâcha presque, refusa avec indi-

gnation, criant que, pour une blessure reçue pour le bien du pays, on ne devait pas d'honoraires au médecin.

Il n'accepta qu'une paire de pantoufles brodées par Gracieuse, avec lesquelles il était affreux, mais qu'il ne quitta plus, les déclarant les plus commodes qu'il eût chaussées de sa vie.

Il avait pris l'habitude, une habitude c'est terrible à perdre, de venir au poste presque chaque soir. Lorsqu'il n'allait pas à la Harague, on était sûr de le trouver chez le brigadier. Lui et Jean fumaient, tandis que les jeunes filles travaillaient; il s'amusait à taquiner Sylvain, l'appelant frérot ainsi que le nommait Gracieuse; il enseignait à cette dernière une foule de recettes médicales; c'était elle du reste qui préparait tous les remèdes simples qu'il appliquait à ses clients, s'étant prise de passion pour l'herboristerie.

Vers ce temps-là, Gracieuse se brouilla sérieusement avec M^{lle} Justine, qui paraissait l'avoir prise en horreur et qui affecta dès lors de passer en grande toilette devant le poste en détournant la tête. Brioulette ne put savoir ce qui s'était dit dans une querelle violente qui termina leurs relations, mais depuis ce jour Gracieuse ne prononça plus le nom de M^{lle} Justine, et le père de cette demoiselle affecta une grande froideur avec le médecin, ne l'appelant plus que l'officier de santé, lui retirant tout net le docteur, le cher docteur, et affirmant à qui voulait l'en-

tendre que ce petit officier de santé ne savait rien de rien, et n'était bon qu'à soigner les chèvres.

Jean Boyer disait : Sont-ils capricieux dans cette maison, docteur ! ils paraissaient tant vous aimer. C'est comme pour Gracieuse.

Et Gracieuse, rouge et troublée, s'écriait :

— Oh ! papa, ne parlons pas de ça, je t'en prie.

Brioulette ne disait rien : elle observait, et son œil gris fixé sur le jeune médecin était parfois si interrogateur, que celui-ci ouvrait la bouche pour répondre à sa question muette ; mais il se ravisait et se taisait, lui aussi, quoique son regard fût toujours aussi franc et amical qu'auparavant.

Un matin, le petit saute-ruisseau et unique clerc de notaire entra au poste et dit à Brioulette que son patron l'attendait, qu'il avait à lui parler. La jeune fille, très surprise, regarda sa sœur aussi étonnée qu'elle.

Non, il n'y avait pas erreur, le notaire avait bien dit M^{elle} Brioulette ; parbleu ! il la connaissait bien M^{elle} Brioulette, disait en riant le clerc.

Le meilleur moyen de savoir ce que cela signifiait était d'y aller, et M^{elle} Brioulette suivit l'enfant.

Presque devant la porte aux acacias poudreux elle se trouva nez à nez avec Paul Jeantick, qui rentrait de course. Subitement sa résolution fut prise, elle ne le voyait jamais seul, là était une occasion unique.

— Docteur! fit-elle, votre père dit, et le bruit s'en répand au village, que vous venez trop souvent à la maison, où nous sommes, vous le savez, tous très heureux de vous voir; mais espacez vos visites, docteur, je vous en prie. Ne vous fâchez pas de ce que je vous dis, je suis mémé, moi, la vieille grand'mère raisonnable; ces enfants, Gracieuse, Sylvain, Noël même, sont à moi, voyez-vous, leur mère me les a donnés; et ce qu'un bon père comme le brigadier ne voit pas, ne peut pas vous dire, moi j'ai le devoir de vous le faire entendre. Si votre éducation, la position qu'elle vous a acquise, vous mettent au-dessus de nous et vous empêchent de demander en mariage ma sœur, ne revenez plus que de loin en loin chez nous, Monsieur; vous me comprenez, n'est-ce pas? il ne faut pas compromettre une jeune fille.

— Mademoiselle Brioulette, répondit le jeune médecin, j'ai l'intention de faire de votre sœur ma femme. J'ai déjà demandé à mon père son consentement : jusqu'à présent il refuse; oh! parce qu'il ne vous connaît pas assez tous, se hâta-t-il d'ajouter sur un geste de Brioulette. Mon père, voyez-vous, a gagné péniblement les quelques gros sous qu'il me laissera, il ne comprend pas que je ne veuille pas profiter de l'éducation qu'il m'a donnée pour faire ce qu'il appelle un beau mariage, c'est-à-dire marier de l'argent avec de l'argent, et le regard de Paul glissa

vers les acacias poudreux qui ombrageaient la maison notariale. Je ne gagne presque rien, mademoiselle Brioulette, ce sont toujours les pauvres qui sont malades, sans cela je demanderais de suite Gracieuse à votre père; mais alors que faire? comment vivre?

— Jamais sans le consentement de votre père, docteur, jamais le brigadier ni Gracieuse non plus n'accepteront, soyez-en sûr. Attendez tous les deux, ne faites pas de chagrin à votre père, peut-être changera-t-il d'avis, et, jusque-là, venez moins souvent, n'est-ce pas? conclut-elle en lui tendant la main.

Le jeune homme la serra! un peu ému.

— Quelle bonne petite grand'mère! bégaya-t-il en voulant paraître gai; et tandis qu'avec son air raisonnable et courageux elle entrait chez le notaire, la suivant des yeux il murmura : Je vais chez le père Jeantick, il verra si ce sont des intrigants comme il le dit!

— Vous êtes M^{lle} Violette Héralde? demanda solennellement le notaire lorsque Brioulette se présenta dans son cabinet.

— Mais oui, Monsieur, répondit Brioulette étonnée de cette question, lui, qui la connaissait bien.

— J'en suis sûr, mais il faudra me le prouver.

— Comment? Pourquoi?

— Comment? avec votre extrait de naissance et les actes de décès de vos père et mère.

Pourquoi? parce que je reçois de l'un de mes correspondants de Bordeaux, qui lui-même l'a reçu de Buénos-Ayres, l'annonce de la mort d'un sieur Dominique Arsac, votre oncle, qui a fait en votre faveur un testament que voici, lequel vous institue sa légataire universelle de ce qu'il possédait soit 2.000 piastres qui, converties en francs, vous font 7.000 francs de bon argent que voici encore, et que je vous remettrai après quittance, paiement des frais et preuve de votre identité.

— Sait-on de quoi il est mort, Monsieur? demanda Brioulette.

Il s'était mal conduit, l'oncle Dominique, il l'avait abandonnée ainsi qu'un pauvre chien gênant qu'on perd; mais il était son seul parent et cette mort ainsi apprise lui serrait le cœur.

— Ça, je ne sais pas, Mademoiselle, mon correspondant ne m'en dit pas davantage.

Elle salua, remerciant le notaire, et rentra en hâte tranquilliser Gracieuse qui devait être inquiète de cette visite inexplicable.

— Te voilà riche, fillette, fit le brave Jean lorsqu'elle lui annonça l'événement, 7.000 francs! mais c'est une dot cela.

Brioulette regarda Gracieuse, qui, joyeuse, lui souriait.

— Père, dit-elle, vos filles se marieront fort bien sans dot, vous verrez; d'ailleurs cet argent n'est pas à moi,

mais à nous tous, à vous le père, et vous chercherez ce qu'il en faudra faire. Si on m'écoutait je sais déjà à quoi l'employer.

— A quoi donc? demanda Jean.

— Laissez-moi mûrir mon projet, je vous le soumettrai à point, et vous le trouverez peut-être bon. Il n'est que de tenir le bon bout, on en dévide alors tant qu'on veut, acheva-t-elle riant.

Catherine entra, essoufflée, rouge, elle apportait une lettre de son fils. Il annonçait une chose si étonnante!

Elle s'arrêta les regardant.

— Ah ça, vous savez donc!

— Que Brioulette hérite de 7.000 francs, oui, fit Jean.

— Qui a pu vous dire? J'accours aussitôt ma lettre reçue, moi, sans avoir pris le temps de le dire, ah! si, au père Jeantick qui passait, mais...

Brioulette expliqua comment ils le savaient, mais pas de détails du tout.

Elle en avait, elle! Et toute fière elle lut. André disait qu'il avait rencontré Dominique Arzac à Buénos-Ayres, à un voyage qu'il y avait fait, que celui-ci avait monté là-bas une auberge dans laquelle il avait gagné de l'argent, mais commerce qui avait contribué à augmenter son affreux vice, qu'il était alcoolique ce Dominique, tremblottant sur ses jambes, toujours sous le coup d'une attaque de delirium tremens, mortelle en ce climat; qu'il

lui avait représenté qu'il fallait réparer sa mauvaise action d'autrefois en faisant un testament pour Brioulette, qu'il l'avait mené un peu de force chez un notaire et le consul; et que juste quelques jours plus tard il apprenait que Dominique Arsac était mort; il avait eu la fin qu'il méritait.

André ajoutait : Voici M^{elle} Brioulette un beau parti pour chez nous, j'espère qu'elle n'oubliera pas les amis d'autrefois, de toujours.

Et Catherine embrassant la jeune fille déclara : Il devient bête mon pauvre gat, si avisé; c'est « je suis sûr » qu'il fallait dire.

Brioulette lui répondit : C'est pour vous taquiner qu'il a barbouillé sa pensée de cette sorte, il sait aussi bien que nous que je n'oublie personne.

CHAPITRE XIII.

LA FERME DE LA HARAGUE.

Quelques jours après, Brioulette seule se dirigeait vers la ferme de la Harague. Lorsqu'elle passa devant la chaumière de Catherine, celle-ci lui cria :

— Veux-tu que je t'accompagne, mignonne?

— Oui, maman Catherine, vous imposerez au vieux Jeantick plus que moi, et vous saurez mieux lui dire ce qu'il faut.

— Que non, avec ton petit air posé tu sais bien trouver les raisons à donner au monde, et il n'y a pas de mémé aussi enjôleuse que toi.

Tout en riant et jacassant, Catherine passait sa plus belle robe, sa cape noire bordée de velours.

— Tu es superbe, toi, avec ta robe neuve, il faut bien que je le sois aussi. La toilette achevée, le fichu basquais bien serré autour du chignon, elles partirent prenant le sentier qui descendait à la ferme.

La Harague était tout ce qui restait du vaste château

de ce nom, situé au bord d'une terrasse naturelle surplombant à une hauteur de 40 ou 50 mètres un vallon assez étroit où poussaient les pommiers les plus beaux du pays.

Une vieille grille rouillée qui ne se fermait plus depuis un siècle précédait un verger qui menait au vieux logis; les écuries, les granges en arrière adossées à la montagne même.

Brioulette et Catherine entrèrent, traversant le verger. Catherine inspectait tout d'un œil vigilant.

— Regarde comme depuis le départ de Noël tout a dépéri ici. Le vieux, par avarice, laisse tout aller à vau-l'eau. Ce verger si bien tenu, tiens, regarde-le! Les pommiers ont des airs revêches de bêtes en colère avec leurs quenouilles emmêlées. Et ces arbres dont les branches vous aveuglent! afin d'épargner un valet, ce vieux fou perd son bien.

Brioulette, accoudée sur le parapet bas, en pierre de taille, qui terminait la terrasse, regardait en bas dans le vallon les pommiers bien taillés, bien entretenus : ceux-là rapportaient de l'argent et le vieux les soignait; à leurs pieds une herbe verte, luxuriante, malgré la chaleur déjà grande, et que deux vaches malpropres paissaient.

De l'autre côté du vallon, en face, la montagne remontait brusquement enfermant le coin frais excepté

à gauche, où par une échappée on apercevait au loin la mer bleue.

Elle se tourna vers le vieux logis : devant elle des canards passaient se dandinant sur leur gros ventre ; l'air curieux, content, ils venaient au verger et s'appelaient : Vite, vite, en chasse ! il y a des mouches par ici ! Un chat, assis sur son derrière et sa queue roulée sur ses pattes, les regardait très étonné, puis, leur trouvant des mines de bonnes bêtes, il ferma ses yeux, se pelotonna et s'endormit.

— Ah ! Catherine, fit Brioulette, s'il allait ne pas consentir !

— Pas consentir ! Il sera trop content, je te dis. Tu as peur maintenant ?

— Oh ! je le désire tant ! Le notaire, cependant, m'a dit que tout cela ne valait pas plus que ce que je vais en offrir, et le père qui a consulté partout répète de même.

— Entrons toujours, je te répète aussi qu'il sera trop heureux. Et soulevant un rideau de bure qui cachait la porte, elles entrèrent dans une grande salle plus longue que large, dont le plafond garni de poutres de chêne en caissons lui donnait un air seigneurial.

Deux fenêtres à petites vitres plombées, à côté l'une de l'autre, prenaient jour sur le bord de la terrasse, et en les ouvrant et s'accoudant il semblait qu'on fût perché tout en haut d'un arbre.

Un peu aveuglée d'abord par le grand soleil du dehors, elles virent enfin qu'elles étaient seules.

— Jeantick est peut-être dans sa grange, dit Catherine, quoique ce soit l'heure du goûter et qu'il revienne toujours ici pour le faire.

Elles allaient, traversant la salle, sortir du côté de la cour intérieure, lorsqu'il leur sembla entendre remuer à côté d'elles. Catherine appela, rien ne répondit : alors résolument elle alla à une porte entr'ouverte et pénétra dans une petite chambre qui servait de resserre aux provisions.

— Viens, Brioulette, cria-t-elle riant, viens voir ça!

Et Brioulette accourant vit une petite fille d'une douzaine d'années posée sur la pointe de ses pieds nus sur une chaise, laquelle était équilibrée sur une table, et là-haut, les bras en l'air, elle fourrait ses doigts jusqu'au poignet dans un pot de miel posé sur une planche.

L'exclamation de Catherine la fit tressaillir; épouvantée, elle tourna la tête. Ce n'était pas le maître et la raclée qu'elle pouvait craindre, aussi se remit-elle vite de sa frayeur.

— Que voulez-vous? demanda-t-elle d'un ton rogue. Le maître est là-bas sur l'autre versant avec ses bœufs; les bouviers, le valet d'ici tous y sont aujourd'hui. Je suis seule, allez-vous-en. Et elle replongea ses doigts dans le pot.



Le docteur et sa femme eurent un succès étourdissant. (Page 209.)

— Mais voyez quelle servante a ce pauvre homme ! cria Catherine qui ne riait plus, quelle effronterie ! Tu seras battue ce soir, Quitterie, je t'en répons.

Hardi ! saute à terre, méchant petit *musset*, et la bonne femme saisissant la chaise, la secoua brusquement.

La petite sauta à terre.

— De quoi vous mêlez-vous, dit-elle n'allez pas raconter ça au maître, au moins.

Sans répondre Catherine regardait autour d'elle.

— Tout est-il noir, sale, enfumé ici ! et considérant la petite en guenilles qui les avait suivies : Quel air cela vous a cette servante ! oh tout ça va changer !

— Pourquoi changer ? Qu'y a-t-il à changer chez moi ? demanda une voix, et le rideau tiré brusquement laissa voir un paysan de petite taille ; ses cheveux gris en broussailles couverts d'un foulard noué derrière sa tête, son pantalon serré à la taille par une ceinture de paille tressée, et sa chemise ouverte sur son torse qui ressemblait à du bronze, lui composaient un costume aussi sommaire que pittoresque.

— Pardonnez-nous, monsieur Jeantick, cette entrée chez vous, fit Brioulette qui le devina fâché, mais je voulais...

— Ah ! Mademoiselle, très honoré de votre visite, répondit le vieux cérémonieusement, qu'y a-t-il pour votre service ?

Et il offrit des chaises, quoique très contrarié de cette visite qu'il ne s'expliquait pas; or tout ce qu'il ne comprenait pas de suite l'inquiétait.

— Nous venons, sachant que vous êtes fatigué d'avoir tant à faire de vos biens, vous offrir de vous acheter la ferme de la Harague, les bâtiments d'exploitation, le pré de la luzerne, le champ de maïs et de seigle, et le vallon des pommiers, le tout attenances et dépendances de la ferme, répondit Brioulette tranquillement.

— M'acheter! Il était entendu avec Noël que je louerais seulement.

Le vieux savait bien que la jeune fille possédait de quoi le payer, mais il ne voulait pas comprendre, afin de se donner le temps de chercher de bonnes raisons de vendre sa ferme plus cher qu'elle ne valait.

Brioulette expliqua qu'elle offrait du tout selon les estimations de M^e Durand, d'après le relevé du cadastre, 5.000 francs comptant et 2.000 en quatre ans.

Le vieux Jeantick, enchanté, feignit de ne pouvoir répondre ainsi sans *consulte*. Il était si surpris, il tenait à sa maison, puis 5.000 francs seulement, vrai ce n'était pas assez. Puis les affaires se devaient traiter patiemment.

— Allons, Brioulette, dit Catherine, voyez-vous pas que poliment M. Jeantick nous éconduit, qu'il ne veut point vendre sa maison? Venez jusqu'à la Gasconneria, je sais

là des champs à vendre, vous y ferez construire et cela vous vaudra mieux que ce vieux logis qui date du roi Henri.

— Oh je ne vous laisserai pas aller vous faire duper par ailleurs, s'écria le vieux, je vous estime trop pour ça.

Brioulette feignit de ne point l'entendre et le salua; alors il les suivit, discutait, revenant vingt fois sur les mêmes points; enfin il donna parole que le lendemain il dirait s'il acceptait les propositions de Brioulette.

La semaine suivante la Harague était achetée au nom de Violette Héralde, de Gracieuse, de Noël et de Sylvain Boyer. Brioulette exigea que leurs noms fussent avec le sien sur l'acte d'achat.

— Ils sont aussi bien propriétaires que moi, c'est la ferme de vos enfants, père, dit-elle, c'est votre ferme, et elle ajouta tendrement : Lorsque vous avez recueilli l'enfant abandonnée, père, est-ce que vous avez cru recueillir une ingrate par hasard?

Le temps marchait : Noël allait revenir sergent-major, ses cinq années de service terminées. En l'attendant, Brioulette installa à la ferme Catherine avec Gracieuse et Sylvain et un valet bien choisi, chacun eut son département bien défini. Elle se partagea entre la ferme et le poste, Jean Boyer déclarant qu'il ne vou-

lait pas encore prendre sa retraite, et chaque soir elle descendait au poste lorsque le brigadier ne venait pas la chercher et souper à la Harague.

Noël revint enfin. Personne ne lui avait écrit ce qui s'était passé. Le matin de son arrivée, toute la famille, ainsi que disait Catherine qui prétendait être une partie agissante de cette famille, était descendue au poste pour attendre le sergent. Quels cris! quelles embrassades!

— C'est moi! c'est encore moi? disait Noël en réembrassant Brioulette, après avoir réembrassé Gracieuse et Catherine, c'est toujours moi! Et il s'informait de tout, de tous : Père, boites-tu encore? A-t-on des nouvelles d'André? Et M. le médecin Paul Jeantick, c'est un grand savant, n'est-ce pas? Gracieuse m'en a tant parlé dans ses lettres durant la maladie de père, que je le connais et je l'aime déjà comme si je le connaissais depuis longtemps.

— Il est invité à dîner à la Harague aujourd'hui, fit Brioulette; oui, c'est père qui l'a rencontré et a fait ce coup-là sans nous consulter, expliqua-t-elle à Gracieuse. Et son père m'a dit tout à l'heure qu'il voulait serrer la main au nouveau maître de la Harague, alors j'ai fait comme père, à ma tête, et je l'ai aussi prié à dîner, voilà.

— Alors je suis maître fermier? Vous avez signé avec Jeantick? Pour combien d'années me loue-t-il la ferme? Et à quel prix? Car c'est inouï, vous m'écrivez :

Nous sommes à la Harague, et personne ne donne de détails. Êtes-vous étourneaux tous ! oui, mémé aussi !

— Tu es trop curieux, Noël, fit Brioulette, riant de tout son cœur.

Après le déjeuner, le brigadier en grande tenue, son fils, ses filles, Catherine, Sylvain qui courait par bonds joyeux comme un chevreau, se rendirent à la ferme ; ils y trouvèrent Jeantick et le docteur qui les attendaient déjà.

Brioulette, tandis que les autres préparaient le festin du retour, prit la main de Noël : elle le mena partout, des champs au verger, de la montagne au vallon ; lui fit voir les deux vaches achetées nouvellement, grasses et fraîches dans l'étable bien tenue, lui fit admirer la salle aux poutres luisantes comme des miroirs brunis, sa chambre au-dessus ouvrant sur le vallon, et, le tour fait :

— Cela te plaît-il ainsi, Noël ?

— Oui, Brioulette, s'écria le jeune homme les yeux brillant de joie, ah ! comme je vais travailler pour payer le fermage !

— Tu n'as point de fermage à payer, tout ceci est à toi, à nous, Noël.

Et elle expliqua au jeune homme stupéfait comment il se faisait qu'il avait acheté une ferme sans le savoir.

Le père Jeantick avait suivi quelques instants Briou-

lette et Noël dans leur visite de maîtres. Il avait vu la propreté remplaçant l'incurie et la saleté. Il avait rencontré Quitterie bien mise, peignée et débarbouillée, ce qui était un événement dans sa vie, et qui tranquillement plumait une oie. Il rentra dans la salle et vit Gracieuse préparant le couvert, mettant des fleurs sur la table, tout en causant gaiement avec le brigadier et son fils à lui, le docteur Jeantick.

Catherine avait remarqué les allées et venues du vieux paysan, elle le vit regarder en dessous du côté de Gracieuse, puis il vint près de la haute cheminée, s'assit devant le feu et sans parler parut réfléchir profondément.

— M'est avis, lui dit Catherine tout à coup que vous êtes un vieux bête de persister dans votre rancune. Vous n'avez rien à dire, pas ça, contre ce mariage; ne secouez pas la tête, vous savez bien ce que je veux dire. Cela a dérangé vos plans d'orgueil que M. Paul ne veuille pas épouser M^{lle} Justine et préfère celle-ci; et ne sachant que dire contre Gracieuse, vous vous rejetez sur sa gueuserie.

Elle n'a pas de dot, la belle Gracieuse, dites-vous, elle n'a pas de dot, et vous ne sortez plus de là!

— Par ma foi, répondit Jeantick, je ne me serais pas si fort fâché si j'avais su quelle dot apportait la belle Gracieuse.

— Une dot, Gracieuse?

— Oui, et la meilleure de toutes, l'ordre et la gaité. Élevant la voix, le vieux paysan continua : Venez m'embrasser, ma fille, je vous demande d'oublier ma sottise.

Et comme Gracieuse émue n'osait comprendre, il alla à elle, l'embrassa et mettant sa main dans celle de Paul charmé : — A quand la noce, brigadier? conclut-il.

Le mariage eut lieu deux mois après, à la Harague : il y eut grand repas et danse sur l'aire convertie en salle de bal. Le docteur et sa femme eurent un succès étourdissant; personne ne dansait avec la furie qu'y mettait le marié, aucune danseuse n'était plus légère, plus souple et plus charmante que la nouvelle épousée.

Le vieux Jeantick, déclara que, de son temps, il était, lui aussi, fameux pour ses sauts et ses entrechats, et que s'il voulait bien encore...

Sa belle-fille le supplia alors en riant de lui accorder une basquaise.

— Non, non, madame la doctoresse, pas à vous : vous êtes de la nouvelle école, vous, mais si la Catherine veut...

On appela, on chercha Catherine : point de Catherine. Où était-elle?

— Elle est si fatiguée de tous les préparatifs depuis trois jours, fit Brioulette, qu'elle sera allée dormir, laissez-la, monsieur Jeantick, et acceptez-moi en sa place.

Le vieux dansa : ses jambes étaient bien un peu rouil-

lées, mais elles faisaient encore des entrechats tricotés à miracle, et ses sauts, pour être un peu lourds, n'en étaient que plus comiques.

Tard dans la nuit, ménétriers en tête, toute la noce accompagna dans la petite maison du docteur les nouveaux époux : Jean Boyer et Brioulette montèrent lentement vers le poste, écoutant les rires et les chants des gens de la noce qui retournaient danser jusqu'au matin, accompagnés par l'aigre chanterelle des petits violons.

Ils s'arrêtèrent à leur porte ; la nuit était belle et pure. Regardant le village des pêcheurs endormi à leurs pieds :

— Gracieuse est à cette heure la femme d'un monsieur, fit Jean avec orgueil ; tu ne les aimes guère pourtant, fille.

— Oh ! ceux-là, père, il en faut, répondit-elle riant.

— Voilà la fin de la journée, reprit le brigadier rêvant, je peux m'en aller, je laisse mes enfants heureux, ils travaillent et ils s'aiment.

— Quelles pensées, père, un tel jour, vous en aller ! Vivre au contraire pour vous laisser aimer par eux, par moi qui vous dois tant !

A ces paroles de Brioulette, Jean la prit dans ses bras, et passant doucement la main sur les cheveux de la jeune fille :

— Ce fut Dieu qui m'inspira le jour où je t'ai amenée chez moi, dit-il, depuis ce jour, tout a changé autour de nous.

Notre bonheur à tous est ton ouvrage.

D'une famille divisée, malheureuse de son sort, tu as fait une famille unie et contente. Moi-même, le chagrin ne m'a-t-il pas rendu fou pendant deux mois... ah ! laisse-moi dire, reprit-il à un geste de Brioulette, qui voulait lui fermer la bouche : sans toi où serais-je tombé ! Que serait devenu Noël, que je ne dominais pas ? Et Gracieuse, que serait-elle ?

Et Sylvain que mémé a élevé ?

La paix, la bonté et la gaieté sont entrées en même temps que toi, Brioulette ; sois bénie, ma fille !

Et dans son baiser, le père mit sa joie et sa bénédiction.

— A demain, fille, je vais dormir.

— A demain, père.

Il faisait chaud dans la salle après le grand air des champs, Brioulette ouvrit la fenêtre, et accoudée, un peu lassée, elle pensa tout haut, répétant les paroles du brigadier :

— La journée est finie, je peux me reposer, tous sont heureux maintenant.

Une ombre s'allongea devant elle, sur la route.

— Qui donc est là ? demanda-t-elle.

— Les amis absents, les oubliez-vous ? Les croyez-vous donc heureux loin de vous ? répondit-on.

— André !

— Oui, André arrivé ce soir, André qui n'a pas voulu que vous fussiez prévenue de son retour afin que rien n'influencât votre réponse dans la demande qu'il voulait vous faire, André, qui ne rapporte pas une fortune mais qui a acquis ce que vous estimez avant tout : l'amour du travail et du bien. André qui vient vous demander, lui aussi, le bonheur. Brioulette, voulez-vous être ma femme?

Ce que dit tout bas la jeune fille était sans doute une promesse, car un cri de joie d'André y répondit.

Quelques années plus tard, une jeune femme sortait de la Harague, et s'adressant à une bande d'enfants qui, semblables à une couvée de poussins couraient et criaillaient dans le verger :

— Allons les Arragu ! allons les Boyer ! allons les Jean-tick ! qui veut que je lui dise un conte ?

— Oui ! oui ! lequel ? crièrent les poussins s'installant autour d'elle, bouches bées.

— Le Géant aux cheveux d'or. Et Brioulette commença. Il était une fois....

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
CHAPITRE PREMIER. — L'abandonnée.	1
CHAPITRE II. — Une bonne action	19
CHAPITRE III. — Les ennemis	33
CHAPITRE IV. — La revanche de Brioulette.	43
CHAPITRE V. — Un duel.	61
CHAPITRE VI. — Le Géant aux cheveux d'or.	81
CHAPITRE VII. — Voilà le soleil et voilà l'ombre.	109
CHAPITRE VIII. — Changement de lieux, changement d'idées.	125
CHAPITRE IX. — Vieille amitié. Nouveaux visages	137
CHAPITRE X. — On choisit ses danseurs et ses amis	155
CHAPITRE XI. — Fusils contre ganibettas.	167
CHAPITRE XII. — C'est bien gardé ce qu'amitié garde.	183
CHAPITRE XIII. — La ferme de la Harague.	197

